

CONGRÈS DE LA NLS 2026

BIBLIOGRAPHIE

VARITÉ

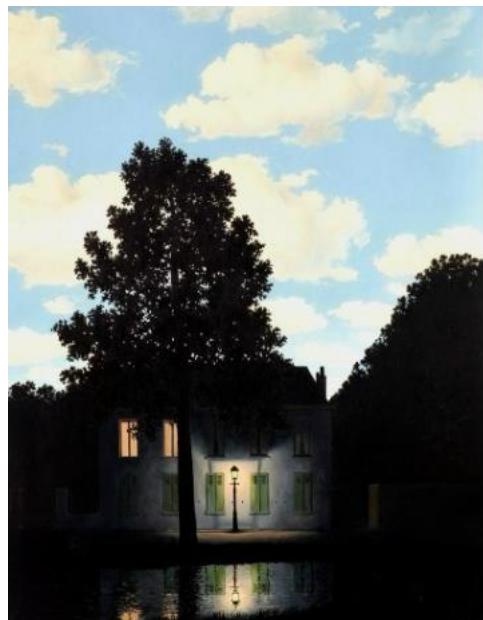
Les variations de la vérité en psychanalyse



BIBLIOGRAPHIE

VARITÉ

Les variations de la vérité en psychanalyse



L'empire des lumières, René Magritte

- 1 – Histoire, mythe et fiction
- 2 – Méprise, mensonge et dérobade
- 3 – Fake et transparence
- 4 – Savoir : le vrai et le faux
- 5 – Déchirure du voile, révélation, surgissement
- 6 – Étude : Vérité, parole et dire

La composition de l'équipe pour la bibliographie francophone du Congrès NLS de cette année s'est faite rapidement et sans difficulté. En quelques jours seulement, l'équipe était constituée. Plusieurs membres de l'équipe de l'an passé ont immédiatement souhaité poursuivre le travail pour une deuxième année. D'autres, proposés par des collègues, ont accepté sans hésiter de nous rejoindre. Un nouveau membre s'est même ajouté spontanément en cours de route. Dix-sept personnes en tout, chacune y mettant du sien du début à la fin.

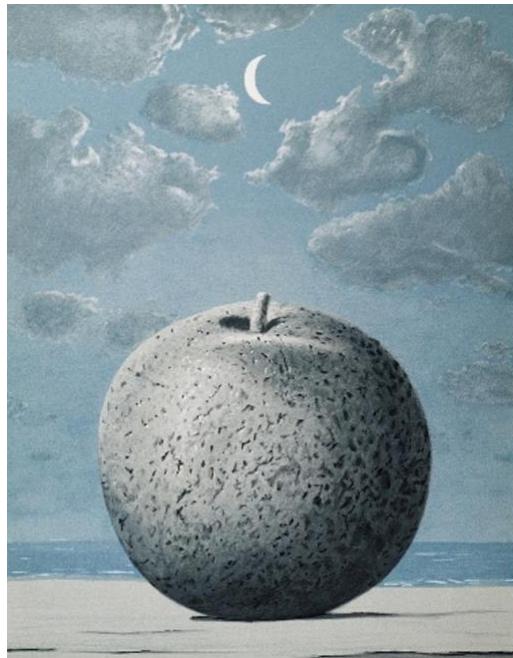
Si ce type de document nécessite un travail de mise en ordre, d'archivage, de rédaction, de collecte, de copier-coller, c'est aussi une expérience profondément passionnante. Il n'y avait qu'une seule condition : que chacun et chacune travaille à partir de son propre désir !

Au fil de l'avancement du travail, j'ai vu se développer un épars désassorti de petites musiques singulières en une partition finale. À chaque mail reçu avec des citations, je reconnaissais peu à peu la « signature » du sujet qui me les envoyait. Pour l'un, c'était une recherche approfondie autour de l'œuvre d'un auteur unique, pour d'autres, un parcours à travers un ou plusieurs séminaires, et certains étaient vraiment passionnés par un angle ou une rubrique spécifique. Certains m'envoyaient des documents volumineux, d'autres se limitaient à quelques citations, mais réussissaient toujours à faire surgir de vraies trouvailles. « Vous m'envoyez des pépites d'or », ai-je répondu à une collègue. Voilà donc le style varité de cet instrument, forgé à partir d'une variété de vérités singulières.

Pour conclure, soulignons un fait remarquable : dès le début, il pleuvait des mensonges à grande vitesse, sans interruption. Pourtant, la rubrique « fake » restait désespérément vide. N'est-ce pas là une vérité transparente qui s'est révélée à travers cette entreprise : les analystes savent très bien faire avec la vérité menteuse mais ne veulent rien savoir du fake. C'est une question éthique, pas sans relation avec la parole et le dire.

Un très grand merci à tous ceux qui ont contribué à ce travail !

Luc Vander Vennet



Souvenir de voyage, René Magritte

1 – Histoire, mythe et fiction

SIGMUND FREUD

Il n'existe dans l'inconscient aucun « indice de réalité » de telle sorte qu'il est impossible de distinguer l'une de l'autre la vérité et la fiction investie d'affect.

Freud S., *Lettres à Wilhelm Fliess*, Lettre n° 69 du 21-9-1897, *La naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 2005, p. 190.

La deuxième étape de la psychose veut aussi compenser la perte de la réalité, non pas toutefois aux dépens d'une limitation du ça, comme cela se produisait dans la névrose aux dépens de la relation avec la réalité mais par un autre moyen. La psychose emprunte une voie plus autocratique, elle crée une nouvelle réalité à laquelle on ne se heurte pas comme à celle qui est abandonnée.

Freud S., « La perte de la réalité dans la névrose et la psychose », *Névrose et psychose*, Paris, Payot, 2013, p. 43.

Névrose et psychose sont donc toutes les deux des expressions de la rébellion du ça contre le monde extérieur, de son déplaisir ou, si l'on veut, de son incapacité à s'adapter à la nécessité réelle, *ἀνάγκη*.

Freud S., « La perte de la réalité dans la névrose et la psychose », *Névrose et psychose*, Paris, Payot, 2013, p. 43.

La névrose ne nie pas la réalité, elle veut seulement ne rien en savoir ; la psychose quant à elle, la nie et cherche à la remplacer.

Freud S., « La perte de la réalité dans la névrose et la psychose », *Névrose et psychose*, Paris, Payot, 2013, p. 44.

Nous appelons normal ou « sain » un comportement qui unit certains traits des réactions, nie aussi peu la réalité que la névrose mais ensuite comme la psychose s'efforce de la modifier.

Freud S., « La perte de la réalité dans la névrose et la psychose », *Névrose et psychose*, Paris, Payot, 2013, p. 44.

Mais le nouveau monde fantasmatique de la psychose veut se mettre à la place de la réalité extérieure ; alors que celui de la névrose, au contraire, aime s'appuyer, comme un jeu d'enfant, sur un fragment de la réalité.

Freud S., « La perte de la réalité dans la névrose et la psychose », *Névrose et psychose*, Paris, Payot, 2013, p. 48.

Ainsi, pour les deux, névrose comme psychose, la question qui se pose est non seulement celle de *la perte de la réalité*, mais aussi celle d'un *substitut de la réalité*.

Freud S., « La perte de la réalité dans la névrose et la psychose », *Névrose et psychose*, Paris, Payot, 2013, p. 48-49.

Une *Weltanschauung* édifiée sur la science a – excepté l'accent mis sur le monde extérieur réel – essentiellement des traits négatifs comme la soumission à la vérité, le refus des illusions.

Freud S., « Sur une *Weltanschauung* », *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, Folio, 1984, p. 243.

Ce qui importe, c'est l'affirmation que la folie non seulement procède avec méthode, comme le poète l'a déjà reconnu, mais qu'elle contient aussi un morceau de vérité *historique* ; ainsi, on est amené à admettre que la croyance compulsive que rencontre le délire tire sa force justement de cette source infantile.

Freud S., « Constructions dans l'analyse », *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, PUF, 1998, p. 279.

[Le] pouvoir [des délires] provient de leur contenu de vérité *historique*, vérité qu'ils ont été puiser dans le refoulement de temps originaires oubliés.

Freud S., « Constructions dans l'analyse », *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, PUF, 1998, p. 281.

JACQUES LACAN

Car nous déchiffrons ici en la fiction de Poe, si puissante, au sens mathématique du terme, cette division où le sujet se vérifie de ce qu'un objet le traverse sans qu'ils se pénètrent en rien, laquelle est au principe de ce qui se lève à la fin de ce recueil sous le nom d'objet *a* (à lire : petit *a*).

Lacan J., « Ouverture de ce recueil », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 10.

C'est bien pourquoi c'est une erreur de tenir ces réponses pour simplement illusoires. Imaginaires, elles ne le sont même que pour autant que la vérité y fait paraître sa structure de fiction.

Lacan J., « La psychanalyse et son enseignement », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 451.

Ainsi c'est d'ailleurs que de la Réalité qu'elle concerne que la Vérité tire sa garantie : c'est de la Parole. Comme c'est d'elle qu'elle reçoit cette marque qui l'institue dans une structure de fiction.

Lacan J., « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 807.

Le mythe est ce qui donne une formule discursive à quelque chose qui ne peut pas être transmis dans la définition de la vérité, puisque la définition de la vérité ne peut s'appuyer que sur elle-même, et que c'est en tant que la parole progresse qu'elle la constitue. La parole ne peut pas se saisir elle-même, ni saisir le mouvement d'accès à la vérité, comme une vérité objective. Elle ne peut que l'exprimer – et ce, d'une façon mythique. C'est en ce sens qu'on peut dire que ce en quoi la théorie analytique concrétise le rapport intersubjectif, et qui est le complexe d'Edipe, a une valeur de mythe.

Lacan J., *Le mythe individuel du névrosé*, Éditions du Seuil, Paris, 2007, p. 14.

Ainsi dans la psychanalyse (parce qu'aussi bien dans l'inconscient) l'homme de la femme ne sait rien, ni la femme de l'homme. Au phallus se résume le point de mythe où le sexuel se fait passion du signifiant.

Lacan J., « Radiophonie », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 412.

Mais sa touthommie avoue sa vérité du mythe qu'il crée dans *Totem et Tabou*, moins sûr que celui de la Bible bien qu'en portant la marque, pour rendre compte des voies tordues par où procède, là où ça parle, l'acte sexuel.

Lacan J., « L'étourdit », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 462.

Le mythe c'est ça, la tentative de donner forme épique à ce qui s'opère de la structure.

Lacan J., « Télévision », *Autres écrits*, Seuil, Paris, 2001, p. 532.

L'impasse sexuelle sécrète les fictions qui rationalisent l'impossible dont elle provient. Je ne les dis pas imaginées, j'y lis comme Freud l'invitation au réel quoi en répond.

Lacan J., « Télévision », *Autres écrits*, Seuil, Paris, 2001, p. 532.

C'est la reconstitution complète de l'histoire du sujet qui est l'élément essentiel, constitutif, structural, du progrès analytique.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre 1, *Les écrits techniques de Freud*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 18.

L'histoire n'est pas le passé. L'histoire est le passé pour autant qu'il est histoire dans le présent – historisé dans le présent parce qu'il a été vécu dans le passé. Le chemin de la restitution de l'histoire du sujet prend la forme d'une recherche de la restitution du passé. Cette restitution est à considérer comme point de mire visé par les voies de la technique.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre 1, *Les écrits techniques de Freud*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 19.

Le centre de gravité du sujet est cette synthèse présente du passé qu'on appelle l'histoire. Et c'est à cela que nous faisons confiance quand il s'agit de faire progresser le travail.

Lacan J., *Le Séminaire, livre I, Les écrits techniques de Freud*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 46.

Il y a connexion entre la dimension imaginaire et le système symbolique, pour autant que s'y inscrit l'histoire du sujet, non pas *Entwickelung*, le développement, mais proprement *Geschichte*, soit ce dans quoi le sujet se reconnaît corrélativement dans le passé et dans l'avenir.

Lacan J., *Le Séminaire, livre I, Les écrits techniques de Freud*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 180.

Tous les êtres humains participent à l'univers des symboles. Ils y sont inclus et le subissent, beaucoup plus qu'ils ne le constituent. Ils en sont bien plus les supports qu'ils n'en sont les agents. C'est en fonction des symboles, de la constitution symbolique de son histoire, que se produisent ces variations où le sujet est susceptible de prendre ces images variables, brisées, morcelées, voire à l'occasion inconstituées, régressives de lui-même.

Lacan J., *Le Séminaire, livre I, Les écrits techniques de Freud*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 180.

Ce que donc Freud nous montre, c'est ceci – c'est dans la mesure où le drame subjectif est intégré dans un mythe ayant une valeur humaine étendue, voire universelle, que le sujet se réalise.

Lacan J., *Le Séminaire, livre I, Les écrits techniques de Freud*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 215.

Le sujet développe dans le discours analytique ce qui est sa vérité, son intégration, son histoire. Mais il y a des trous dans cette histoire, là où s'est produit ce qui a été *verworfen* ou *verdankt*. *Verdankt* – c'est, à un moment, venu au discours et ça a été rejeté. *Verworfen* – le rejet est originel.

Lacan J., *Le Séminaire, livre I, Les écrits techniques de Freud*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 311.

Il ne faut pas confondre l'histoire où s'inscrit le sujet inconscient, avec sa mémoire - mot dont je ne serai pas le premier à vous faire remarquer qu'il est d'un usage confus. Il importe, au contraire, au point où nous en sommes, de faire une démarcation très nette entre la mémoire et la remémoration, qui est de l'ordre de l'histoire.

Lacan J., *Le Séminaire, livre II, Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1980, p. 218.

L'histoire fondamentale de l'obsessionnel, c'est qu'il est entièrement aliéné dans un maître dont il attend la mort, sans savoir qu'il est déjà mort, de sorte qu'il ne peut faire un pas.

Lacan J., *Le Séminaire, livre II, Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1980, p. 253.

Le sujet est comme tel historisé de bout en bout. C'est ici que l'analyse se joue – à la frontière du symbolique et de l'imaginaire.

Lacan J., *Le Séminaire, livre II, Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1980, p. 297.

Tout ce qui se produit dans l'ordre de la relation d'objet est structuré en fonction de l'histoire particulière du sujet, et c'est pourquoi l'analyse est possible, et le transfert.

Lacan J., *Le Séminaire, livre II, Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1980, p. 299.

Si on oublie le relief, le ressort essentiel de la psychanalyse, on en revient – ce qui est naturellement le penchant constant, quotidiennement constaté, des psychanalystes – à toutes sortes de mythes formés depuis un temps qui reste à définir, et qui se situe à peu près à la fin du XVIII^e siècle. Mythe de l'unité de la personnalité, mythe de la synthèse, mythe des fonctions supérieures et inférieures, confusion à propos de l'automatisme, tous ces types d'organisation du champ objectif montrent à tout instant le craquement, l'écartèlement, la déchirure, la négation des faits, la méconnaissance de l'expérience la plus immédiate.

Lacan J., *Le Séminaire, livre III, Les psychoses*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1981, p. 16.

L'enseignement freudien, en cela tout à fait conforme à ce qui se produit dans le reste du domaine scientifique – si différent que nous devions le concevoir du mythe qui est le nôtre – fait intervenir des ressorts qui sont au-delà de l'expérience immédiate, et ne peuvent nullement être saisis d'une façon sensible.

Lacan J., *Le Séminaire, livre III, Les psychoses*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1981, p. 16.

La perversion a en effet la propriété de réaliser un mode d'accès à cet au-delà de l'image de l'autre qui caractérise la dimension humaine. Mais elle ne le réalise que dans des moments comme en produisent toujours les paroxysmes des perversions, des moments syncopés à l'intérieur de l'histoire du sujet.

Lacan J., *Le Séminaire, livre IV, La relation d'objet*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 85.

Je parle de remémoration de l'histoire car il n'y a d'autre sens à donner au terme souvenir-écran, qui est si fondamental dans la phénoménologie et la conceptualisation freudiennes. Le souvenir-écran, le *Deckerinnerung*, n'est pas simplement un instantané, c'est une interruption de l'histoire, un moment où elle s'arrête et se fige, et où, du même coup, elle indique la poursuite de son mouvement au-delà du voile.

Lacan J., *Le Séminaire, livre IV, La relation d'objet*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 157.

[C]ar son œuvre majeure, la seule, – il l'a écrit, affirmé, et ne l'a jamais démenti –, c'est *La Sciences des rêves*, mais celle qui lui était la plus chère, comme d'une réussite qui lui paraissait une performance, c'est *Totem et tabou*, qui n'est rien d'autre qu'un mythe moderne, un mythe construit pour expliquer ce qui restait bâtant dans sa doctrine, à savoir – *Où est le père ?*

Lacan J., *Le Séminaire, livre IV, La relation d'objet*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 210.

Bref, pour centrer la valeur exacte de ce que l'on appelle les théories infantiles de la sexualité, et de tout l'ordre d'activités qui sont chez l'enfant structurées autour de celles-ci, nous devons nous référer à la notion de mythe.

Lacan J., *Le Séminaire, livre IV, La relation d'objet*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 252.

Ce que l'on appelle un mythe, qu'il soit religieux ou folklorique, à quelque étape de son legs qu'il soit pris, se présente comme une sorte de récit.

Lacan J., *Le Séminaire, livre IV, La relation d'objet*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 253.

[D]ans toute fiction correctement structurée, on peut toucher du doigt cette structure qui, dans la vérité elle-même, peut être désignée comme la même que celle de la fiction. La nécessité structurale qui est emportée par toute expression de la vérité, c'est justement une structure qui est la même que celle de la fiction. La vérité a une structure, si l'on peut dire, de fiction.

Lacan J., *Le Séminaire, livre IV, La relation d'objet*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 253.

Les successions des fantasmes du petit Hans est bel et bien à concevoir comme un mythe en développement, un discours. Il ne s'agit pas d'autre chose dans l'observation que d'une série de réinventions de ce mythe à l'aide d'éléments imaginaires. Il s'agit de comprendre la fonction de ce progrès tournant, de ces successives transformations du mythe, et ce qui, à un niveau profond, représente pour Hans la solution du problème, celui de sa propre position dans l'existence, pour autant qu'elle doit se situer par rapport à une certaine vérité, à un certain nombre de repères de vérité, dans lesquels il a à prendre sa place.

Lacan J., *Le Séminaire, livre IV, La relation d'objet*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 357.

Mais l'histoire n'en présente pas moins un caractère exemplaire, car c'est l'incarnation par excellence de ce que j'ai appelé le présent du dire.

Lacan J., *Le Séminaire, livre V, Les formations de l'inconscient*, texte établi par J.-A. Miller, Seuil, Paris, 1998, p. 63.

[Q]uand je raconte une histoire, si j'y cherche vraiment l'achèvement, le repos, l'accord de mon plaisir, dans le consentement de l'Autre, il reste à l'horizon que cet Autre racontera à son tour cette histoire.

Lacan J., *Le Séminaire, livre V, Les formations de l'inconscient*, texte établi par J.-A. Miller, Seuil, Paris, 1998, p. 103.

En effet, ce qui autorise le texte de la loi se suffit d'être lui-même au niveau du signifiant. C'est ce que j'appelle le Nom-du-Père, c'est-à-dire le père symbolique. C'est un terme qui subsiste au niveau du signifiant, qui dans l'Autre, en tant qu'il est le siège de la loi, représente l'Autre. C'est le signifiant qui donne support à la loi, qui promulgue la loi. C'est l'Autre dans l'Autre. C'est précisément ce qu'exprime ce mythe nécessaire à la pensée de Freud qu'est le mythe de l'Œdipe.

Lacan J., *Le Séminaire, livre V, Les formations de l'inconscient*, texte établi par J.-A. Miller, Seuil, Paris, 1998, p. 146.

Ce *Tu es* absolument essentiel dans ce que j'ai appelé à plusieurs reprises la parole pleine, la parole en tant que fondatrice dans l'histoire du sujet, le *Tu de Tu es mon maître* ou *Tu es ma femme*. Ce *Tu es* le signifiant de l'appel à l'Autre.

Lacan J., *Le Séminaire, livre V, Les formations de l'inconscient*, texte établi par J.-A. Miller, Seuil, Paris, 1998, p. 150-51.

Pour vous montrer par quel chemin le sujet s'introduit à la dialectique de l'Autre en tant qu'elle lui est imposée par la structure même de la différence de l'énonciation et de l'énoncé, je vous

ai menés par une voie qui n'est pas la seule possible, mais que j'ai faite exprès empirique, c'est-à-dire que j'y ai introduit l'histoire réelle du sujet. Le pas suivant dans cette histoire, comme je vous l'ai dit, c'est la dimension du *n'en rien savoir*.

Lacan J., *Le Séminaire, livre VI, Le désir et son interprétation*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2013, p. 107.

Car, en somme, qu'est-ce que c'est que ces grands thèmes mythiques sur lesquels s'essayent au cours des âges les créations des poètes ? Cette longue suite de variations s'étendant sur des siècles et des siècles n'est pas autre chose qu'une espèce de longue approximation qui fait que le mythe, à être serré au plus près de ses possibilités, finit par entrer à proprement parler dans la subjectivité et dans la psychologie.

Lacan J., *Le Séminaire, livre VI, Le désir et son interprétation*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2013, p. 295.

Car, en fomentant ce *play scène*, que fait Hamlet ? Il essaye d'ordonner, de donner une structure, de susciter justement cette dimension déguisée de la vérité que j'ai appelée quelque part sa structure de fiction – sans laquelle il ne saurait trouver à se réorienter.

Lacan J., *Le Séminaire, livre VI, Le désir et son interprétation*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2013, p. 313.

Il y a premièrement le mythe freudien, qui mérite d'être appelé ainsi. *Totem et tabou* ordonne ce qu'on peut appeler à proprement parler un mythe. J'ai déjà touché à l'occasion ce problème, en vous disant que la construction freudienne est peut-être l'exemple unique d'un mythe formé qui soit sorti dans notre âge historique.

Lacan J., *Le Séminaire, livre VI, Le désir et son interprétation*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2013, p. 404.

[L']histoire du désir s'organise en un discours qui se développe dans l'insensé. Ceci, c'est l'inconscient. Les déplacements et condensations dans le discours de l'inconscient sont sans aucun doute ce que sont déplacements et condensations dans le discours en général, c'est-à-dire métonymies et métaphores.

Lacan J., *Le Séminaire, livre VI, Le désir et son interprétation*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2013, p. 426.

Pourquoi Freud a-t-il pu faire au départ cette chose énorme ? – qui consistait à lier le complexe de castration à quelque chose dont un examen attentif montre qu'il n'est pas tellement solidaire, à savoir une fonction dominatrice, cruelle, tyrannique, celle d'une sorte de père absolu. C'est là un mythe, assurément. Et comme tout ce que Freud a apporté, fait très miraculeux, c'est un mythe qui tient – nous essayerons d'expliquer pourquoi.

Lacan J., *Le Séminaire, livre VI, Le désir et son interprétation*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2013, p. 456.

La première des vérités que nous aurions là-dessus à apporter est que la notion de distance est si essentielle qu'elle est peut-être bien, après tout, inéliminable comme telle du désir lui-même, je veux dire nécessaire au maintien, au soutien, à la sauvegarde même de la dimension du désir. On voit mal en effet comment se soutiendrait le désir là où se réaliserait enfin le mythe d'un rapport à l'objet sans distance.

Lacan J., *Le Séminaire, livre VI, Le désir et son interprétation*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2013, p. 518.

Nous l'avons dit, pour le névrosé le problème passe par la métaphore paternelle, par la fiction, réelle ou non, de celui qui jouit en paix de l'objet. Au prix de quoi ? – de quelque chose de pervers.

Lacan J., *Le Séminaire, livre vi, Le désir et son interprétation*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2013, p. 540.

Fictitious ne veut pas dire illusoire, ni en soi-même trompeur. [...] *Fictitious* veut dire fictif, mais au sens où j'ai déjà articulé devant vous que toute vérité a une structure de fiction.

Lacan J., *Le Séminaire, livre VII, L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 21.

Et c'est à l'intérieur de cette opposition entre la fiction et la réalité que vient se placer le mouvement de bascule de l'expérience freudienne.

Lacan J., *Le Séminaire, livre VII, L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 22.

Le mythe est toujours, comme je vous l'ai montré en m'appuyant sur Lévi-Strauss, et surtout sur ce qui est venu nourrir sa propre formulation, une organisation signifiante, une ébauche si vous voulez, qui s'articule pour supporter les antinomies de certains rapports psychiques.

Lacan J., *Le Séminaire, livre VII, L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 172.

Freud ne néglige pas le Nom-du-Père. Au contraire, il en parle fort bien, dans *Moïse et le Monothéisme* – d'une façon certes contradictoire aux yeux de qui ne prendrait pas *Totem et Tabou* pour ce qu'il est, c'est-à-dire pour un mythe –, en disant que dans l'histoire humaine, la reconnaissance de la fonction du Père est une sublimation, essentielle à l'ouverture d'une spiritualité, qui représente comme telle une nouveauté, un pas dans l'appréhension de la réalité comme telle.

Lacan J., *Le Séminaire, livre VII, L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 213.

Tout ce que dit Claude Lévi-Strauss de la fonction de la magie et de celle du mythe a sa valeur, à condition que nous sachions qu'il s'agit du rapport à cet objet qui a le statut d'objet du désir. Ce statut, j'en conviens, n'est pas encore établi, et c'est bien ce qu'il s'agit de faire avancer cette année par la voie de l'abord de l'angoisse.

Lacan J., *Le Séminaire, livre X, L'angoisse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2004, p. 48.

Ce devant quoi le névrosé recule, ce n'est pas devant la castration, c'est de faire de sa castration ce qui manque à l'Autre. C'est de faire de sa castration quelque chose de positif, à savoir la garantie de la fonction de l'Autre, cet Autre qui se dérobe dans le renvoi indéfini des significations, cet Autre où le sujet ne se voit plus que destin, mais destin qui n'a pas de terme, mais destin qui se perd dans l'océan des histoires. Or, qu'est-ce que les histoires ? – sinon une immense fiction.

Lacan J., *Le Séminaire, livre X, L'angoisse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2004, p. 58.

Ce n'est pas pour rien que Freud insiste sur la dimension essentielle que donne le champ de la fiction à notre expérience de l'*Unheimlich*. Dans la réalité, celle-ci est trop fugitive. La fiction la démontre bien mieux, la produit même comme effet d'une façon plus stable parce que mieux articulée. C'est une sorte de point idéal, mais combien précieux pour nous, puisque cet effet nous permet de voir la fonction du fantasme.

Lacan J., *Le Séminaire, livre X, L'angoisse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2004, p. 61.

Le corrélatif du cauchemar, c'est l'incube ou le succube, cet être qui pèse de tout son poids opaque de jouissance étrangère sur votre poitrine, qui vous écrase sous sa jouissance. La première chose qui apparaît dans le mythe, mais aussi dans le cauchemar vécu, c'est que cet être qui pèse par sa jouissance est aussi un être questionneur, et même, qui se manifeste dans cette dimension développée de la question qui s'appelle l'énigme.

Lacan J., *Le Séminaire, livre X, L'angoisse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2004, p. 76.

Ce que je vous enseigne, ce à quoi vous conduit ce que je vous enseigne, et qui est déjà là dans le texte, masqué sous le mythe de l'Œdipe, c'est que ces termes qui paraissent se poser dans un rapport d'antithèse, le désir et la loi, ne sont qu'une seule et même barrière, pour nous barrer l'accès à la Chose. *Volens, nolens*, désirant, je m'engage sur la route de la loi.

Lacan J., *Le Séminaire, livre X, L'angoisse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2004, p. 98.

Le mythe de l'Œdipe ne veut pas dire autre chose que ceci – à l'origine, le désir comme désir du père et la loi sont une seule et même chose. Le rapport de la loi au désir est si étroit que seule la fonction de la loi trace le chemin du désir. Le désir, en tant que désir pour la mère, est identique à la fonction de la loi.

Lacan J., *Le Séminaire, livre X, L'angoisse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2004, p. 126.

C'est bien pourquoi il était si utile que je pose dans les premières phases de ce discours sur l'angoisse la distinction essentielle de ces deux registres – d'une part, le monde, l'endroit où le réel se presse, et, d'autre part, la scène de l'Autre, où l'homme comme sujet a à se constituer, à prendre place comme celui qui porte la parole, mais ne saurait la porter que dans une structure qui, si vérifique qu'elle se pose, est structure de fiction.

Lacan J., *Le Séminaire, livre X, L'angoisse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2004, p. 137.

Entre le sujet \$, ici Autrifié, si je puis dire, dans sa structure de fiction, et l'Autre, A, non authentifiable, jamais complètement authentifiable, ce qui surgit, c'est ce reste, a, c'est la livre de chair.

Lacan J., *Le Séminaire, livre X, L'angoisse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2004, p. 146.

Freud refuse de voir dans la vérité, qui est sa passion, la structure de fiction comme étant à son origine.

Lacan J., *Le Séminaire, livre X, L'angoisse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2004, p. 152.

L'angoisse de l'homme est liée à la possibilité de ne pas pouvoir. D'où le mythe, bien masculin, qui fait de la femme l'équivalent d'une de ses côtes. On lui a retiré cette côte, on ne sait pas laquelle, et d'ailleurs, il ne lui en manque aucune. Mais il est clair que dans le mythe de la côte il s'agit justement de cet objet perdu. La femme, pour l'homme, est un objet fait avec ça.

Lacan J., *Le Séminaire, livre X, L'angoisse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2004, p. 221.

Dans le mythe freudien, le père intervient de la façon la plus évidemment mythique comme étant celui dont le désir submerge, écrase, s'impose à tous les autres. Est-ce qu'il n'y a pas là une contradiction évidente avec le fait évidemment donné par l'expérience que, par sa voie, c'est tout autre chose qui s'opère, à savoir la normalisation du désir dans les voies de la loi ?
Lacan J., *Le Séminaire, livre X, L'angoisse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2004, p. 389.

Contrairement à ce qu'énonce le mythe religieux, le père n'est pas *causa sui*, mais sujet qui a été assez loin dans la réalisation de son désir pour le réintégrer à sa cause, quelle qu'elle soit, à ce qu'il y a d'irréductible dans la fonction du *a*.

Lacan J., *Le Séminaire, livre X, L'angoisse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2004, p. 389.

Ne voyons-nous pas, là derrière, se profiler tout ce qui nécessite Freud à trouver dans les mythes de la mort du père la régulation de son désir ? Après tout, il se rencontre avec Nietzsche pour énoncer, dans son mythe à lui, que Dieu est mort. Et c'est peut-être sur le fond des mêmes raisons. Car le mythe du *Dieu est mort* – dont je suis, pour ma part, beaucoup moins assuré [...] – ce mythe n'est peut-être que l'abri trouvé contre la menace de la castration.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1973, p. 29.

La syntaxe, bien sûr, est préconsciente. Mais ce qui échappe au sujet, c'est que sa syntaxe est en rapport avec la réserve inconsciente. Quand le sujet raconte son histoire, agit, latent, ce qui commande à cette syntaxe, et la fait de plus en plus serrée. Serrée par rapport à quoi ? – à ce que Freud, dès le début de sa description de la résistance psychique, appelle un noyau.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1973, p. 66.

Si le transfert n'est que répétition, il sera répétition, toujours, du même ratage. Si le transfert prétend, à travers cette répétition, restituer la continuité d'une histoire, il ne le fera qu'à faire resurgir un rapport qui est, de sa nature, syncopé. Nous voyons donc que le transfert, comme mode opératoire, ne saurait se suffire de se confondre avec l'efficace de la répétition, avec la restauration de ce qui est occulté dans l'inconscient, voire avec la catharsis des éléments inconscients.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1973, p. 131.

C'est bien ce que prévoit Freud. *Le progrès de la connaissance*, dit-il, *ne supporte aucune Starrheit, aucune fascination des définitions*. Il dit quelque part ailleurs que la pulsion fait partie de nos mythes. J'écarterai pour ma part ce terme de mythe – d'ailleurs, dans ce texte même, au premier paragraphe, Freud emploie le mot de *Konvention*, convention, qui est beaucoup plus près de ce dont il s'agit, et que j'appellerai d'un terme benthamien que j'ai fait repérer à ceux qui me suivent, une fiction. Terme, je le dis en passant, tout à fait préférable à celui de modèle, dont on a trop abusé.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1973, p. 149.

C'est ainsi que, défiant, peut-être pour la première fois dans l'histoire, le mythe, pourvu d'un si grand prestige, que j'ai évoqué sous le chef où Platon le met d'Aristophane, j'y ai substitué la dernière fois le mythe fait pour incarner la part manquante, que j'ai appelé le mythe de la

lamelle. Il a cette importance nouvelle de désigner la libido non pas comme un champ de forces, mais comme un organe.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1973, p. 187.

Lorsque la *monnaie* est falsifiée, le rapport authentique du signe et de la matière est détruit. Le symbole, perverti en fiction, crée une image d'intégrité sous laquelle s'imbriquent tous les abus de la fraude.

La fraude falsifie donc *la vérité de la monnaie* et du même coup elle falsifie *la monnaie de la vérité*.

La monnaie de la vérité c'est une chose sainte. Elle adultère donc l'ordre divin : elle adultère le rapport à Dieu, le rapport à la source qui fonde l'ordre naturel des valeurs.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XIII, « L'objet de la psychanalyse »*, leçon du 19 janvier 1966, inédit.

Quand je parle de la gothicité de l'université, je ne dis pas pour autant qu'elle en soit restée toujours aux mêmes principes, elle a plutôt déchu. À l'époque gothique justement, on maintenait très sévèrement ce principe des *deux vérités* dont je vous parlais tout à l'heure, quand on faisait de la philosophie, ce n'était pas pour défendre la religion, c'était pour l'en séparer.

De nos jours, nous avons procédé à ce *mixin* dont, bien entendu, les résultats s'étendent. Ceci n'est qu'un rappel de Ce que je disais tout à l'heure.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XIII, « L'objet de la psychanalyse »*, leçon du 23 février 1966, inédit.

Ce relief de la vérité, il s'agit pour nous de le maintenir. C'est à quoi s'accroche notre expérience, et il est absolument impossible à exclure de l'articulation de Freud.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XIV, La logique du fantasme*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil et le Champ Freudien, 2023, p. 59.

Il n'y a de jouissance que du corps – ce principe répond très précisément à l'exigence de vérité qu'il y a dans le freudisme.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XIV, La logique du fantasme*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil et le Champ Freudien, 2023, p. 358.

Que ne vous ai-je dit, en effet, de tout dire possible à la place de la vérité. La vérité, vous dis-je, ne saurait s'énoncer que d'un mi-dire, et je vous en ai donné le modèle dans l'énigme. Car c'est bien ainsi que toujours elle se présente à nous, et non pas certes à l'état de question. L'énigme est quelque chose qui nous presse de répondre au titre d'un danger mortel.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1991, p. 118.

[L]e mi-dire est la loi interne de toute espèce d'énonciation de la vérité, et ce qui l'incarne le mieux, c'est le mythe. [...] la vérité se montre dans une alternance de choses strictement opposées, qu'il faut faire tourner autour l'une de l'autre. [...] La vérité, ça permet de tout dire. Tout est vrai – à condition que vous excluiez le contraire.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1991, p. 127.

Chaque fois qu'il s'agit de logique, il est nécessaire qu'on élabore le métalangage comme une fiction. C'est à savoir qu'on forge à l'intérieur du discours ce qu'on appelle un langage objet, moyennant quoi c'est le langage qui devient méta, j'entends le discours commun, sans lequel il n'y a pas même moyen d'établir cette division. Il n'y a pas de métalangage nie que cette division soit tenable. La formule forclôt dans le langage qu'il y ait discordance.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XIX, ...ou pire*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2011, p. 12.

Ce que nous apporte l'expérience disposée de l'analyse, c'est que le moindre biais du texte des dits de l'analysant, nous donne une prise là-dessus plus directe que le mythe qui ne s'agrée que du générique dans le langage.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XIX, ...ou pire*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2011, p. 241.

C'est néanmoins comme ça que les choses se sont passées selon le mythe, et ce que ça veut dire, c'est qu'en somme il n'y a de vrai que *la castration*.

En tout cas avec *la castration*, on est bien sûr d'y échapper, comme toute cette dite *mythologie grecque* nous le désigne bien, c'est à savoir que le père, c'est pas tellement du meurtre qu'il s'agit que de sa castration, que *la castration passe par le meurtre* et que, quant à la mère, le mieux qu'on ait à en faire, c'est de se le couper pour être bien sûr de ne pas commettre *l'inceste*. Ce que je voudrais, c'est vous donner la réfraction de ces vérités dans le sens.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XXIV, « L'insu que sait de l'une bâve s'aille à mourre »*, leçon du 15 mars 1978, inédit.

JACQUES-ALAIN MILLER

Eh bien, la psychanalyse conduit à tout autre chose qu'à l'opposition du mythe et de la réalité, à considérer au contraire que le mythe désigne et enseigne sur ce qu'il y a de plus réel – par exemple le réel qu'on a rencontré dans la nuit en songe.

J.-A. Miller, « Travail de Lacan sur le mythe », *La Lettre Mensuelle*, n° 99, 1991, p. 10.

Je distinguerai ce soir quatre temps de ce travail. Le premier a consisté à faire retour à Freud à partir de Lévi-Strauss, et de cette vérité simple, que le mythe a une structure.

J.-A. Miller, « Travail de Lacan sur le mythe », *La Lettre Mensuelle*, n° 99, 1991, p. 11.

Le temps deux est caractérisé par le passage qui va de « Le mythe est structuré » à « Le mythe habille une structure », ou comme Lacan dira bien plus tard : « Le mythe donne une forme épique à la structure ».

J.-A. Miller, « Travail de Lacan sur le mythe », *La Lettre Mensuelle*, n° 99, 1991, p. 11.

Le troisième temps du travail de Lacan sur le mythe est le moment de l'Œdipe aujourd'hui.

J.-A. Miller, « Travail de Lacan sur le mythe », *La Lettre Mensuelle*, n° 99, 1991, p. 11.

Le quatrième temps du travail de Lacan sur le mythe est la décomposition structurale de la figure du père.

J.-A. Miller, « Travail de Lacan sur le mythe », *La Lettre Mensuelle*, n° 99, 1991, p. 12.

On s'Imagine dans la psychanalyse, qu'avec l'association libre, il s'agirait pour le sujet de reconnaître ce qu'il méconnait, ou ce qu'il refuse. On s'enchante de repérer dans l'expérience les « insights », comme on dit, qui font changer au sujet sa perspective, et on croit revenir par là en deçà de la *Versagung*. On apprend à travers le déchiffrage structural du mythe que ce qui refuse ce n'est pas tant le sujet que la structure ; Lacan l'a formulé en disant que le rapport entre les sexes est impossible.

J.-A. Miller, « Travail de Lacan sur le mythe », *La Lettre Mensuelle*, n° 99, 1991, p. 13.

L'axiome de Lacan que la vérité a structure de fiction, comporte que la parole a effet de fiction. Le secret de la clinique universelle du délire, c'est que la référence est toujours vide. Si vérité il y a, elle n'est pas adéquation du mot et de la chose, elle est interne au dire, c'est-à-dire à l'articulation.

Miller J.-A., « Clinique ironique », *La Cause freudienne*, n° 23, février 1993, p. 7.

[L]a vérité a structure de fiction ; elle est de part en part fantasmatique, mensonge, songe qui ment ; c'est un semblant ; elle est entre nous et le réel (voir *L'Envers de la psychanalyse*, p. 202).

Miller J.-A., « Notice de fil en aiguille », in Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2005, p. 238.

Le début de l'enseignement de Lacan est marqué d'une façon essentielle par cette référence. À son commencement, selon lui, une analyse était d'abord pour le sujet un progrès de LA vérité. Le singulier prend ici la valeur la plus forte, parce que LA vérité était supposée s'inscrire dans la continuité d'une histoire. L'histoire, ce ne sont pas les petites histoires que raconte l'analysant – cela, c'est dévalorisé. Quand Lacan disait « histoire », l'histoire d'un sujet, c'était au contraire avec une valorisation extrême – LA vérité était liée à cette histoire au singulier. Pour Lacan, le terme « d'histoire du sujet » répondait à celui d'inconscient – ça allait jusque-là [...] cette corrélation établie entre inconscient et histoire, une histoire qui est à proprement parler le lieu de la vérité.

Miller J.-A., « Une nouvelle alliance avec la jouissance », *La Cause du désir*, n° 92, 2016/1, p. 96.

Hystoire à la place d'histoire, voilà qui volatilise la notion idéale de l'histoire avec laquelle Lacan avait commencé et qui la réinscrit dans le cadre de la relation de l'analysant à l'analyste. Cela devient une histoire transférentielle – l'hystoire n'a pas la continuité de l'histoire idéale. La vérité pourrait là être mise au pluriel, elle pourrait perdre l'article défini. Il ne s'agit plus que d'une vérité qui émerge, pas forcément cohérente avec une autre qui émerge ailleurs, plus tard. On ne préjuge pas qu'elles constituent une continuité, elles sont bien plutôt des éclats, épars. Là trouve aussi sa place ce que Lacan formule, dans son tout dernier enseignement, de la varité, la vérité variable.

Miller J.-A., « Une nouvelle alliance avec la jouissance », *La Cause du Désir*, n° 92, 2016/1, p. 97.

Lacan a terminé avec cette indication : que la vérité ait structure de fiction (cette fois écrit i-c-t) n'est que trop vrai ; c'en est au point ou désormais la structure de fiction a submergé la vérité, elle l'inclut, elle l'avale. La vérité y prospère sans doute, elle s'y multiplie, s'y pluralise, mais elle y est comme morte. Là s'impose cette désuétude fictionnelle de la vérité, là s'impose le retour au réel comme à ce qui n'a pas de structure de fiction. Le privilège de la psychanalyse – encore faudrait-il qu'elle le sache, qu'elle l'ait appris de Lacan –, c'est le rapport univoque qu'elle soutient au réel.

Miller J.-A., « Vers le réel », *Comment s'orienter dans la clinique*, Le Champ freudien éditeur, 2018, p. 16.

Évidemment, il y a un petit problème que Lacan a traité par le mi-dire, à savoir qu'il n'y a pas de mots complètement satisfaisants – ce qui fait que non seulement la vérité parle, mais qu'elle continue de parler. Que la vérité ne précède pas le langage mais le suive comme un effet, c'est ce que Lacan a situé d'une maxime qui est que « la vérité a structure de fiction ».

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Du symptôme au fantasme, et retour », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, leçon du 4 mai 1983, inédit.

En l'occurrence, dans l'analyse, c'est le désir que le sujet fasse attention, que le sujet dise la vérité, et, par-là, qu'il mente, qu'il raconte une histoire. C'est la valeur du néologisme scripturaire que Lacan produit en écrivant : hystoire – avec le y grec d'hystérie [...] C'est une histoire qui répond au désir de l'autre.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Choses de finesse en psychanalyse. », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, leçon du 21 janvier 2009, inédit.

Transformer, comme nous y invite Lacan à la fin des *Autres écrits*, histoire en hystoire, avec le y grec de l'hystérie, c'est marquer, dans l'opération analytique, la dominance du désir de l'autre, au fond son défaut d'objectivité.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Choses de finesse en psychanalyse. », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, leçon du 11 février 2009, inédit.

Une psychanalyse est sans doute une expérience qui consiste à construire une fiction. Et déjà l'introduction du sujet supposé savoir peut ici trouver son sens. Mais en même temps, ou ensuite, c'est une expérience qui consiste à défaire cette fiction. C'est-à-dire que la psychanalyse, ça n'est pas le triomphe de la fiction : la fiction y est plutôt mise à l'épreuve de son impuissance à résoudre l'opacité du réel.

Alors, qui serait analyste ? dirais-je en court-circuit et pourachever là-dessus. Ce serait quelqu'un pour qui son analyse lui aurait permis de démontrer l'impossibilité de l'hystorisation, c'est-à-dire qui aurait pu valablement conclure à une impossibilité de l'hystorisation, et qui donc pourrait donner témoignage de la vérité menteuse sous la forme de serrer le décalage entre la vérité et le réel.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Choses de finesse en psychanalyse. », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, leçon du 21 janvier 2009, inédit.

L'inconscient, en analyse, a structure de fiction, que : l'inconscient freudien a structure de fiction. Le tout dernier enseignement de Lacan me semble illisible si on ôte cette orientation-là. Fiction. De quel réel ? disons, pour aller au plus simple : de la jouissance, qui, elle, n'a pas structure de fiction.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Choses de finesse en psychanalyse. », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, leçon du 14 janvier 2009, inédit.

En revanche, l'inconscient réel, c'est l'inconscient qui ne se laisse pas interpréter, et c'est pourquoi, dans ce texte ultime – ou pré-ultime puisqu'il y a encore celui de « Tout le monde est

fou » –, l'inconscient est défini comme le lieu où l'interprétation n'a plus aucune portée. L'inconscient réel, c'est le lieu de la jouissance opaque au sens, et qu'on peut, par fiction, entreprendre de rendre bavarde.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Choses de finesse en psychanalyse. », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, leçon du 14 janvier 2009, inédit.

La vérité menteuse, c'est le savoir en tant qu'élucubration, et c'est la fiction dont la structure est celle de la vérité.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Choses de finesse en psychanalyse. », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, leçon du 21 janvier 2009, inédit.

Et c'est par là aussi que tout en étant structuraliste, il peut dire que l'inconscient est histoire parce qu'il voit l'histoire comme le déploiement d'une combinatoire. [...] du côté du symbolique, on a à la fois la structure, la combinatoire, la dialectique, l'histoire, et il reste pour l'imaginaire la fixation, l'inertie, que dans son optimisme premier Lacan voit comme n'étant que des ombres qui seront maniées dès que les termes symboliques vont tourner.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. L'Un tout seul. », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, leçon du 26 janvier 2011, inédit.

Il y a le fantasme ordinaire [...] c'est en effet une petite histoire, un scénario avec un support symbolique et des représentations imaginaires. Mais, au-delà du fantasme ordinaire, il y a le fantasme fondamental, et là il est question du réel.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. L'Un tout seul. », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, leçon du 9 février 2011, inédit.

Le désir est le désir de l'Autre et, au fond, la vérité qui se déprend de la passe de Lacan, c'est celle-là, qui donne la clef de la déflation qui s'y produit du désir, que le désir n'a jamais été que le désir de l'Autre et c'est par là que cet Autre, qui n'a jamais été que supposé, qui n'a jamais été qu'imaginé, s'évacue avec la consistance du désir.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. L'Un tout seul. », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, leçon du 11 mai 2011, inédit.

C'est l'effet de réel dans la fiction. Il isole l'effet de réel là où on ne peut plus donner de sens.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. L'Un tout seul. », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, leçon du 2 mars 2011, inédit.

Et quand Lacan nous disait que la vérité a structure de fiction, c'était pour dire qu'elle ne tient son être que du discours. Sans discours, pas de vérité.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. L'Un tout seul. », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, leçon du 23 mars 2011, inédit.

Que dire que les pulsions sont mythiques n'est pas les renvoyer à l'irréel mais qu'elles sont un mythe du réel, qu'il y a du réel sous le mythe et que le réel qu'il y a sous le mythe pulsionnel, c'est la jouissance.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. L'Un tout seul. », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, leçon du 11 mai 2011, inédit.

Ces accidents, [...] autour de ce qui nous arrive, ils tissent une structure de fiction véridique c'est-à-dire de vérité menteuse à laquelle vous vous accordez pour intégrer à votre survie, à votre homéostase ces *tuchés* successives.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. L'Un tout seul. », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, leçon du 18 mai 2011, inédit.

L'Autre [...] c'est le corps. C'était déjà se diriger vers ce registre du réel. C'était déjà dire que l'Autre du signifiant, ce n'est pas l'Autre de la vérité. C'est l'Autre de la vérité seulement dans la fiction. L'Autre de la vérité est seulement virtuel, lorsque le signifiant est pris dans ses effets de sens mais au niveau de l'*energeia*, l'Autre du signifiant, c'est l'Autre du corps et de sa jouissance.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. L'Un tout seul. », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, leçon du 18 mai 2011, inédit.

Vérité et désir sont faits, si je puis dire, du même bois et Freud savait bien qu'au-delà, il y avait des restes qu'il appelait les restes symptomatiques et il savait bien qu'au-delà du désir, au-delà de l'être du désir et de sa solution, il y a précisément la jouissance, la conjonction du un et du corps, l'évènement de corps.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. L'Un tout seul. », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, leçon du 18 mai 2011, inédit.

Toutes ces affaires d'être, c'est-à-dire d'identifications et de désêtre sont, au regard du réel, une vérité menteuse parce qu'il y a une jouissance qui ne se laisse pas négativer. Il y a une jouissance qui n'est pas dans le registre ontologique qui est un registre de fiction.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. L'Un tout seul. », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, leçon du 25 mai 2011, inédit.

ÉRIC LAURENT

Dans le mythe de *Totem et Tabou*, aussi mal ficelé qu'il soit, puisque mythe hybride, mythe de l'âge de la science, ce qui relève de la structure, c'est la prise en compte de *tous les hommes* d'un côté et de l'exception paternelle de l'autre.

Laurent É., « Le père, contingent ou nécessaire ? », *Mental*, n° 48, novembre 2023, p. 37.

Le passage à l'analyste ne s'opère donc pas sur les chemins de la vérité, mais sur ceux du savoir. Le chiasme de départ entre amour de la vérité et supposition de savoir se transforme en *désupposition* de savoir et réduction de la vérité à un fiction.

Laurent É., « Chronique du malaise : L'horreur de savoir et la parole de vérité (II) », *L'hebdo-blog*, 26 juin 2022.



Golconde, René Magritte

2 – Méprise, mensonge et dérobade

SIGMUND FREUD

On est étonné de constater que le penchant à la vérité est beaucoup plus fort qu'on n'est porté à le croire. Il faut peut-être voir une conséquence de mes recherches psychanalytiques dans le fait que je suis devenu presque incapable de mentir.

Freud S., « *Psychopathologie de la vie quotidienne* », Paris, petite bibliothèque Payot, 1976, p. 237.

Quelle peut être la raison pour laquelle Hans maintient si obstinément toutes ces absurdités ? Oh ! ce ne sont pas des absurdités, c'est une parodie et la vengeance de Hans contre son père. Cela équivaut à dire : *si tu peux t'attendre à ce que je crois que la cigogne a apporté Anna en octobre, après que j'ai vu le gros ventre de maman l'été déjà, quand nous avons été à Gmunden, alors je peux aussi m'attendre à ce que tu crois mes mensonges.*

Freud S., « *Analyse d'une phobie chez un petit garçon de cinq ans (Le petit Hans)* », *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1979, p. 142.

[Les gens] ne se montrent pas tels qu'ils sont [en matière de sexualité] : ils portent un épais manteau de mensonges pour se couvrir, comme s'il faisait mauvais temps dans le monde de la sexualité. Et ils n'ont pas tort ; le soleil et le vent ne sont guère favorables à l'activité sexuelle

dans notre culture ; en fait, aucun de nous ne peut librement dévoiler son érotisme à ses semblables.

Freud S., « Quatrième leçon », *Cinq leçons sur la psychanalyse*, Paris, Payot & Rivages, 2015, p. 76-77.

Il est compréhensible que les enfants mentent quand ce faisant ils imitent les mensonges des adultes. Mes nombreux de mensonges chez des enfants qui ont bien tourné ont une signification particulière et devraient faire réfléchir les éducateurs, au lieu de les irriter. Ils se produisent sous l'influence des motivations d'amour excessivement fortes et deviennent néfastes lorsqu'ils entraînent un malentendu entre l'enfant et la personne qu'il aime.

Freud S., « Deux mensonges d'enfants », *Oeuvres complètes*, vol XII, Paris, PUF, 2005, p. 422.

Averti par je ne sais quelle impression légère, je lui expliquai un jour que je n'avais pas confiance en ces rêves, qu'ils étaient mensongers ou hypocrites, et que son intention était de me tromper comme elle avait coutume de tromper son père. J'avais raison, à partir de cette explication cette sorte fit défaut.

Freud S., « Psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine », *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 2002, p. 263-264.

Je me représente qu'en signalant l'existence de tels rêves de complaisance mensongers, je déchainerai chez plus d'un parmi ceux qui se nomment psychanalystes une véritable tempête d'indignation et de désarroi. « Alors notre inconscient lui aussi peut mentir ».

Freud S., « Psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine », *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 2002, p. 264.

Mais la forte différence entre névrose et psychose est atténuée par le fait que, dans la névrose aussi, il ne manque pas de tentatives pour remplacer la réalité non souhaitée par une plus conforme aux désirs.

Freud S., « La perte de la réalité dans la névrose et la psychose », *Névrose et psychose*, Paris, Payot, 2013, p. 47.

Dans sa position intermédiaire entre ça et réalité, il n'est que trop souvent soumis à la tentation de devenir complaisant, opportuniste et menteur, un peu comme un homme d'État dont les vues sont justes mais qui veut gagner les faveurs de l'opinion publique.

Freud S., « Le moi et le ça », *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot & Rivages, 2001, p. 302.

« Vous demandez qui peut être cette personne dans le rêve. Ma mère, ce *n'est pas* elle ». Nous rectifions : donc c'est sa mère.

Freud S., « La négation », *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, PUF, 1998, p. 135.

Dans ce cas la construction erronée ne laisse pas plus de trace que si elle n'avait jamais été faite, et dans certains cas on a même l'impression, pour parler comme Polonius, que la carpe de la vérité a été attrapée grâce à l'appât du mensonge.

Freud S., « Constructions dans l'analyse », *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, PUF, 1998, p. 274.

Il s'est créé un substitut au pénis de la femme, en vain cherché : un fétiche. Ainsi a-t-il dénié la réalité, mais sauvé son propre pénis.

Freud S., « Le clivage du moi dans le processus de défense », *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, PUF, 1998, p. 285.

JACQUES LACAN

Ainsi l'ego, syndic des fonctions les plus mobiles par quoi l'homme s'adapte à la réalité, se révèle-t-il à nous comme une puissance d'illusion, voire de mensonge : c'est qu'il est une superstructure engagée dans l'aliénation sociale.

Lacan J., « Intervention au Premier Congrès mondial de psychiatrie en 1950 », *Actes du Congrès*, volume 5, Paris, Hermann et Cie, 1952, p. 103-108.

Ce que nous cherchons à éviter pour notre technique, c'est que l'intention agressive chez le patient trouve l'appui d'une idée actuelle de notre personne suffisamment élaborée pour qu'elle puisse s'organiser en ces réactions d'opposition, de dénégation, d'ostentation et de mensonge, que notre expérience nous démontre pour être les modes caractéristiques de l'instance du moi dans le dialogue.

Lacan J., « L'agressivité en psychanalyse », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 108.

Le langage de l'homme, cet instrument de son mensonge, est traversé de part en part par le problème de sa vérité [...] comment ce qui exprime le mensonge de sa particularité peut arriver à formuler l'universel de sa vérité.

Lacan J., « Propos sur la causalité psychique », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 166.

Soit qu'il manifeste cette vérité comme intention, en l'ouvrant éternellement sur la question de savoir comment ce qui exprime le mensonge de sa particularité peut arriver à formuler l'universel de sa vérité.

Lacan J., « Propos sur la causalité psychique », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 166.

Freud est trop averti de la constance du mensonge social pour en avoir été dupe, même de la bouche d'un homme qu'il considère lui devoir une confiance totale. Il n'a donc eu aucune peine à écarter de l'esprit de sa patiente toute imputation de complaisance à l'endroit de ce mensonge.

Lacan J., « Intervention sur le transfert », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 219.

L'inconscient est ce chapitre de mon histoire qui est marqué par un blanc ou occupé par un mensonge : c'est le chapitre censuré. Mais la vérité peut être retrouvée ; le plus souvent déjà elle est écrite ailleurs.

Lacan J., « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 259.

C'est la vérité en effet qui dans sa bouche jette là le masque, mais c'est pour que l'esprit en prenne un plus trompeur, la sophistique qui n'est que stratagème, la logique qui n'est qu'un leurre, le comique même qui ne va là qu'à éblouir.

Lacan J., « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 270.

Si feindre de feindre, en effet, est un moment possible de la dialectique, il n'en reste pas moins que la vérité que le sujet avoue pour qu'on la prenne pour un mensonge se distingue de ce qui serait son erreur. Mais le maintien de cette distinction n'est possible que dans une dialectique de l'intersubjectivité, où la parole constituante est supposée dans le discours constitué.

Lacan J., « Variantes de la cure-type », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 337.

C'est ainsi que le discours vrai, à dégager dans la parole donnée les données de la promesse, la fait paraître menteuse, puisqu'elle engage l'avenir, qui, comme on dit, n'est à personne, et encore ambiguë, en ce qu'elle outrepasse sans cesse l'être qu'elle concerne, en l'aliénation où se constitue son devenir.

Lacan J., « Variantes de la cure-type », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 351.

Car l'homme qui, dans l'acte de la parole, brise avec son semblable le pain de la vérité, partage le mensonge.

Lacan J., « Introduction au commentaire de Jean Hyppolite sur la “Verneinung” de Freud », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 379.

Si j'ai dit que l'inconscient est le discours de l'Autre avec un grand A, c'est pour indiquer l'au-delà où se noue la reconnaissance du désir au désir de reconnaissance.

Autrement dit cet autre est l'Autre qu'invoque même mon mensonge pour garant de la vérité dans laquelle il subsiste. À quoi s'observe que c'est avec l'apparition du langage qu'émerge la dimension de la vérité.

Lacan J., « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 524.

Il n'en faut pas tant pour obtenir ce résultat, et nul de ceux qui pratiquent l'analyse des enfants ne niera que le mensonge de la conduite ne soit par eux perçu jusqu'au ravage. Mais qui articule que le mensonge ainsi perçu implique la référence à la fonction constitutive de la parole ?

Lacan J., « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 579.

Cela va, on le sait, bien plus loin, aussi loin que la loi couvre le langage, et la vérité la parole : déjà son existence est plaidée, innocente ou coupable, avant qu'il vienne au monde, et le fil tenu de sa vérité ne peut faire qu'il ne couse déjà un tissu de mensonge.

Lacan J., « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache : “Psychanalyse et structure de la personnalité” », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 653.

Observons entre parenthèse que cet Autre distingué comme lieu de la Parole, ne s'impose pas moins comme témoin de la Vérité. Sans la dimension qu'il constitue, la tromperie de la Parole ne se distinguerait pas de la feinte qui, dans la lutte combative ou la parade sexuelle, en est pourtant bien différente. Se déployant dans la capture imaginaire, la feinte s'intègre dans le jeu d'approche et de rupture constituant la danse originale, où ces deux situations vitales trouvent leur scansion, et les partenaires qui s'y ordonnent, ce que nous oserons écrire leur dansité. L'animal au reste s'en montre capable quand il est traqué ; il arrive à dépister en amorçant un départ qui est de leurre. Cela peut aller aussi loin qu'à suggérer chez le gibier la noblesse d'honorer ce qu'il y a dans la chasse de parade. Mais un animal ne feint pas de feindre. Il ne fait pas de traces dont la tromperie consisterait à se faire prendre pour fausses, étant les vraies, c'est-à-dire celles qui donneraient la bonne piste. Pas plus qu'il n'efface ses traces, ce qui serait déjà pour lui se faire sujet du signifiant.

Tout ceci n'a été articulé que de façon confuse par des philosophes pourtant professionnels. Mais il est clair que la Parole ne commence qu'avec le passage de la feinte à l'ordre du signifiant, et que le signifiant exige un autre lieu, – le lieu de l'Autre, l'Autre témoin, le témoin Autre qu'aucun des partenaires, – pour que la Parole qu'il supporte puisse mentir, c'est-à-dire se poser comme Vérité.

Lacan J., « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 807.

Les méandres qui constituent le cours de toute psychanalyse de ce qu'aucun mensonge n'échappe à la pente de la vérité.

Lacan J., « Discours à l'École freudienne de Paris », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 263.

Si je ne craignais le malentendu, je dirais que pour qui parle japonais, c'est performance usuelle que de dire la vérité par le mensonge, c'est-à-dire sans être un menteur.

Lacan J., « Avis au lecteur japonais », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 499.

La batterie signifiante de lalangue ne fournit que le chiffre du sens. Chaque mot y prend selon le contexte une gamme énorme, disparate, de sens, sens dont l'hétéroclite s'atteste souvent au dictionnaire. Ce n'est pas moins vrai pour des membres entiers de phrases organisées. Telle cette phrase : les non-dupes errent, dont je m'arme cette année.

Sans doute la grammaire y fait-elle butée de l'écriture, et pour autant témoigne-t-elle d'un réel, mais d'un réel, on le sait, qui reste énigme, tant qu'à l'analyse n'en saille pas le ressort pseudo-sexuel : soit le réel qui, de ne pouvoir que mentir au partenaire, s'inscrit de névrose, de perversion ou de psychose. « Je ne l'aime pas », nous apprend Freud, va loin dans la série à s'y répercuter.

Lacan J., « Télévision », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 516.

La mascarade n'est pas le mensonge que des ingrats, de coller à L'homme, lui imputent. Plutôt l'à-tout- hasard de se préparer pour que le fantasme de L'homme en elle trouve son heure de vérité.

Lacan J., « Télévision », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 540.

Il n'y a pas de vérité qui, à passer par l'attention, ne mente.

Lacan J., « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 571.

D'où j'ai désigné de la passe cette mise à l'épreuve de l'hystorisation de l'analyse, en me gardant cette passe, de l'imposer à tous parce qu'il n'y a pas de tous en l'occasion, mais des espars désassortis. Je l'ai laissée à la disposition de ceux qui se risquent à témoigner au mieux de la vérité menteuse.

Lacan J., « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 573.

Pourquoi dès lors ne pas soumettre cette profession à l'épreuve de cette vérité dont rêve la fonction dite inconscient, avec quoi elle tripote ? Le mirage de la vérité, dont seul le mensonge est à attendre (c'est ce qu'on appelle la résistance en termes polis) n'a d'autre terme que la satisfaction qui marque la fin de l'analyse.

Lacan J., « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 572.

Le plus stupéfiant est que Freud n'y croit jamais, que quiconque lui dise la vérité. Il suffit de lire la Traumdeutung pour s'apercevoir que la vérité, il ne croit jamais qu'il puisse l'atteindre. Dire que la vérité est liée à ces sortes de nœuds, à ces chaines que je fais, explique précisément le coté éperdu de cette recherche dans la Traumdeutung de ce qui est vraiment la vérité. La vérité n'est pas sans rapport avec ce que j'ai appelé le réel, mais c'est un rapport lâche. La façon

la plus claire dont se manifeste la vérité, c'est le mensonge – il n'y a pas un analysant qui ne mente à jet continu, jusque dans sa bonne volonté de tomber juste dans les carreaux que Freud a dessinés.

Lacan J., « Ouverture de la Section clinique », *Ornicar ?* n° 9, Paris, 1977, p. 11.

Notre pratique est une escroquerie. Escroquerie et proton pseudos, c'est la même chose.

Lacan J., « Propos sur l'hystérie », *Quarto*, n° 2, 1981.

Au départ se trouve ainsi, puisqu'il y a avant le sujet introduite la dimension que nous appellerons celle de la vérité car il n'y a de dimension de la vérité qu'à partir du moment où il y a du signifiant. Il n'y a ni vérité, ni mensonge, dans la feinte par exemple, ou la parade animale, pour la simple raison qu'elles sont exactement ce qu'elles sont, ni menteuses ni vraies ; elles répondent à cet effet de captation [réduit], c'est en ça qu'elles ne sont pas du registre du signifiant. Le signifiant c'est autre chose. C'est à partir du moment où il a engendré le sujet et où il s'inscrit quelque part à ce niveau de l'Autre, que la dimension de quelque chose qui se propose toujours comme une vérité, même quand c'est un mensonge – car ce ne serait pas un mensonge si ça ne se proposait pas comme une vérité – qu'il y a cette dimension du signifiant, observez ceci que l'Autre en aucun cas n'est garant de la vérité.

Lacan J., « Petit Discours aux psychiatres de Sainte-Anne », 1967, inédit.

Sans doute cela suffit-il, – non pas que la parole ne soit le véhicule naturel de l'erreur, élu du mensonge, et normal du malentendu, mais parce qu'elle se déploie dans la dimension de la vérité, et ainsi la suscite, fût-ce à l'horreur du sujet.

Lacan J., « La Psychanalyse vraie et la fausse », *l'Âne*, n° 51, Paris, 1992, p. 24.

Est-ce qu'il ne serait peut-être pas curieux enfin d'essayer de voir la corrélation qu'il y a entre une certaine instauration du désir de l'Autre comme tel au sommet d'un régime et le fait que pendant un temps considérable il est de règle de tenir mordicus pour un certain nombre, un nombre considérable, un nombre toujours plus étendu de purs et simples mensonges. Ne croyez pas, hein, que je suis en train pour l'instant de tenir des propos « anti-coco ». Ce n'est pas de ça du tout dont il s'agit parce que je vais vous poser une autre énigme à savoir l'autre côté où le désir de l'Autre est fondé sur ce qu'on appelle la liberté, c'est-à-dire l'injustice est-ce que vous croyez que ça vaut mieux le résultat dans ce pays où l'on peut tout dire, même la vérité, mais où quoiqu'on dise, ça n'a en aucun cas aucune espèce de conséquences.

Lacan J., « Place origine et fin de mon enseignement », 1967, inédit.

S'il y a une psychanalyse c'est parce que le symptôme, loin d'être de nature mensongère, est de nature véridique. Et puisqu'il s'est agi ici ce matin d'agiter la question de la présence de la vérité, la première présence de la vérité est dans le symptôme.

Lacan J., « Exposé de M. Ritter : Du désir d'être psychanalyste. Discussion », *Lettres de l'École freudienne de Paris*, n° 6, 1969, p. 92.

Je désirerais qu'on reprenne le débat sur « la nature mensongère du symptôme ». C'est l'un des points les plus vifs de la différence psychothérapie - psychanalyse. En psychanalyse, on peut dire sans choquer, sous prétexte qu'on parle de défense, que le symptôme est mensonger. Mais une défense n'est pas du tout mensongère. Ce contre quoi le sujet se défend, c'est là qu'est le mensonge. Ce n'est pas parce que le fantasme donne son cadre à la réalité qu'il est vrai pour autant. C'est ce qui fait pour un sujet la réalité qui est d'ordinaire le plus mensonger. Ce n'est pas parce que nous découvrons le mensonge que le symptôme a valeur mensongère. Il a cette valeur véridique de nous mettre sur la trace du mensonge. Car ce qu'on découvre chez le sujet

derrière sa défense ne fait pas qu'après cette découverte le sujet nage dans la vérité, ce qui serait d'ailleurs le plus souvent très incommoder. L'un des plus grands flous de la notion de psychothérapie est de croire que la vérité est en dessous alors qu'elle est en surface, mais il faut savoir la lire. Ce qu'on prend pour une espèce de tendance qui monte du fond, c'est ça qui est le mensonge. Savoir pourquoi ce mensonge est nécessaire mettrait l'ordre de la névrose dans une lumière différente. Tout le monde sait qu'il n'y a pas beaucoup de danger à chercher ce qu'il y a au fond de la névrose. Ce qui est dangereux, c'est que le symptôme signale la vérité de façon si opaque, et cela a certainement des conséquences qu'on mette en valeur sa fonction véridique.

Lacan J., « Exposé de M. Ritter : Du désir d'être psychanalyste. Discussion », *Lettres de l'École freudienne de Paris*, n° 6, 1969, p. 96.

La parole définit la place de ce que l'on appelle la vérité. Ce que je marque dès son entrée, pour l'usage que j'en veux faire, c'est sa structure de fiction, c'est-à-dire aussi bien de mensonge. A la vérité, c'est le cas de le dire, la vérité ne dit la vérité, et pas à moitié, que dans un cas – quand elle dit *Je mens*. C'est le seul cas où l'on est sûr qu'elle ne ment pas, parce qu'elle est supposée le savoir. Mais Autrement, avec un grand A, il est possible qu'elle dise tout de même la vérité sans le savoir.

Lacan J., « Savoir, ignorance, vérité et jouissance », *Je parle aux murs*, Paris, Seuil, 2011, p. 25.

Rien de plus difficile à faire qu'un mensonge qui tient. Car le mensonge, en ce sens, accomplit, en se développant, la constitution de la vérité.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre 1, *Les écrits techniques de Freud*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Collection Points Essais, Seuil, 1975, p. 400.

Il est clair que l'erreur n'est définissable qu'en termes de vérité [...] il n'y a pas d'erreur qui ne se pose et ne s'enseigne comme vérité. Pour tout dire, l'erreur est l'incarnation habituelle de la vérité. Et si nous voulons être tout à fait rigoureux, nous dirons que, tant que la vérité ne sera pas entièrement révélée, c'est-à-dire selon toute probabilité jusqu'à la fin des siècles, il sera de sa nature de se propager sous forme d'erreur.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre 1, *Les écrits techniques de Freud*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Collection Points Essais, Seuil, 1975, p. 401.

Le propre du champ psychanalytique est de supposer en effet que le discours du sujet se développe normalement – ceci est du Freud – dans l'ordre de l'erreur, de la méconnaissance, voire de la dénégation – ce n'est pas tout à fait le mensonge, c'est l'erreur et le mensonge. Ce sont là vérités de gros bon sens. Mais – voici le nouveau – pendant l'analyse, dans ce discours qui se développe dans le registre de l'erreur, quelque chose arrive par où la vérité fait irruption, et ce n'est pas la contradiction.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre 1, *Les écrits techniques de Freud*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Collection Points Essais, Seuil, 1975, p. 403-404.

Le sujet parlant, nous devons forcément l'admettre comme sujet. Et pourquoi ? Pour une simple raison, c'est qu'il est capable de mentir. C'est-à-dire qu'il est distinct de ce qu'il dit. Eh bien, la dimension du sujet parlant, du sujet parlant en tant que trompeur, est ce que Freud nous découvre dans l'inconscient.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre 1, *Les écrits techniques de Freud*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 218.

C'est la parole qui instaure dans la réalité le mensonge. Et c'est précisément parce qu'elle introduit ce qui n'est pas, qu'elle peut aussi introduire ce qui est. Avant la parole, rien n'est, ni n'est pas. Tout est déjà là sans doute, mais c'est seulement avec la parole qu'il y a des choses qui sont – qui sont vraies ou fausses, c'est-à-dire qui sont – et des choses qui ne sont pas. C'est avec la dimension de la parole que se creuse dans le réel la vérité. Il n'y a ni vrai ni faux avant la parole. Avec elle s'introduit la vérité, et le mensonge aussi, et d'autres registres encore. Plaçons-les, avant de nous quitter aujourd'hui, dans une sorte de triangle à trois sommets. Là, le mensonge. Ici, la méprise et non pas l'erreur, j'y reviendrai. Et puis, quoi encore ? – l'ambiguïté, à quoi, de par sa nature, la parole est vouée. Car, l'acte même de la parole, qui fonde la dimension de la vérité, reste toujours, de ce fait, derrière, au-delà. La parole est par essence ambiguë.

Lacan J., *Le Séminaire, livre I, Les écrits techniques de Freud*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 254.

Toute parole formulée comme telle introduit dans le monde le nouveau de l'émergence du sens. C'est n'est pas qu'elle s'affirme comme vérité, mais plutôt qu'elle introduit dans le réel la dimension de la vérité.

Saint Augustin argumente – la parole peut être trompeuse. Or de soi, le signe ne peut se présenter et se soutenir que dans la dimension de la vérité. Car, pour être trompeuse, la parole s'affirme comme vraie. Cela pour celui qui écoute. Pour celui qui dit, la tromperie même exige d'abord l'appui de la vérité qu'il s'agit de dissimuler, et à mesure qu'elle se développe, elle suppose un véritable approfondissement de la vérité à quoi, si l'on peut dire, elle répond.

En effet, à mesure que le mensonge s'organise, pousse ses tentacules, il lui faut le contrôle corrélatif de la vérité qu'il rencontre à tous les tournants du chemin et qu'il doit éviter. La tradition moraliste le dit – il faut avoir bonne mémoire quand on a menti. Il faut savoir bougrement de choses pour arriver à soutenir un mensonge. Rien de plus difficile à faire qu'un mensonge qui tient. Car le mensonge, en ce sens, accomplit, en se développant, la constitution de la vérité.

Lacan J., *Le Séminaire, livre I, Les écrits techniques de Freud*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 289.

Dans l'analyse, la vérité surgit par ce qui est le représentant le plus manifeste de la méprise – le lapsus, l'action qu'on appelle improprement *manquée*.

Nos actes manqués sont des actes qui réussissent, nos paroles qui achoppent sont des paroles qui avouent. Ils, elles, révèlent une vérité derrière. A l'intérieur de ce qu'on appelle associations libres, images du rêve, symptômes, se manifeste une parole qui apporte la vérité. Si la découverte de Freud a un sens, c'est celui-là – la vérité rattrape l'erreur au collet dans la méprise.

Lacan J., *Le Séminaire, livre I, Les écrits techniques de Freud*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 292.

La question de savoir s'ils parlent n'est pas tranchée de ce seul fait qu'ils ne répondent pas. On n'est pas tranquille – un jour, quelque chose peut nous surprendre. Ne versons pas dans le mysticisme – je ne vais pas vous dire que les atomes et les électrons parlent. Mais pourquoi pas ? Tout se passe comme si. En tout cas, la chose serait démontrée à partir du moment où ils commencerait à nous mentir. Si les atomes nous mentaient, jouaient avec nous au plus fin, nous serions à juste titre convaincus.

Lacan J., *Le Séminaire, livre I, Les écrits techniques de Freud*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 330.

[N]ous croyons qu'il y a d'autres sujets que nous, qu'il y a des rapports authentiquement intersubjectifs. Nous n'aurions aucune raison de le penser si nous n'avions pas le témoignage de ce qui caractérise l'intersubjectivité, à savoir que le sujet peut nous mentir. C'est la preuve décisive. Je ne dis pas que c'est le seul fondement de la réalité de l'autre sujet, c'est sa preuve. Lacan J., *Le Séminaire, livre II, Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1980, p. 285.

Le rêve est trompeur, Freud ne retient que cela, et entre là-dessus dans une discussion passionnante à trouver sous sa plume. Si la manifestation typique de l'inconscient peut être trompeuse, il entend d'avance les objections qu'on va lui faire. *Si l'inconscient aussi nous ment, à quoi nous fier ?* diront ses disciples. Il leur fait une longue explication où il leur montre comment cela peut arriver, et dont il ressort que cela ne contredit en rien la théorie.

L'explication est un tant soit peu tendancieuse, mais il n'en reste pas moins que ce qui nous est mis au premier plan par Freud en 1920, c'est exactement ceci – l'essentiel de ce qui est dans l'inconscient est le rapport du sujet à l'Autre comme tel, et ce rapport implique à sa base la possibilité de l'accomplir au niveau du mensonge. Dans l'analyse, nous sommes dans l'ordre du mensonge et de la vérité.

Lacan J., *Le Séminaire, livre IV, La relation d'objet*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 107-108.

Avec son interprétation, Freud fait éclater le conflit et lui donne corps, alors qu'il s'agissait justement, comme il le sent lui-même, de tout autre chose – de révéler le discours menteur qui était là dans l'inconscient.

Lacan J., *Le Séminaire, livre IV, La relation d'objet*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 108.

Ce qui s'exprime dans le rêve doit-il être conçu purement et simplement dans la perspective de la tromperie, c'est-à-dire dans son intentionnalisation préconsciente ?

Lacan J., *Le Séminaire, livre IV, La relation d'objet*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 135.

Toute la pensée freudienne est imprégnée de l'hétérogénéité de la fonction signifiante, à savoir du caractère radical de la relation du sujet à l'Autre en tant qu'il parle. Or, celle-ci a été masquée jusqu'à Freud par le fait que nous tenions pour admis que le sujet parle, si l'on peut dire, selon sa conscience, bonne ou mauvaise, qu'il ne parle jamais sans une certaine intention de signification, et que cette intention est derrière son mensonge – ou sa sincérité, peu importe. Or, cette intention est tout autant dérisoire que le sujet croie mentir ou dire la vérité, car il ne se leurre pas moins dans son effort vers l'aveu que vers la tromperie.

Lacan J., *Le Séminaire, livre V, Les formations de l'inconscient*, texte établi par J.-A. Miller, Seuil, Paris, 1998, p. 105.

Ce vœu secret est poétiquement exprimé, c'est-à-dire que, bien entendu, il se communique. Et c'est là tout le problème – comment communiquer aux autres quelque chose qui s'est constitué comme secret ? Réponse – par quelque mensonge.

Lacan J., *Le Séminaire, livre VI, Le désir et son interprétation*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2013, p. 111.

La défense, comment devons-nous, à ce niveau, la concevoir ? [...] Elle se fait par quelque chose qui a un nom, et qui est à proprement parler le mensonge sur le mal.

Au niveau de l'inconscient, le sujet ment. Et ce mensonge est sa façon de dire là-dessus la vérité. L'orthos logos de l'inconscient à ce niveau, s'articule – Freud l'articule précisément dans l'*Entwurf* à propos de l'hystérie – proton *pseudos*, premier mensonge. [...]

Tout ce qui reste dans le symptôme est attaché aux vêtements, à la raillerie sur le vêtement. Mais la direction de la vérité est indiquée, sous une couverture, sous la *Vorstellung* mensongère du vêtement. Il y a, sous une forme opaque, allusion à ce qui ne s'est pas passé lors du premier souvenir, mais lors du second. Quelque chose qui n'a pas été appréhendable à l'origine ne l'est qu'après coup, et par l'intermédiaire de cette transformation mensongère – *proton pseudos*. C'est par là que nous avons l'indication de ce qui, chez le sujet, marque à jamais son rapport avec *das Ding* comme mauvais – dont il ne peut pourtant formuler qu'il soit mauvais autrement que par le symptôme.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre VII, *L'éthique de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1986, p. 89-90.

Le *Tu ne mentiras point* est le commandement où se fait sentir pour nous, de la façon la plus tangible, le lien intime du désir dans sa fonction structurante, avec la loi. A la vérité, ce commandement est là pour nous faire sentir la véritable fonction de la loi. Et je ne pourrai mieux faire que d'en rapprocher le sophisme par lequel se manifeste au maximum le type d'ingéniosité le plus opposé à celui de la discussion juive, talmudique, c'est-à-dire le paradoxe dit d'Épiménide, celui qui avance que tous les hommes sont des menteurs. Que dis-je, en avançant avec l'articulation que je vous ai donnée de l'inconscient, que dis-je, répond le sophisme ? – sinon que moi-même, je mens, et qu'ainsi je ne puis rien avancer de valable concernant non pas simplement la fonction de la vérité, mais la signification même du mensonge. Le *Tu ne mentiras point*, précepte négative, a pour fonction de retirer de l'énoncé le sujet de l'énonciation. Rappelez-vous le graphe. C'est bien là – pour autant que je mens, que je refoule, que c'est moi, menteur, qui parle – que je peux dire *Tu ne mentiras point*. Dans ce *Tu ne mentiras point*, comme loi, est incluse la possibilité du mensonge comme désir le plus fondamental. [...] D'où vient cette insurrection devant le fait que quelque chose puisse réduire à une application universellement objectivante la question de la parole du sujet ? C'est que cette parole ne sait pas elle-même ce qu'elle dit quand elle ment, et que d'autre part, mentant, il y a quelque vérité qu'elle promeut.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre VII, *L'éthique de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1986, p. 99.

Si c'est un mensonge, c'est un mensonge beau – et comme c'est, d'autre part, manifestement un ouvrage d'amour, et que nous arriverons peut-être à voir pointer la notion qu'après tout, seuls les menteurs peuvent répondre dignement à l'amour –, dans ce cas même *Le Banquet* répondrait certainement à ce qui est comme la référence élective de l'action de Socrate à l'amour – cela, oui, nous est laissé sans ambiguïté.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre VIII, *Le transfert*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2001, p. 39.

En d'autres termes, le sujet n'affirme la dimension de la vérité comme originale qu'au moment où il se sert du signifiant pour mentir.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre VIII, *Le transfert*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2001, p. 277.

Pour éclairer mon propos, je pointerai ceci que *je pense* pris tout court sous cette forme, n'est logiquement pas plus soutenable, pas plus supportable que le *je mens*, qui a déjà fait problème pour un certain nombre de logiciens, ce *je mens* qui ne se soutient que de la vacillation logique,

vide sans doute mais soutenable, qui déploie ce semblant de sens, très suffisant d'ailleurs pour trouver sa place en logique formelle. *Je mens*, si je le dis, c'est vrai, donc je ne mens pas, mais je mens bien pourtant puisqu'en disant *je mens*, j'affirme le contraire. Il est très facile de démontrer cette prétendue difficulté logique et de montrer que la prétendue difficulté où repose ce jugement tient en ceci : le jugement qu'il comporte ne peut porter sur son propre énoncé, c'est un collapse : c'est sur l'absence de la distinction de deux plans, du fait que l'accent porte sur le *je mens* lui-même sans qu'on l'en distingue, que naît cette pseudo-difficulté.

Lacan J., *Le Séminaire, livre IX, « L'identification »*, leçon du 15 novembre 1960, inédit

Alors quoi, l'inconscient peut mentir ! En effet, les rêves de cette patiente marquent tous les jours de plus grands progrès vers le sexe auquel elle est destinée, mais Freud n'y croit pas un seul instant, et pour cause, car la malade qui lui rapporte ses rêves lui dit en même temps – Mais oui, bien sûr, ça va me permettre de me marier, et ça me permettra, en même temps, de plus belle, de m'occuper des femmes.

Donc, elle lui dit elle-même qu'elle ment.

Lacan J., *Le Séminaire, livre X, L'angoisse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2004, p. 151-152.

L'inconscient mérite toujours la confiance, dit-il, et le discours du rêve est autre chose que l'inconscient, il est fait par un désir, venant de l'inconscient – mais il admet du même coup, allant jusqu'à le formuler, que c'est donc alors le désir qui s'exprime par mensonges.

Elle le lui dit elle-même, que ses rêves sont menteurs. Ce devant quoi Freud s'arrête, c'est le problème de tout mensonge symptomatique – voyez ce qu'est le mensonge chez l'enfant -, c'est celui de ce que le sujet veut dire en mentant. Et l'étrange, c'est que Freud laisse tomber, devant ce grippage de tous les rouages. Il ne s'intéresse pas à ce qui les fait gripper, à savoir le déchet, le petit reste, ce qui vient tout arrêter, et qui est pourtant ici ce qui vient en question.

Sans voir de quoi il est embarrassé, il est ému, comme il le montre assurément, devant cette menace à la fidélité de l'inconscient. Et alors il passe à l'acte.

C'est le point où Freud refuse de voir dans la vérité, qui est sa passion, la structure de fiction comme étant à son origine.

C'est le point où il n'a pas assez médité sur ce sur quoi, parlant du fantasme, j'avais porté l'accent devant vous dans un discours récent, à savoir le paradoxe d'Épiménide. Le *je mens* est parfaitement recevable, pour autant que ce qui ment, c'est le désir, dans le moment où, s'affirmant comme tel, il livre le sujet à cette annulation logique sur quoi s'arrête le philosophe quand il voit la contradiction du *je mens*.

Lacan J., *Le Séminaire, livre X, L'angoisse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2004, p. 151-152.

Plus tard, dans l'observation célèbre d'une homosexuelle, il se gausse de ceux qui, à propos des rêves de ladite, peuvent lui dire « Mais alors, où est-il, ce fameux inconscient qui devait nous faire accéder au plus vrai, à une vérité, ironisent-ils, divine ? » Voilà que votre patiente se rit de vous, puisqu'elle a fait, dans l'analyse, des rêves exprès pour vous persuader qu'elle revenait à ce qu'on lui demandait, le goût des hommes. Freud ne voit à cela aucune objection. L'inconscient, nous dit-il, n'est pas le rêve. Ça veut dire dans sa bouche que l'inconscient peut s'exercer dans le sens de la tromperie, et que cela n'a pour lui aucune valeur d'objection. En effet, comment n'y aurait-il pas de vérité du mensonge, vérité qui rend parfaitement possible, contrairement au prétendu paradoxe, qu'on affirme « *Je mens* ».

Lacan J., *Le Séminaire, livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1973, p. 36.

C'est d'abord comme s'instituant dans, et même par, un certain mensonge, que nous voyons s'instaurer la dimension de la vérité, en quoi elle n'est pas, à proprement parler, ébranlée, puisque le mensonge comme tel se pose lui-même dans cette dimension de la vérité.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1973, p. 127.

Il est tout à fait faux de répondre à ce *je mens* que, si tu dis *je mens*, c'est que tu dis la vérité, et donc tu ne mens pas, et ainsi de suite. Il est tout à fait clair que le *je mens*, malgré son paradoxe, est parfaitement valable. En effet, le *je* qui énonce, le *je* de l'énonciation, n'est pas le même que le *je* de l'énoncé, c'est-à-dire le shifter qui, dans l'énoncé, le désigne. Dès lors, du point où j'énonce, il m'est parfaitement possible de formuler de façon valable que le *je* – le *je* qui, à ce moment-là, formule l'énoncé – est en train de mentir, qu'il a menti peu avant, qu'il ment après, ou même, qu'en disant *je mens*, il affirme qu'il a l'intention de tromper. Il n'y a pas à aller très loin de nous pour en illustrer l'exemple – voyez l'historiette juive du train que l'un des deux partenaires de l'histoire affirme à l'autre qu'il va prendre. *Je vais à Lemberg*, lui dit-il, à quoi l'autre lui répond – *pourquoi me dis-tu que tu vas à Lemberg puisque tu y vas vraiment, et que, si tu me le dis, c'est pour que je croie que tu vas à Cracovie ?*

Cette division de l'énoncé et de l'énonciation fait qu'effectivement, du *je mens* qui est au niveau de la chaîne de l'énoncé – le *mens* est un signifiant, faisant partie, dans l'Autre, du trésor du vocabulaire où le *je*, déterminé rétroactivement, devient signification engendrée au niveau de l'énoncé, de ce qu'il produit au niveau de l'énonciation – c'est un *je te trompe* qui résulte. Le *je te trompe* provient du point d'où l'analyste attend le sujet, et lui renvoie, selon la formule, son propre message dans sa signification véritable, c'est à dire sous une forme inversée. Il lui dit – *dans ce je te trompe, ce que tu envoies comme message, c'est ce que moi je t'exprime, et ce faisant, tu dis la vérité.*

Dans le chemin de la tromperie où le sujet s'aventure, l'analyste est en posture de formuler ce *tu dis la vérité*, et notre interprétation n'a jamais de sens que dans cette dimension.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1973, p. 127-128.

Mais certes, c'est dans l'espace de l'Autre qu'il se voit, et le point d'où il se regarde est lui aussi dans cet espace. Or c'est bien ici aussi le point d'où il parle, puisqu'en tant qu'il parle, c'est au lieu de l'Autre qu'il commence à constituer ce mensonge véridique par où s'amorce ce qui participe du désir au niveau de l'inconscient.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1973, p. 132.

Car, si la psychanalyse nous l'apprend, la vérité répond à un manquement vénial à son endroit, à un refoulement autrement dit, en prenant sur le corps même où gît ton être, sa rançon, ne crois pas qu'elle soit plus clémence à la faute capitale, toujours imminente en une action qui prétend suivre sa trace sans connaître ses brisées. Une action dont le moyen est le Verbe trébuche dans le mensonge, et la vérité en recouvre les traîtes toujours avec usure.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XII, Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2025, p. 320.

Impossible donc d'éliminer cette dimension que je décris comme celle du lieu de l'Autre où tout s'articule comme parole, se pose comme vrai même et y compris le mensonge, la dimension du mensonge, contrairement à celle de la feinte, étant juste d'avoir le pouvoir de s'affirmer comme vérité.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIII, « *L'objet de la psychanalyse* », leçon du 1 décembre 1966, inédit.

[L']amour- aussi bien dans son émoi, son élan naïf, comme dans beaucoup de ses discours- ne se recommande pas comme fonction de la pensée.

Cette vérité, si c'est d'elle que sort le monstre dont nous connaissons assez bien les effets dans la vie de chaque jour, c'est pour autant qu'elle est, dans l'amour, rejetée. Comme je l'énonce de toute *Verwerfung*, et c'en est bien là une illustration de plus-, l'amour se manifeste dans le réel par les effets les plus incommodes et les plus déprimants.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIV, *La logique du fantasme*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil et le Champ Freudien, 2023, p. 144.

Quelquefois mentir, c'est à proprement parler la façon dont le sujet annonce la vérité de son désir, parce que, justement, il n'y a pas d'autre biais pour l'annoncer que le mensonge.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XV, *L'acte psychanalytique*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2024, p. 168.

Puisque je dis que le service du champ de la vérité, le service en tant que tel – service qu'on ne demande à personne, il faut avoir la vocation – entraîne nécessairement au mensonge.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 174.

Le fruit qui en provient pour le savoir n'est pas tout à négliger, puisqu'à s'occuper un petit peu trop de la vérité, on en est si empêtré qu'on en vient à mentir.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 174.

L'énoncé de l'inconscient tel que je viens de l'écrire porte la marque du *a* au niveau où manque le savoir. C'est dans la mesure où on ne sait rien de cet absolu. C'est même ce qui le constitue comme absolu. C'est qu'il n'est pas lié dans l'énoncé. Mais l'énonciation, elle, dans sa part inconsciente, affirme que c'est cela qui est le désir en tant que manque du 1. Or, cela ne garantit pas que le manque du 1 soit la vérité. Rien ne garantit que ce ne soit pas le mensonge. C'est même pourquoi Freud désigne dans l'*Entwurf* la concaténation inconsciente comme prenant toujours son départ dans un *proton pseudos*, ce qui ne peut se traduire correctement, quand on sait lire, que par le *mensonge souverain*. Si cela s'applique à l'hystérique, ce n'est que dans la mesure où elle prend la place de l'homme.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 213.

Justement, la vérité s'envole. La vérité s'envole au moment même où vous ne vouliez plus la saisir.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1991, p. 64.

Il est curieux qu'il [Freud] complète cette indication de celle-ci, qu'un rêve réveille juste au moment où il pourrait lâcher la vérité, de sorte qu'on ne se réveille que pour continuer à rêver – à rêver dans le réel, ou pour être plus exact, dans la réalité.

Tout cela, cela frappe. Cela frappe d'un certain manque de sens, où la vérité, comme le naturel, revient au galop. Et même un galop tel, qu'à peine traverse-t-elle notre champ qu'elle est déjà repartie de l'autre côté.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1991, p. 64.

La vérité semble bien en effet nous être étrangère, j'entends notre propre vérité. Elle est avec nous, sans doute, mais sans qu'elle nous concerne tellement qu'on veut bien le dire.

Tout ce qu'on peut dire, c'est ce que je disais tout à l'heure, c'est que nous ne sommes *pas sans* elle.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1991, p. 66.

De visages, la vérité en a plus d'un. Mais justement, ce qui pourrait être la première ligne de conduite à tenir pour ce qui est des analystes, c'est d'être un peu en méfiance, de ne pas devenir tout d'un coup fou d'une vérité, du premier minois rencontré au tournant de la rue.

C'est justement là que nous rencontrons cette remarque de Freud où nous trouvons, accompagnée de cet *Analysieren*, la réalité. C'est bien de nature à nous faire dire qu'en effet, il y a peut-être comme cela un réel tout naïf – c'est ainsi en général, qu'on parle – qui se fait passer pour la vérité. La vérité, cela s'éprouve, cela ne veut pas dire du tout, pour autant, qu'elle en connaît plus du réel, surtout si l'on parle du connaître, et si l'on se souvient des linéaments de ce que j'indique sur le réel.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1991, p. 201.

Que nous en soyons toujours à tournailler dans la dimension de l'amour de la vérité, dont tout indique qu'elle nous fait tout à fait glisser entre les doigts l'impossibilité de ce qui se maintient comme réel, très précisément au niveau du discours du maître comme Hegel l'a dit c'est cela qui nécessite la référence à ce que le discours analytique nous permet heureusement d'entrevoir, et d'articuler exactement.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1991, p. 202.

Entre nous et le réel, il y a la vérité. La vérité, je vous ai déjà énoncé un jour en une envolée lyrique, que c'était la chère petite sœur de l'impuissance.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1991, p. 202.

Le lieu de l'Autre, comme je l'ai dit depuis toujours, est fait pour que s'y inscrive la vérité, c'est-à-dire tout ce qui est de cet ordre, le faux, voire le mensonge – qui n'existe pas, sinon sur le fondement de la vérité. Ça, c'est dans le franc jeu de la parole et du langage.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1991, p. 216.

Je me suis amusé un jour à faire parler la vérité. Que peut-il y avoir de plus vrai que l'énonciation *Je mens* ? Je demande où il y a un paradoxe. Le chipotage classique qui s'énonce du terme de paradoxe ne prend corps que si, ce *Je mens*, vous le mettez sur un papier, à titre d'écrit. Tout le monde sent qu'il n'y a rien de plus vrai qu'on puisse dire à l'occasion que de dire *Je mens*. C'est même très certainement la seule vérité qui à l'occasion ne soit pas brisée. Qui ne sait qu'à dire *Je ne mens pas*, on n'est absolument pas à l'abri de dire quelque chose de faux ? Qu'est-ce à dire ? La vérité dont il s'agit, celle dont j'ai dit qu'elle parle *Je*, celle qui s'énonce comme oracle, quand elle parle, qui parle ? Ce semblant, c'est le signifiant en lui-même.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 14.

On – je souligne cet on sans m'y arrêter, car je ne ferais pas un pas –, on ne jouit que de l'Autre. Il est plus difficile d'ajouter ceci, qui semblerait s'imposer, parce que j'ai dit que ce qui caractérise la jouissance se dérobe – on n'est joui que par l'Autre. C'est bien l'abîme que nous offre la question de l'existence de Dieu, que je laisse à l'horizon comme ineffable.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIX, *...ou pire*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2011, p. 112 .

As a Young Man. C'est très suspect. En français, *as* se traduirait par comme. Autrement dit, ce dont il s'agit, c'est du *comme-ment*.

Le français est là-dessus indicatif. Quand on parle en se servant d'un adverbe, quand on dit *réelle-ment*, *mentale-ment*, *héroïque-ment*, l'adjonction de ce *ment* est déjà en soi suffisamment indicative de ceci, qu'on ment. Il y a du mensonge indiqué dans tout adverbe. Ce n'est pas là accident. Quand nous interprétons, nous devons y faire attention.

Quelqu'un qui n'est pas très loin de moi faisait la remarque à propos de la langue, en tant qu'elle désigne l'instrument de la parole, que c'était aussi la langue qui portait les papilles du goût. Eh bien, je lui rétorquerai que ce n'est pas pour rien que ce qu'on dit ment.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2005, p. 17.

Un nœud, donc, ça peut se faire. C'est bien pourquoi j'ai pris le cheminement de raboutages élémentaires. J'ai procédé ainsi parce qu'il m'a semblé que c'était le plus didactique, vu la mentalité – pas besoin de dire plus – la *senti-mentalité* propre au parlêtre – la mentalité, puisqu'il la sent, il en sent le fardeau – la *ment-alité* en tant qu'il ment, c'est un fait.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2005, p. 66.

Le discours du maître, c'est le discours le moins vrai, c'est-à-dire le plus impossible. Ce discours est menteur, et c'est précisément en cela qu'il atteint le réel. *Verdrängung*, Freud a appelé ça.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIV, *L'insu que sait de l'une bêvue s'aille à mourre*, leçon du 11 janvier 1977, *Ornicar ?*, n° 14, Paris, 1978, p. 6.

Et ce à quoi se reconnaît typiquement la *Verneinung*, c'est qu'il faut dire une chose fausse, pour réussir à faire passer une vérité. [...] C'est dans la psychanalyse que cette promotion de la *Verneinung*, à savoir du mensonge voulu comme tel pour faire passer une vérité, est exemplaire. Tout ceci, bien sûr, n'est noué que par l'intermédiaire de l'Imaginaire qui a toujours tort. Il a toujours tort, mais c'est de lui que relève ce qu'on appelle la conscience.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIV, « *L'insu que sait de l'une-bêvue s'aile à mourre* », leçon du 15 février 1977, inédit.

Le symboliquement réel n'est pas le réellement symbolique. Le réellement symbolique, c'est le symbolique inclus dans le réel, lequel a bel et bien un nom – cela s'appelle le mensonge.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIV, « *L'insu que sait de l'une bêvue s'aille à mourre* », leçon du 15 mars 1977, *Ornicar ?*, n° 17-18, Paris, 1979, p. 6.

La vérité réveille-t-elle ou endort-elle ? Ça dépend du ton dont elle est dite. La poésie *dite* endort.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XXIV, « L'insu que sait de l'une bâve s'aille à mourre », leçon du 19 avril 1978, inédit.*

Dans l'analyse, on peut sûrement dire que le *Vrai* mente [...] C'est bien ce à quoi nous avons affaire quand nous parions en somme sur le fait que le *Réel* [...] exclurait le mensonge ?

Lacan J., *Le Séminaire, livre XXIV, « L'insu que sait de l'une bâve s'aille à mourre », leçon du 19 avril 1978, inédit.*

J'ai déjà mis en valeur la pertinence de ce que la langue française touche comme adverbe. Peut-on dire que le *réel ment* ? Dans l'analyse, on peut sûrement dire que le *vrai ment*. L'analyse est un long *chemine ment*. On le retrouve partout. Que le *chemine mente*, nous signale que, comme dans le fil du téléphone, nous nous prenons les pieds.

Qu'on puisse avancer des choses pareilles pose la question de ce que c'est que le sens. N'y aurait-il de sens que menteur ? – puisque on peut dire que la notion de réel exclue – au subjonctif – le sens. Est-ce qu'elle exclue aussi le mensonge ? C'est bien ce à quoi nous avons à faire quand nous parions, en somme, sur le fait que le réel exclue, au subjonctif ? Le subjonctif est l'indication du modal – qu'est-ce qui se module dans ce modal qui exclurait le mensonge ?

Lacan J., *Le Séminaire, livre XXIV, « L'insu que sait de l'une bâve s'aille à mourre », leçon du 10 mai 1977, *Ornicar ?*, n° 17-18, Paris, 1979, p. 17.*

JACQUES-ALAIN MILLER

Le symptôme comme *varité*. Il ne s'agit pas de ce que l'on dit du symptôme, mais du symptôme lui-même. Ou plutôt, il s'agit à la fois du symptôme et de ce que l'on en dit, puisque dans la psychanalyse la différence disparaît. Ainsi, le symptôme peut apparaître comme un énoncé répétitif sur le réel et, en tant que tel, le symptôme lui-même est mensonge. Bien sûr, il ment en essayant de dire la vérité. C'est un mensonge structural. Le sujet ne peut répondre au réel si ce n'est en en faisant symptôme. Le symptôme est la réponse du sujet au traumatique du réel. Il se distingue du mentir vrai d'Aragon, qui a trait à l'œuvre d'art. Alors que le sujet souffre du symptôme, l'artiste sait, de la réponse symptomatique au réel, faire un jeu.

Miller J.-A., « *Le Séminaire de Barcelone sur Die Wege der Symptombildung* », *Le symptôme-charlatan*, Paris, Seuil, 1998, p. 51.

La *variété* de la vérité se comprend très bien par l'intermédiaire du S1-S2 et des effets de sens. C'est le schéma même de l'après-coup. Mais le caractère variable de la vérité implique un statut symbolique du symptôme.

Miller J.-A., « *Le Séminaire de Barcelone sur Die Wege der Symptombildung* », *Le symptôme-charlatan*, Paris, Seuil, 1998, p. 51.

Le symboliquement réel est la présence du réel dans le symbolique. Lacan dit : « C'est l'angoisse. » C'est le réel en tant qu'il apparaît dans le symbolique. Au contraire, le réellement symbolique est le symbolique présent dans le réel. « C'est un mensonge », pour autant que le réel est complètement séparé du sens.

Miller J.-A., « *Le Séminaire de Barcelone sur Die Wege der Symptombildung* », *Le symptôme-charlatan*, Paris, Seuil, 1998, p. 51.

D'une certaine façon, le symptôme se situe entre angoisse et mensonge, c'est-à-dire, entre quelque chose qui ment et quelque chose qui ne peut pas tromper, vieille définition que donnait Lacan de l'angoisse.

Miller J.-A., « Le Séminaire de Barcelone sur *Die Wege der Symptombildung* », *Le symptôme-charlatan*, Paris, Seuil, 1998, p. 52.

Mais Lacan, en proposant le symptôme comme la seule chose véritablement réelle, c'est-à-dire qui conserve un sens dans le réel, le situe plutôt du côté du mensonge. Le symptôme ment, l'angoisse non.

Miller J.-A., « Le Séminaire de Barcelone sur *Die Wege der Symptombildung* », *Le symptôme-charlatan*, Paris, Seuil, 1998, p. 52.

L'analyste n'a affaire qu'au *Sinn* du symptôme, il doit faire avec le *Sinn*, de sorte que le symptôme relève du registre du registre de la vérité, de la vérité variable. Joan Salinas a présenté à Barcelone cette partie de l'enseignement borroméen de Lacan, qui situe le symptôme comme vérité variable et non comme réel. Lacan parle de *varité* du *sinthome*, où *varité* condense vérité et variété.

Miller J.-A., « Le Séminaire de Barcelone sur *Die Wege der Symptombildung* », *Le symptôme-charlatan*, Paris, Seuil, 1998, p. 58–59.

Du côté de la vérité, nous avons le *Sinn* du symptôme, c'est-à-dire un savoir qui n'est que supposé et variable. De l'autre, nous avons la *Bedeutung* du symptôme réduit à une lettre.

Miller J.-A., « Le Séminaire de Barcelone sur *Die Wege der Symptombildung* », *Le symptôme-charlatan*, Paris, Seuil, 1998, p. 59.

Le sujet ment. De telle sorte que le plus vrai qu'il puisse dire, c'est – *Je mens, méritant alors d'obtenir la réponse* – *Tu dis la vérité*. Dans la parole, réside le mensonge fondamental. La parole est le *proton pseudo*.

Miller J.-A., « Le vrai, le faux et le reste », *La Cause freudienne*, n° 28, octobre 1994, p. 11.

Lacan dit quelque part des vérités que ce sont des solides, c'est-à-dire que ce ne sont pas des surfaces étalées sur un plan et qui se livrent au premier regard et au seul regard toujours de la même façon. C'est une façon de dire que les vérités autorisent des perspectives, que l'on peut tourner autour et ne pas en dire toujours la même chose.

Miller J.-A., « L'ex-sistence », *La Cause freudienne*, n° 50, février 2002, p. 6.

C'est là où se détache son dernier enseignement, où au mot de structure se voit en quelque sorte substitué le mot de mensonge : « le symbolique inclus dans le réel a bel et bien un nom. Cela s'appelle le mensonge. » Par le biais où je vous ai introduit la chose, nous nous trouvons devant cette singulière équation de la structure et du mensonge. Structure = mensonge.

Quel sens pouvons-nous donner à cette thèse ? D'abord il y a quelque chose de commun entre vérité et mensonge.

Miller, J.-A., « La « formation » de l'analyste », *La Cause freudienne*, n° 52, novembre 2002, p. 36.

Qu'est-ce cela comporte que l'on opère sur la structure à partir de la vérité menteuse et non pas à partir du savoir ? Nous avons certainement là un repère sûr pour nous orienter dans ce que Lacan nous a laissé. À travers toutes ces transformations, c'est bien l'opération de la vérité qui est donné comme efficace concernant le symptôme.

Miller, J.-A., « La “formation” de l’analyste », *La Cause freudienne*, n° 52, novembre 2002, p. 36.

Le discours analytique est bien fait pour montrer qu’on expérimente une vérité variable – à chaque séance sa vérité, comme à chaque leçon du Séminaire de Lacan. [...] Seul le discours analytique sachant qu’il est varité, c’est-à-dire qu’il reconnaît la vérité comme semblant, fait exception au régime des trois autres.

Miller J.-A., « Tout le monde est fou », *Quarto*, n° 137, septembre 2024, p. 10-11.

Chaque discours se prendrait pour la vérité à l’exception du discours analytique qui formulerait *Je suis la varité*. Dans ce néologisme, il fait entendre les vérités : *je ne dispense que des vérités, je ne permets au sujet que d’accéder à une vérité transitoire et fugace, qui sera remplacée par une autre*. [...] Dans une analyse, on va de vérité en vérité, lesquelles deviennent erreur, tromperies ou méprises. Une vérité qui ne deviendrait pas méprise, mais serait comme telle une prise, ne peut advenir. En effet, la prise concerne non la vérité mais l’objet petit *a*.

Miller J.-A., « Tout le monde est fou », *Quarto*, n° 137, septembre 2024, p. 14.

[L]’entrée dans la passe comporte un consentement du sujet, un consentement qui ne repose sur aucun savoir, un consentement qui se fait à partir de l’expérience de ce que Lacan écrit S(A), un consentement qui est fait sur un sol qui se dérobe à vos pieds, un consentement qui se fait sans l’appui d’aucun Autre. L’Un tout seul, séparé de l’Autre, consent à l’arrêt, dans un pur « je ne pense pas ».

Miller J.-A., « L’orientation lacanienne. Choses de finesse en psychanalyse. », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l’université Paris 8, leçon du 25 mars 2009, inédit.

C’est dans la relation même du partenaire au partenaire qu’est le mensonge.

Miller J.-A., « L’orientation lacanienne. Des réponses du réel », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l’université Paris 8, leçon du 16 novembre 1983, inédit.

La vérité, si on essaye de la coincer entre apparence et réalité, elle est du côté de la réalité. Mais si on essaye de la coincer entre semblant et réel, on doit constater que le réel s’en moque et que la vérité est du côté du semblant, comme l’être.

Miller J.-A., « L’orientation lacanienne. De la nature des semblants », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l’université Paris 8, cours du 20 novembre 1991, inédit.

La question du mensonge, que j’ai là amenée en court-circuit dans une sorte d’équivalence avec la structure, suit évidemment comme son ombre la question de la vérité. D’abord parce qu’il s’agit de dire.

Miller J.-A., « L’orientation lacanienne. Le désenchantement de la psychanalyse », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l’université Paris 8, leçon du 12 décembre 2001, inédit.

Cela met en question l’expression du récit de cas et cela oblige à prendre très au sérieux le thème de la vérité menteuse comme étant le rapport le plus authentique qu’il peut y avoir au réel. De ce fait aussi, cela oblige à revaloriser le thème du style.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Le désenchantement de la psychanalyse », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, leçon du 12 décembre 2001, inédit.

Alors que Lacan avait éduqué son public dans l'idée que c'est le symbolique qui est le ressort de l'imaginaire, eh bien on découvre qu'il y a une porte dérobée où il se révèle que dans les coulisses, c'est ce réel qui est le ressort du symbolique [...] c'est parce qu'il y a dans les dessous, quelque chose qui travaille et qui tourne et qui est le sinthome.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. L'Un tout seul. », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, leçon du 9 février 2011, inédit.

ÉRIC LAURENT

À suivre le cours de Jacques-Alain Miller cette année 2001-2002, deux points m'ont particulièrement retenu. L'un est l'articulation de la science et de l'*orthé doxa*. L'autre la monstration du lieu du « mensonge » dans les catégories RSI. Il nous a fait voir comment la catégorie du « mensonge » occupe la place de la structure comme point de réel dans le symbolique, prolongeant les développements du « Séminaire de Barcelone ». L'homologie des deux lieux, de l'*orthé doxa* et du mensonge, et décisive pour se séparer dans la psychanalyse des impasses d'une épistémologie du modèle. C'est une clef décisive pour la place du récit de cas comme démonstration dans la discipline psychanalytique.

Laurent É., « Le cas du malaise au mensonge », *La Cause freudienne*, n° 50, Paris, février 2002, p. 32.

Il faut laisser libre la place de la vérité, elle doit rester cachée, toute tentative de la montrer, de la dire toute revient à dire un mensonge, plus ou moins effroyable.

Laurent É., « Parler, et dire le faux sur le vrai », *Quarto*, n° 128, 2021, p. 68.

C'est un point que reprend Lacan dans *L'Envers de la psychanalyse* pour le préciser : « *rien n'est incompatible avec la vérité : on pisse, on crache dedans. C'est un lieu de passage, ou pour mieux dire, d'évacuation, du savoir comme du reste* ». Faire de la vérité un lieu d'évacuation où on pisse et on crache, c'est affirmer les liens de la vérité avec le langage. C'est Locke qui a fait du langage un égout, « the great conduit », le grand égout, où l'homme répandait ses mensonges sans pour autant arriver à corrompre les « sources du savoir ». Les mensonges sont autant d'objets de déchets qui passent, laissant ouverte la voie du savoir.

Laurent É., « Parler, et dire le faux sur le vrai », *Hebdo-blog*, 31 janvier 2021, disponible sur internet.



La grande guerre, René Magritte

3 – Fake et transparence

SIGMUND FREUD

Deux juifs se rencontrent dans un train, « Ou tu vas ? », demande l'un. « À Cracovie », répond l'autre. « Regardez-moi ce menteur ! », s'écrie le premier furieux. « Si tu dis que tu vas à Cracovie, c'est bien que tu veux que je croie que tu vas à Lemberg. Seulement, moi je sais que tu vas vraiment à Cracovie. Alors pourquoi tu mens ? »

Freud S., *Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, Paris, Gallimard, 1988, p. 218.

JACQUES LACAN

Ce que l'inconscient démontre est tout autre chose, à savoir que la parole est obscurantiste. J'impute assez de méfaits à la parole pour lui rendre ici grâce de cet obscurantisme. C'est son bienfait le plus évident.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXVII, « Dissolution », leçon du 15 avril 1980, *Ornicar ?*, n° 22/23, printemps 1981, p. 7.

Le cas de Dora paraît privilégié pour notre démonstration en ce que, s'agissant d'une hystérique, l'écran du *moi* y est assez transparent pour que nulle part, comme l'a dit Freud, ne soit plus bas le seuil entre l'inconscient et le conscient, ou pour mieux dire, entre le discours analytique et le *mot* du symptôme.

Lacan J., « Intervention sur le transfert », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 226.

Restez-en donc à votre vague sens de l'histoire et laisser les habiles fonder sur la garantie de ma firme à venir le marché mondial du mensonge, le commerce de la guerre totale et la nouvelle loi de l'autocritique.

Lacan J., « La chose freudienne », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 409.

Ne boudez pas, j'évoque de biais ce que je répugne à couvrir de la carte forcée de la clinique. A savoir, la juste façon de répondre à la question : Qui parle ? quand il s'agit du sujet de l'inconscient. Car cette réponse ne saurait venir de lui, s'il ne sait pas ce qu'il dit, ni même qu'il parle, comme l'expérience de l'analyse tout entière nous l'enseigne. Par quoi la place de l'interdit, qu'est l'intra-dit d'un entre-deux-sujets, est celle même où se divise la transparence du sujet classique pour passer aux effets de *fading* qui spécifient le sujet freudien de son occultation par un signifiant toujours plus pur : que ces effets nous mènent sur les confins où lapsus et mot d'esprit en leur collusion se confondent, ou même là où l'élation est tellement la plus allusive à rabattre en son gîte la présence, qu'on s'étonne que la chasse au *Dasein* n'en ait pas plus fait son profit.

Lacan J., « Subversion du sujet et dialectique du désir », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 800-801.

La promotion de la conscience comme essentielle au sujet dans la séquelle historique du *cogito* cartésien, est pour nous l'accentuation trompeuse de la transparence du Je en acte aux dépens de l'opacité du signifiant qui le détermine, et le glissement par quoi le *Bewusstsein* sert à couvrir la confusion du *Selbst*, vient justement dans la *Phénoménologie de l'esprit*, à démontrer, de la rigueur de Hegel, la raison de son erreur.

Lacan J., « Subversion du sujet et dialectique du désir », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 809-810.

Qu'est-ce que veut dire « tout dire ». ? Ça ne peut pas avoir du sens.

Lacan J., « Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines. Colombia University, Auditorium School of International Affairs. 1 décembre 1975 », *Scilicet*, n° 6/7, 1976, p. 44.

Le discours du maître, par exemple, sa fin, c'est que les choses aillent au pas de tout le monde. Eh bien, ça, ce n'est pas du tout la même chose que le réel, parce que le réel, justement, c'est ce qui ne va pas, ce qui se met en croix dans ce charroi – bien plus, ce qui ne cesse pas de se répéter pour entraver cette marche.

Lacan J., « La Troisième », in *La Troisième – Théorie de la langue*, Paris, Navarin éditeur, 2021, p. 16.

Descartes, lui, ne s'y trompe pas – Dieu, c'est le dire. Il voit très bien que *Dieure*, c'est ce qui ait être la vérité, ce qui en décide, à sa tête. Il suffit de *dieure* comme moi. C'est la vérité, pas moyen d'y échapper. Si Dieu me trompe, tant pis, c'est la vérité par le décret du *dieure*, la vérité en or.

Lacan J., « La Troisième », in *La Troisième – Théorie de la langue*, Paris, Navarin éditeur, 2021, p. 16.

Pourquoi ne pas faire aussi la part du lieu où se situent ces fabrications de la science, si elles ne sont rien d'autre que l'effet d'une vérité formalisée ? Comment allons-nous appeler ce lieu ? [...] en vous servant de l'aléthéia d'une façon qui, j'en conviens, n'a rien d'émotionnellement philosophique, vous pourriez, sauf à trouver mieux, l'appeler l'*alèthosphère*.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1991, p. 187.

La vérité est séduction d'abord, et pour vous couillonner. Pour ne pas s'y laisser prendre, il faut être fort [...] que de la vérité on ait tout à apprendre, ce lieu commun voue quiconque à s'y perdre. Chacun en sache un bout, ça suffira, et il fera bien de s'y tenir. Encore le mieux sera-t-il qu'il n'en fasse rien. Il n'y a rien de plus traître comme instrument.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1991, p. 214.

Le chipotage classique qui s'énonce du terme de paradoxe ne prend corps que si, ce Je *mens*, vous le mettrez sur un papier, à titre d'écrit. Tout le monde sent qu'il n'y a de plus vrai qu'on puisse dire *Je mens*. C'est même très certainement la seule vérité qui a l'occasion ne soit pas brisée. Qui ne sait qu'à dire *Je ne mens pas*, on n'est absolument pas à l'abri de dire quelque chose de faux ? Qu'est-ce à dire ? la vérité dont il s'agit, celle dont j'ai dit qu'elle parle *Je*, celle qui s'énonce comme oracle, quand elle parle, qui parle ? Ce semblant, c'est le signifiant en lui-même.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2007, p. 14.

Dans toute philosophie jusqu'à présent, il y a la philosophie, la *bonne* – hein ! - la courante, et puis de temps en temps, il y a des dingues justement, qui se croient une mission de vérité : l'ensemble est simplement bouffonnerie ! Mais que je le dise n'a aucune importance : heureusement pour moi on ne me croit pas ! Parce qu'en fin de compte - croyez-le ! - pour l'instant la bonne domine, la bonne philosophie elle est bien toujours là.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXII, « R.S.I. », leçon du 8 avril 1975, inédit.

Il y avait quelqu'un qui m'avait interpellé jadis – *Pourquoi est-ce qu'il ne dit pas le vrai sur le vrai* ? Il ne dit pas le vrai sur le vrai parce que, dire le vrai sur le vrai, c'est un mensonge.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2005, p. 152.

Une chose fausse n'est pas un mensonge, elle n'est un mensonge que si elle est voulue comme telle, ce qui arrive souvent, si elle vise en quelque sorte à ce qu'un mensonge passe pour une vérité.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIV, « L'insu que sait de l'une bavue s'aille à mourre », leçon du 15 février 1977, inédit.

« *Je sais* » ne veut jamais rien dire, et on peut facilement parier, que ce qu'on sait est faux. Est faux, mais est soutenu par la conscience, dont la caractéristique est précisément de soutenir de sa consistance, ce faux. C'est au point qu'on peut dire que, il faut y regarder à deux fois avant d'admettre une *évidence*, qu'il faut la cribler comme telle, que rien n'est sûr

en matière d'*évidence*, et c'est pour ça que j'ai énoncé qu'il fallait évider *l'évidence*, que c'est de l'*évidement* que l'*évidence* relève.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XXIV, « L'insu que sait de l'une bévue s'aile à mourre »*, leçon du 15 février 1977, inédit.

JACQUES-ALAIN MILLER

Dans la psychanalyse, à tout bout de champ – évidemment, chez certains plus que d'autres –, on s'aperçoit des moires du savoir. Savoir n'est pas, comme on dit en anglais, *clear-cut*, ce n'est pas très transparent.

Miller J.-A., « La vérité fait couple avec le sens », *La Cause du désir*, n° 92, Paris, Navarin, mars 2016, p. 87.

La narration pure et simple de faits, quels qu'ils soient, empruntés au monde réel, comporte toujours des manques, des incohérences, des non-sens. Bref, une « zone d'ombre ». C'est là que le complotiste introduit un élément qui change tout : une intention, un désir, une volonté agissante, attribuée à un Grand Autre à la fois multiforme, tentaculaire et dissimulé. Glisser cet élément dans une narration suffit pour qu'aussitôt tout s'éclaire. Le hasard est aboli. Une nécessité le remplace. Tout désormais a une cause. Tout fait sens. Le dit devient irréfutable. Il s'autovalide. La trame du récit se resserre. Il est fermé sur lui-même, comme un poème.

Miller J.-A., « Dès qu'on parle, on complot », *Le Point*, n° 72, 15 décembre 2011.

Ce qui fait le succès des complotistes, nous le voyons donc enraciné dans la littérature, dans la science, voire dans la religion. Ne faut-il pas le chercher à un niveau plus basique encore ? Chacun le sait : avant même la venue au monde d'un enfant, on s'inquiète de lui. On prépare contre lui cet attentat qui se révèle parfois si difficile à pardonner : sa naissance. Tout être parlant est issu d'un complot. Il se pourrait qu'il soit naturellement complotiste. D'ailleurs, dès qu'on parle, n'est-il pas vrai qu'on complot ?

Miller J.-A., « Dès qu'on parle, on complot », *Le Point*, n° 72, 15 décembre 2011.

Comme tout autre discours, la psychanalyse est un artifice. Elle est un certain mode d'aborder la langue. Son privilège, à la psychanalyse, telle que Lacan la définit, est d'être ce biais qui a vocation à faire défaillir les semblants. Cela suppose qu'elle n'en remette pas sur le sien, parce qu'après tout, son semblant, à elle, il est abjection.

Miller J.-A., « Théorie de la langue », in *La troisième – Théorie de la langue*, Navarin éditeur, 2021, p. 92.

L'avènement signifiant du sujet s'articule au fond à deux instances. Son avènement signifiant, son surgissement à partir du signifiant, s'articule, d'un côté, à un autre signifiant. Là, il est pris dans une chaîne – chaîne qui ne lui donne jamais, à ce niveau, que son manque-à-être. Mais, d'un autre côté, il le paye de n'acquérir par là aucune transparence. L'avènement signifiant du sujet se paye de l'apparition d'une opacité. C'est cette opacité que Lacan a fini par appeler l'objet *a*.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Du symptôme au fantasme, et retour », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, leçon du 2 février 1983, inédit.

Disons que dans la névrose comme dans la psychose, le symptôme peut être défini comme ce qui ne va pas. Seulement, dans la psychose, c'est toujours dans l'Autre que ça ne va pas, que ça cloche. La conséquence, à la différence du névrosé, c'est que le symptôme ne se présente pas chez le psychotique par sa face d'opacité subjective. On peut même dire qu'il se présente exactement par sa face contraire. Le symptôme se présente là comme un symptôme de transparence du sujet. C'est là que l'on peut justement situer ce qu'on appelle l'automatisme mental, le syndrome d'actions extérieures, le devinement de la pensée. Ce qui fait symptôme, là, ce n'est pas l'opacité, c'est précisément la transparence. À cet égard, le psychotique commence par l'Autre à qui se plaint, ou de qui se plaint, alors que le névrosé a besoin de l'analyse pour trouver son complément dans l'Autre.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Du symptôme au fantasme, et retour », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, leçon du 20 avril 1983, inédit.

[D]ans cette lecture, chacun qui se présente est suspect puisqu'on ne sait pas d'avance, le pas-tout, voilà la lecture qui se découvre, le pas-tout, c'est aussi la suspicion généralisée.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Pièces détachées », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, leçon du 6 avril 2005.

Dans la psychanalyse, à tout bout de champ – évidemment, chez certains, plus que chez d'autres –, on peut s'apercevoir de toutes les moires du savoir, que savoir n'est pas – comme on dit en anglais – clear-cut, que tout ça n'est pas très transparent.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Choses de finesse en psychanalyse. », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, leçon du 18 mars 2009, inédit.

La jouissance opaque au sens, c'est une référence de l'ordre du réel. Rien à voir avec l'objet petit *a*. L'objet petit *a* était au contraire chez Lacan la jouissance transparente au sens, la jouissance qui a du sens, la jouissance qui est sens, et même qui est joui-sens, avec l'équivoque. Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. L'Un tout seul. », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, leçon du 16 mars 2011, inédit.

ÉRIC LAURENT

Le refus du passage par le savoir du *sinthome* pour viser directement le vrai sur le vrai a un autre visage. C'est celui du sujet qui se refuse à toute dérive de l'inconscient, celui qui s'installe par sa parole, en le sachant ou non, au lieu du faux sur le vrai. C'est le bouchon, le *fake* absolu. Laurent É., « Parler, et dire le faux sur le vrai » *Quarto*, n° 128, 2021, p. 69.

Si on veut faire de la science le lieu de la vérité, elle se fracassera, elle aussi, sur la vérité du complot : « la science nous ment ». Car celui-ci, comme le souligne très bien J.-A. Miller, n'est pas seulement mensonge, mais un mime de la science.

Laurent É., « Parler, et dire le faux sur le vrai », *Quarto*, n° 128, septembre 2021, p. 70.



La trahison des images, René Magritte

4 – Savoir : le vrai et le faux

SIGMUND FREUD

Parce que nous détruisons les illusions, on nous accuse de mettre en péril les idéaux.

Freud S., « Perspectives d'avenir de la thérapeutique analytique », *La technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1999, p. 30.

La vérité la plus blessante finit toujours par être perçue et s'imposer, une fois que les intérêts qu'elle blesse et les émotions qu'elle soulève ont épuisé leur virulence. Il en a toujours été ainsi et les vérités rebutantes, que nous autres psychanalystes devons révéler au monde, subiront le même destin. Mais tout cela ne sera pas très rapide, il faut que nous soyons capables d'attendre. Freud S., « Perspectives d'avenir de la thérapeutique analytique », *La technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1999, p. 30-31.

À la place du refoulement, qui excluait de l'investissement, en tant qu'elles provoquaient du déplaisir, une partie des représentations qui surgissaient, apparaît *l'acte de jugement* qui doit décider impartialement si une représentation déterminée est vraie ou fausse, c'est-à-dire si elle est ou non en accord avec la réalité ; il en décide par la comparaison avec les traces mnésiques de la réalité.

Freud S., « Formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques », *Résultats, idées, problèmes I*, Paris, PUF, 2004, p. 137-138.

Cette coïncidence avec le monde extérieur réel, nous l'appelons vérité. Elle reste le but du travail scientifique, même si nous n'en considérons pas la valeur pratique. Si donc la religion

affirme qu'elle peut remplacer la science, que, parce qu'elle est bienfaisante et exaltante, elle doit aussi être vraie, c'est véritablement une usurpation qu'on devrait rejeter dans l'intérêt le plus général.

Freud S., « Sur une Weltanschauung », *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Folio, Gallimard, 1984, p. 228.

Au fond, nous ne trouvons que ce dont nous avons besoin, nous ne voyons que ce que nous voulons voir. Nous ne pouvons faire autrement. Étant donné que le critère de la vérité, la concordance avec le monde extérieur, a disparu, il est tout à fait indifférent de savoir quelles opinions nous soutenons. Toutes sont également vraies et également fausses. Et personne n'a le droit d'accuser l'autre d'erreur.

Freud S., « Sur une Weltanschauung », *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Folio, Gallimard, 1984, p. 235.

Si la construction est fausse, rien n'est changé chez le patient, mais si elle est juste ou si elle représente un pas vers la vérité, il y réagit par une aggravation évidente de ses symptômes et de son état général.

Freud S., « Constructions dans l'analyse », *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, PUF, 1998, p. 277.

JACQUES LACAN

À cette place que marquait l'homme pour Buffon, nous appelons la chute de cet objet, révélatrice de ce qu'elle l'isole, à la fois comme la cause du désir où le sujet s'éclipse, et comme soutenant le sujet entre vérité et savoir.

Lacan J., « Ouverture de ce recueil », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 10.

Le désir inconscient c'est ce que veut celui, cela, qui tient le discours inconscient, c'est ce pourquoi celui-là parle. C'est dire qu'il n'est pas forcé, tout inconscient qu'il soit, de dire la vérité. Bien plus, le fait même qu'il parle lui rend possible le mensonge. Le désir, lui, répond à l'intention vraie de ce discours.

Lacan J., « Conférence à Bruxelles sur l'éthique de la Psychanalyse 1960 », *Psychanalyse, Revue de l'École Belge de Psychanalyse*, n° 4, 1986, p. 163-187.

Prêter ma voix à supporter ces mots intolérables « Moi, la vérité, je parle. » passe l'allégorie. Cela veut dire tout simplement tout ce qu'il y a à dire de la vérité, de la seule, à savoir qu'il n'y a pas de métalangage (affirmation faite pour situer tout le logico-positivisme), que nul langage ne saurait dire le vrai sur le vrai puisque la vérité se fonde de ce qu'elle parle, et qu'elle n'a pas d'autre moyen pour ce faire.

Lacan J., « La science et la vérité », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 867.

C'est même pourquoi l'inconscient qui le dit, le vrai sur le vrai, est structuré comme un langage, et pourquoi, moi, quand j'enseigne cela, je dis le vrai sur Freud qui a su laisser, sous le nom d'inconscient, la vérité parler.

Lacan J., « La science et la vérité », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 868.

Ce manque du vrai sur le vrai, qui nécessite toutes les chutes que constitue le métalangage en ce qu'il a de faux-semblant, et de logique, c'est là proprement la place de l'*Ürverdrangung*, du refoulement originaire.

Lacan J., « *La science et la vérité* », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 868.

Avec pour conséquence qu'il n'y a pas de vérité qu'on puisse dire toute, même celle-ci, puisque celle-ci on ne la dit ni peu ni prou. La vérité ne sert à rien qu'à faire la place où se dénonce ce savoir.

Mais ce savoir n'est pas rien. Car ce dont il s'agit, c'est qu'accédant au réel, il le détermine tout aussi bien que le savoir de la science.

Naturellement ce savoir n'est pas du tout cuit. Car il faut l'inventer.

Lacan J., « *Note Italienne* », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 310.

Un seul savoir donne ladite *effaçon* : la logique pour qui le vrai et le faux ne sont que lettres à opérer d'une valeur.

Lacan J., « *Radiophonie* », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 427.

C'est avec la dimension de la parole que se creuse dans le réel la vérité. Il n'y a ni vrai ni faux avant la parole. Avec elle s'introduit la vérité, et le mensonge aussi, et d'autres registres encore.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre I, *Les écrits techniques de Freud*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 254.

Qu'est-ce que l'ignorance ? C'est une notion certainement dialectique, puisque c'est seulement dans la perspective de la vérité qu'elle se constitue comme telle. Si le sujet ne se met pas en référence avec la vérité, il n'y a pas d'ignorance. Si le sujet ne commence pas à se poser la question de savoir ce qu'il est et ce qu'il n'est pas, il n'y a pas de raison qu'il y ait un vrai et un faux, ni même, au-delà, la réalité et l'apparence. [...] Dans l'analyse, à partir du moment où nous engageons le sujet, implicitement, dans une recherche de la vérité, nous commençons à constituer son ignorance. C'est nous qui créons cette situation, et donc cette ignorance-là.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre I, *Les écrits techniques de Freud*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Collection Points Essais, Seuil, 1975, p. 261.

Et pourtant, si le sujet s'engage dans la recherche de la vérité comme telle, c'est parce qu'il se situe dans la dimension de l'ignorance – peu importe qu'il le sache ou pas.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre I, *Les écrits techniques de Freud*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Collection Points Essais, Seuil, 1975, p. 422.

Pourquoi donc ne pas admettre que le *id* est capable d'escamoter la vérité de la chose ? Mais nous pouvons aussi poser la question en sens inverse, c'est à savoir – que se passe-t-il quand la vérité de la chose manque, quand il n'y a plus rien pour la représenter dans sa vérité, quand par exemple le registre du père est en défaut ?

Lacan J., *Le Séminaire*, livre III, *Les psychoses*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1981, p. 230.

J'ai relu *Moïse et le monothéisme* à dessein de préparer la présentation qu'on m'a chargé de vous faire de la personne de Freud, dans deux semaines. Il me semble qu'on peut y trouver une fois de plus la confirmation de ce que j'essaie ici de vous faire sentir, à savoir que l'analyse est absolument inséparable d'une question fondamentale sur la façon dont la vérité entre dans la vie de l'homme. La dimension de la vérité est mystérieuse, inexplicable, rien ne permet décisivement d'en saisir la nécessité, puisque l'homme s'accorde parfaitement de la non-

vérité. J'essaierai de vous montrer que c'est bien là la question qui jusqu'au bout tourmente Freud dans *Moïse et le monothéisme*. On sent dans ce petit livre le geste qui renonce et la figure qui se couvre. Acceptant la mort, il continue. L'interrogation renouvelée autour de la personne de Moïse, de son hypothétique peur, n'a pas d'autre raison que de répondre à la question de savoir par quelle voie la dimension de la vérité entre de façon vivante dans la vie, dans l'économie de l'homme. Freud répond que c'est par l'intermédiaire de la signification dernière de l'idée du père.

Lacan J., *Le Séminaire, livre III, Les psychoses*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1981, p. 243-244.

Le mot de vrai, quand je l'emploie ici, je n'en fais pas le même usage que dans d'autres registres, quand je dis par exemple que la parole est ce qui introduit dans le monde la vérité. De même que j'énonçais tout à l'heure j'essayais de dire les choses comme elles sont, le mot *vrai* veut ici dire *réel*.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XII, Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2025, p. 117.

[L]a psychanalyse nous permet de mettre au jour et de poser pour la première fois dans leur radicalité les rapports qui sont ceux de la vérité et du savoir. [...] C'est beaucoup plus radicalement que se pose la question de la vérité, autour de laquelle joue l'expérience freudienne.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XII, Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil et le Champ Freudien, 2025, p. 309.

Au point où l'expérience en est, *hic et nunc*, dans la psychanalyse réelle, nous pouvons énoncer que, partout où le sujet trouve sa vérité, ce qu'il trouve, il le change en objet *a* – comme le roi Midas, dont tout ce qu'il touchait devenait or. [...] C'est bien là le dramatisme, absolument sans antériorité à quoi nous pousse l'expérience analytique.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XII, Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil et le Champ Freudien, 2025, p. 317.

En effet, il y a un tournant de l'analyse où le sujet reste dangereusement suspendu au fait de rencontrer sa vérité dans l'objet *a*.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XII, Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil et le Champ Freudien, 2025, p. 334-335.

Il [Freud] n'aurait pas écrit *L'homme aux loups* si ce n'était sur cette piste, poussé par cette exigence qui lui était propre, celle de savoir – *Est-ce que c'est vrai ou pas ?*

Lacan J., *Le Séminaire, livre XIV, La logique du fantasme*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil et le Champ Freudien, 2023, p. 61.

[C]e n'est point par accident ou par ignorance que la vérité se présente dans la dimension du contestable. Ceci n'est pas à considérer comme fait de défaut, mais comme fait de structure.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XIV, La logique du fantasme*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil et le Champ Freudien, 2023, p. 184.

Est-ce que l'inconscient dit la vérité sur le sexe ? Je n'ai pas dit ceci, dont Freud, souvenez-vous, a déjà soulevé la question. C'était, convient-il de préciser, à propos du rêve d'une de ses patientes, qui était manifestement fait pour le mener en bateau, lui, Freud, lui faire prendre des vessies pour des lanternes.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XIV, La logique du fantasme*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil et le Champ Freudien, 2023, p. 274.

La formule qui me paraîtrait la plus juste serait de dire que le vrai concerne le réel en tant que nous y sommes engagés par l'acte sexuel – cet acte sexuel dont j'avance d'abord qu'on n'est pas sûr qu'il existe, quoi qu'il n'y ait que lui qui intéresse la vérité.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XIV, La logique du fantasme*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil et le Champ Freudien, 2023, p. 327.

Il n'y a pas de sujet de la vérité, sinon de l'acte en général, de l'acte qui, peut-être ne peut pas exister en tant qu'acte sexuel. Ceci est spécifiquement cartésien- le sujet ne sait rien de lui-même, sinon qu'il doute.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XIV, La logique du fantasme*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil et le Champ Freudien, 2023, p. 330.

Ce qui fait question dans l'expérience psychanalytique, c'est la vérité de l'acte sexuel.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XIV, La logique du fantasme*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil et le Champ Freudien, 2023, p. 351.

Il n'y a pas pour l'analyse, il n'y a pas, bien moins encore, pour l'analyste, nulle part – et là est la nouveauté – de sujet suppose savoir. Il n'y a que ce qui résiste à l'opération du savoir faisant le sujet, à savoir ce résidu que l'on peut appeler la vérité.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XV, L'Acte psychanalytique*, texte établi par J.A. Miller, Paris, Seuil, 2024, p.65.

La question de la vérité est aussi posée par le fait qu'il revient à l'analyste de feindre que la position du sujet suppose savoir soit tenable, parce que c'est là le seul accès à une vérité dont le sujet va être rejeté pour être réduit à sa fonction de cause d'un procès en impasse.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XV, L'Acte psychanalytique*, texte établi par J.A. Miller, Paris, Seuil, 2024, p. 66.

En effet, ce désêtre institué au point du sujet suppose savoir, lui, le sujet dans la passe au moment de l'acte analytique, il n'en sait rien – justement parce qu'il est devenu la vérité de ce savoir. Une vérité qui est atteinte *pas-sans le savoir*, comme je le disais tout à l'heure, eh bien, c'est incurable – on est cette vérité.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XV, L'Acte psychanalytique*, texte établi par J.A. Miller, Paris, Seuil, 2024, p. 103.

Le signe de la vérité est maintenant ailleurs. Il est à produire par ce qui se trouve substitué à l'esclave antique, c'est-à-dire par ceux qui sont eux-mêmes des produits, comme on dit, consommables tout autant que les autres.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1991, p. 34-35.

Qu'est-ce que la vérité comme savoir ? C'est le cas de le dire – Comment savoir sans savoir ? C'est une énigme. C'est la réponse – c'est une énigme – entre autres exemples. Et je vais vous en donner un second.

Les deux ont la même caractéristique, qui est le propre de la vérité – la vérité, on ne peut jamais la dire qu'à moitié. Notre chère vérité de l'imagerie d'Épinal qui sort du puits, ce n'est jamais qu'un corps.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1991, p. 39.

Je pense que vous voyez ce que veut dire ici la fonction de l'énigme – c'est un mi-dire, comme la Chimère apparaît un mi-corps, quitte à disparaître tout à fait quand on a donné la solution. Un savoir en tant que vérité – cela définit ce que doit être la structure de ce que l'on appelle une interprétation.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1991, p. 39.

C'est avec le savoir en tant que moyen de la jouissance que se produit le travail qui a un sens, un sens obscur. Ce sens obscur est celui de la vérité.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1991, p. 57.

Ce qu'on attend d'un psychanalyste, c'est, comme je l'ai dit la dernière fois, de faire fonctionner son savoir en terme de vérité. C'est bien pour cela qu'il se confine à un mi-dire.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1991, p. 58.

Le vrai ne dépend – c'est là qu'il me faut réintroduire la dimension que j'en sépare arbitrairement – que de mon énonciation, à savoir si je l'énonce à propos. Le vrai n'est pas interne à la proposition, où ne s'annonce que le fait, le factice du langage.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 68.

Si le savoir est moyen de la jouissance, le travail est autre chose. Même s'il est accompli par ceux qui ont le savoir, ce qu'il engendre, ce peut certes être la vérité, ce n'est jamais le savoir – nul travail n'a jamais engendré un savoir.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1991, p. 90-91.

[À] reprendre les choses au niveau du discours de l'analyste, constatons que c'est le savoir, c'est-à-dire toute l'articulation du S2 existant, tout ce qu'on peut savoir, qui est, dans ma façon d'écrire – je ne dis pas dans le réel –, mis à la place dite de la vérité. Ce qui peut se savoir est, dans le discours de l'analyste, prié de fonctionner au registre de la vérité.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1991, p. 124.

Simplement, je ne vois pas pourquoi je parlerais du nom du père, puisque, de toute façon, là où il se place, c'est-à-dire au niveau où le savoir fait fonction de vérité, nous sommes à proprement parler condamnés à ne pouvoir, même sur ce point, encore flou pour nous, du rapport du savoir avec la vérité, dénoncer quoi que ce soit, sachons-le, que d'un mi-dire.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1991, p. 125.

La disjonction rend valable qu'une proposition soit vraie, l'autre fausse, ou bien que toutes les deux soient vraies. *L'une vraie, l'autre fausse*, ou peut-être *l'une fausse, l'autre vraie*, ou encore *les deux vraies*, il y a donc au moins trois cas combinatoires où la disjonction soutient. La seule chose qu'elle ne puisse admettre c'est que toutes les deux soient fausses. Or nous avons ici en haut deux fonctions qui sont posées comme n'étant pas la vraie vérité.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XIX, ...ou pire*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2011, p. 102-103.

C'est beaucoup mieux quand c'est Peirce qui s'en occupe, et qu'il met les fonctions 0 et 1 pour désigner les deux valeurs de vérité. Il ne s'imagine pas, en revanche, qu'on peut écrire grand V ou grand F pour désigner la vérité et le faux. J'ai déjà indiqué en quelques phrases au Panthéon qu'autour du *Yad'lun*, il y a deux étapes, le *Parménide* et puis la théorie des ensembles, à laquelle il a fallu arriver pour que soit posée la question d'un savoir qui prend la vérité comme simple fonction, et qui, loin de s'en contenter, comporte aussi un réel qui n'a rien à faire avec la vérité et qui est la mathématique.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XIX, ...ou pire*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2011, p. 199-200.

Qu'est-ce que la vérité, comme disait l'autre ? Qu'est-ce que dire le vrai sur le vrai, que pendant le début du temps que je déconnais, on me reprochait de ne pas dire ? C'est faire ce que j'ai fait effectivement, et rien de plus - suivre à la trace le réel, qui ne consiste, qui n'existe que dans le nœud.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XXIII, Le sinthome*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2005, p. 66.

Le réel se trouve dans les embrouilles du vrai. C'est bien ce qui m'a amené à l'idéal du nœud, qui procède de ceci que le vrai s'auto-perfore du fait que son usage crée de toute pièce le sens, de ce qu'il glisse, de ce qu'il est aspiré par l'image du trou corporel dont il s'est émis, à savoir la bouche en tant qu'elle succ.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XXIII, Le sinthome*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2005, p. 85.

Nous avançons là tout doucement vers la contradiction de ce que j'ai appelé « *l'une-bévue* ». *L'une-bévue* est un « tout » faux.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XXIV, « L'insu que sait de l'une bévue s'aille à mourre »*, leçon du 14 décembre 1976, inédit.

Le *Vrai*, c'est ce qu'on croit tel : la foi et même la foi religieuse, voilà le *Vrai* qui n'a rien à faire avec le *Réel*.

La psychanalyse, il faut bien le dire, tourne dans le même rond.

C'est la forme moderne de la foi, de la foi religieuse.

À la dérive, voilà où est le *Vrai* quand il s'agit de *Réel*.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XXIV, « L'insu que sait de l'une bévue s'aille à mourre »*, leçon du 14 décembre 1976, inédit.

Dire le vrai sur quoi ? Sur le savoir. C'est ce dont j'ai cru pouvoir fonder la psychanalyse, puisqu'en fin de compte tout ce que j'ai dit se tient. *Dire le vrai* sur le savoir, ça n'était pas forcément supposer le savoir au psychanalyste, vous le savez : j'ai défini de ces termes le transfert, mais ça ne veut pas dire que ça ne soit pas une illusion.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XXIV, « L'insu que sait de l'une bévue s'aille à mourre »*, leçon du 11 janvier 1977, inédit.

Qu'est-ce qu'a affaire ce qu'on appelle des énoncés, avec une proposition vraie ? Il faudrait tâcher, comme l'énonce Freud, de voir sur quoi est fondé ce quelque chose...

qui ne fonctionne qu'à l'usure ... dont est supposée *la Vérité*. Il faudrait voir, s'ouvrir à la dimension de *la vérité* comme variable, c'est-à-dire de ce que ... en condensant comme ça les deux mots ... j'appellerais *la varité*, avec un petit « é » avalé, *la variété*.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIV, « *L'insu que sait de l'une bévue s'aille à mourre* », leçon du 19 avril 1978, inédit.

Ce que son analysant – à l'analyste en question – croit lui dire, n'a rien à faire... et ça, Freud s'en est aperçu ... n'a rien à faire avec *la vérité*. Néanmoins il faut bien penser que *croire*, c'est déjà quelque chose qui existe : il dit ce qu'il croit vrai. Ce que l'analyste sait, c'est qu'il ne parle qu'à côté du vrai, parce que le *Vrai*, il l'ignore. Freud - là - délite juste ce qu'il faut, car il s'imagine que le *Vrai*, c'est ce qu'il appelle, lui, *le noyau traumatique*.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIV, « *L'insu que sait de l'une bévue s'aille à mourre* », leçon du 19 avril 1978, inédit.

Il n'y a pas la moindre *opinion vraie*, puisqu'il y a des paradoxes.

C'est la question que je soulève : que les paradoxes soient ou non représentables, je veux dire *dessinables*. Le principe du dire vrai, c'est la négation.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIV, « *L'insu que sait de l'une bévue s'aille à mourre* », leçon du 19 avril 1978, inédit.

Voilà sur quoi je me casse la tête. Je me casse la tête et je pense qu'en fin de compte la psychanalyse, c'est ce qui *fait vrai*. Mais *faire vrai*, comment faut-il l'entendre ? C'est un coup de sens, c'est un « *sens blanc* ».

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIV, « *L'insu que sait de l'une bévue s'aille à mourre* », leçon du 19 avril 1978, inédit.

JACQUES-ALAIN MILLER

Les trois termes de notre titre – la vrai, le faux et le reste – se prêtent à une traduction en concepts cliniques. Le vrai, c'est la castration, le faux, c'est le sujet, et le reste, c'est le plus-de-jouir.

Miller J.-A., « *Le vrai, le faux et le reste* », *La Cause freudienne*, n° 28, octobre 1994, p. 11.

Le désir de logique, c'est, depuis toujours, représenter ou créer un langage, dans lequel on ne pourrait rien dire sinon le vrai, et ou, s'il se disait quelque chose de faux, cela pourrait se voir immédiatement. [...] Il nous apparaît, dans cette proposition vraie, un certain sens, qui, à travers l'Histoire de la philosophie jusqu'à aujourd'hui a suscité la satire des philosophes contre les logiciens sur le manque d'intérêt de ces vérités.

Miller J.-A., « *Le vrai, le faux et le reste* », *La Cause freudienne*, n° 28, octobre 1994, p. 11.

C'est ce que Lacan lui-même écrit page 732 des *Écrits* – Tout peut être mis au compte de la femme – c'est-à-dire tout et le contraire du tout – *pour autant que dans la dialectique phallocentrique*, elle représente l'Autre absolu. Qu'est-ce que cela désigne ? C'est le tout qui se réfère à l'inconsistance qui ne permet pas de former un tout pour dire *ici il y a le vrai, ici il y a le faux*.

Miller J.-A., « *Un répertoire sexuel* », *La Cause freudienne* n° 40, Paris, Navarin, janvier 1999, p. 16.

La structure au sens de Lacan, lorsqu'elle prend figure de discours, est un savoir, un ordre de signifiants qui fait sa place à la vérité. Dans la structure qu'il appelle discours, structure qui dispose des places au nombre de quatre, l'une est celle de la vérité. C'est concrétiser un paradoxe propre à la structure de l'expérience analytique que de dire que le signifiant du savoir se loge en elle à la place de la vérité. Cela veut dire que le savoir qui opère dans l'expérience analytique ne peut pas s'expliquer et qu'il ne peut s'inscrire que sous les espèces de la vérité, que le site propre de ce savoir est l'occasion, la conjoncture hasardeuse, le moment ici et maintenant, ce qui fait qu'une déduction ne sera jamais une interprétation. Cela pose la question, lorsqu'il s'agit de former des psychanalystes, du statut de ce savoir, qui mérite qu'on le désigne comme le savoir-vérité, le savoir qui ne s'inscrit que sous les espèces de la vérité. C'est un savoir qui n'est pas transformable en connaissance et il ne peut par là même donner matière à une pédagogie – si l'on définit la pédagogie comme la transmission du savoir en tant que connaissance. Dans la psychanalyse, le savoir essentiel se transmet en tant que vérité, c'est-à-dire dans l'expérience même de la psychanalyse.

Miller J.-A., « La "formation" de l'analyste », *La Cause freudienne*, n° 52, novembre 2002, p. 6-7.

Dans la psychanalyse, le savoir essentiel se transmet en tant que vérité, c'est-à-dire dans l'expérience même de la psychanalyse. Le savoir-vérité, c'est ce qui explique, au fond du fond, le désenchantement qui saisit toujours l'analyste devant la futilité de son savoir connaissance, et même davantage, ce qui explique que son savoir connaissance lui apparaît arbitraire. Ce que la prégnance de la notion d'orthodoxie avait pour fonction de voiler. La question de la formation de l'analyste en est rendue d'autant plus aiguë, dans la mesure où elle est à disjoindre de la pédagogie. C'est le sens de l'aphorisme de Lacan : « Il n'y a pas de formation de l'analyste, il n'y a que des formations de l'inconscient ». Cette proposition vise que le seul savoir qu'il s'agit de transmettre est le savoir supposé, c'est-à-dire de vérité dans l'expérience analytique.

Miller J.-A., « La formation de l'analyste », *La Cause Freudienne*, n° 52, novembre 2002, p. 7.

Ainsi, une phrase de ce Séminaire [Séminaire II], page 29, résonne tout autrement si on l'entend sur le fond de son dernier enseignement : « Il y a dans tout savoir une fois constitué une dimension d'erreur, qui est d'oublier la fonction créatrice de la vérité sous sa forme naissante. » Cette proposition de Lacan s'est amortie parce que lui-même a été prodigue en constructions épistémiques, il n'a pas cessé de mettre au point des chaînes signifiantes extrêmement cohérentes qui ont eu un pouvoir de fascination et de ralliement sur ses disciples. Mais il y avait déjà en attente la notion que le savoir analytique constitué qui s'est déposé, ce qui s'est élaboré à partir de l'expérience dans son incohérence, dans son caractère hasardeux, aléatoire, comporte en lui-même une dose d'erreur. C'est de là que Lacan, avant d'arrêter de parler, entreprend de laisser comme message un « Jette mon enseignement ». – « Jette mon enseignement au profit de la vérité de l'expérience, du vrai qui émerge dans l'expérience. » Voilà l'écho que prennent pour moi ces pages où il situe l'essentiel de l'analyse au niveau de l'opinion vraie et non pas de la science, au niveau du discernement, du jugement dans le moment, dans une conjoncture dont les facteurs se rassemblent toujours d'une façon inédite, imprévue.

Miller J.-A., « La formation de l'analyste », *La Cause Freudienne*, n° 52, novembre 2002, p. 8.

Retour, donc, à l'idée que l'analyste comme praticien opère avec le vrai et retour au privilège accordé à ce qui est hors savoir. Sans doute, pour être hors savoir, faut-il le savoir. Mais privilège à ce qui ici apparaît comme refoulé ou forclos du savoir.

Miller J.-A., « La formation de l'analyste », *La Cause Freudienne*, n° 52, novembre 2002, p. 9.

Qu'est-ce que cela comporte que l'on opère sur la structure à partir de la vérité menteuse et non pas à partir du savoir ? Nous avons certainement là un repère sûr pour nous orienter dans ce que Lacan nous a laissé. À travers toutes ces transformations, c'est bien l'opération de la vérité qui est donnée comme efficace concernant le symptôme.

Miller J.-A., « La formation de l'analyste », *La Cause Freudienne*, n° 52, novembre 2002, p. 23-24.

Dire le vrai sur le vrai suppose d'éliminer l'énonciation au profit de l'énoncé (d'un prédicat opératoire « *x* est vrai »).

Miller J.-A., « Notice de fil en aiguille », in Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2005, p. 237.

Ou alors, la nécessité paradoxale s'impose, comme dans le Sinthome, d'inventer et de nommer le réel nu, distingué du vrai, ex-sistant à « l'ordre symbolique », sans loi, déconnecté, hasardeux.

Miller J.-A., « Notice de fil en aiguille », in Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2005, p. 238.

Lacan a pu définir l'inconscient comme la vérité qui parle – disant exactement que Freud est celui « qui a su laisser, sous le nom d'inconscient, la vérité parler » : c'est page 868 des *Écrits* que vous trouvez cette formule. Cependant, tous ses développements subséquents vont au-delà de cette formulation, la mettent en cause et questionnent l'identification ou l'équivalence de l'inconscient et de la vérité. Ces développements ultérieurs trouvent leur assise d'une définition qui peut paraître exactement opposée : celle de l'inconscient comme savoir.

Miller J.-A., « Le paradoxe d'un savoir sur la vérité », *La Cause du désir* n° 76, 2010, p. 122.

Cette revendication de la vérité contre le savoir est un lieu commun qu'on peut retrouver tout au long de la pensée occidentale, qui peut même être pratiqué et pris au sérieux par le relais de la pensée orientale et donné ainsi en exemple à un Occident affairé dans la recherche du savoir.

Miller J.-A., « Le paradoxe d'un savoir sur la vérité », *La Cause du désir* n° 76, 2010, p. 123.

Si nous restons dans le registre du savoir et de la vérité, nous avons une définition très simple de ce non-savoir qui fait notre thème : la vérité est non-savoir. Cela a comme conséquence que la vérité ne s'apprend pas. On peut, d'une certaine façon, soutenir que l'analyste ou l'analyse ait à apprendre au sujet à dire la vérité, mais ça ne passe pas par une pédagogie. C'est ce qui, à l'occasion, peut d'emblée faire limite à l'expérience analytique. Quand Lacan rappelle les conditions d'éthique qui peuvent être celles de l'analysabilité d'un sujet, il les fait porter de façon tout à fait élective sur les rapports du sujet et de la vérité.

Miller J.-A., « Le paradoxe d'un savoir sur la vérité », *La Cause du désir* n° 76, 2010, p. 124.

C'est un état ravalé de la vérité, un état où la vérité est susceptible d'un calcul intégralement inclus dans le savoir. Un savoir, c'est au fond une table de vérité. C'est un savoir parce que c'est une certaine articulation de signifiants.

Miller J.-A., « Le paradoxe d'un savoir sur la vérité », *La Cause freudienne*, n° 76, décembre 2010, p. 130.

Le volume des *Écrits* se termine donc sur le pathétique de la vérité. La chose principale qui vient après les *Écrits*, c'est la « Proposition... » sur la passe. Cette « Proposition... » se situe déjà sur un autre versant de la vérité. Elle est sur un abord où Lacan suppose, au contraire,

qu'on ne se prenne pas à cet horrible de la vérité, mais qu'on s'occupe d'une logique de la vérité – une logique de la vérité et non pas son horreur.

Miller J.-A., « Le paradoxe d'un savoir sur la vérité », *La Cause du désir* n° 76, 2010, p. 132.

Une conséquence est en particulier que la parole qu'autorise et qu'incite le discours analytique, relève de ce que Lacan a appelé « la vérité menteuse », *la vérité – je précise, c'est de mon cru, j'essaye – menteuse sur la jouissance*. On ne peut pas dire vrai sur la jouissance. Si on ne peut pas dire *toute la vérité*, c'est parce qu'il y a une zone, un domaine, un registre de l'existence où la vérité n'a pas cours, et ce registre serait celui de la jouissance, de ce qui satisfait.

Miller J.-A., « La vérité fait couple avec le sens », *La Cause du désir*, n° 92. 2016/1, p. 84.

Le sujet hystérique a le désir d'avoir la barre sur vous. [...] À cet égard, la barre sur l'Autre ne veut pas seulement dire susciter un manque dans l'Autre comme désir, elle veut dire aussi l'annuler comme garant. C'est pourquoi le sujet demande à la fois à être cru et d'une certaine façon ne se croit pas lui-même. C'est là, dans cette fausseté essentielle, que le sujet est le plus propre à représenter la vérité, la vérité au bout de laquelle on n'arrive jamais, comme on n'arrive jamais au bout des voiles.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Du symptôme au fantasme, et retour », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, leçon du 10 novembre 1982, inédit.

On peut avoir l'idée, et on l'entretient volontiers lorsqu'on est obsessionnel, que toute vérité est résorbable dans le savoir : il devrait aller de soi qu'à chaque vérité réponde un savoir.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Du symptôme au fantasme, et retour. », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, leçon du 19 janvier 1983, inédit.

Rien que la formule que je vous souligne du symptôme comme vérité qui résiste au savoir, permet de situer le fantasme dans les termes mêmes que j'ai amenés et accentués au début de cette année. Le fantasme, c'est le point dernier de la résistance au savoir. C'est une vérité qui résiste massivement, effrontément, radicalement au savoir, au point que sa mise en jeu dans l'expérience soit spécialement difficile à obtenir.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Du symptôme au fantasme, et retour », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, leçon du 19 janvier 1983, inédit.

Au fond, c'est ce que Lacan, plus tard, parviendra à formaliser comme étant le manque du vrai sur le vrai. Si l'expérience analytique n'est pas objectivable, c'est qu'elle ne permet pas l'opération leurrante qu'est la constitution d'un métalangage.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Du symptôme au fantasme, et retour », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, leçon du 18 mai 1983, inédit.

Il y a donc du côté de l'analyste ce savoir, qu'en disant la vérité, tu mens ; et même que tu ne peux que mentir. C'est ce qu'on appelle le réel. On appelle réel ce dont on ne peut dire la vérité qu'en mentant. [...] Qu'est-ce qu'on appelle le réel ? C'est ce qu'on ne peut dire qu'en mentant, ce qui est rétif au vrai, au dire que c'est vrai.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. L'Un tout seul. », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, leçon du 4 mai 2011, inédit.

ÉRIC LAURENT

À condition de laisser, dans le langage, la place du vrai sur le vrai libre, alors peut s'y manifester l'inconscient comme savoir. Il se manifeste dans les ruptures, brisures et ratures de la chaîne langagière des échanges, de la soi-disant communication.

Laurent É., « Parler, et dire le faux sur le vrai », *L'Hebdo-Blog*, 3 janvier 2021, disponible en ligne



La décalcomanie, René Magritte

5 – Déchirure du voile, révélation, surgissement

SIGMUND FREUD

La déchirure du voile est analogue à l'ouverture des yeux, à celle de la fenêtre. La scène primitive a été transformée en la condition nécessaire à la guérison.

Freud S., « Extraits de l'histoire d'une névrose infantile », *Cinq Psychanalyses*, Paris, PUF, 1979, p. 403.

Le malheur que notre mise en lumière est capable de provoquer ne peut atteindre que peu de gens. L'instauration d'un état social mieux adapté à la réalité et plus digne ne sera pas payé trop cher par ces quelques sacrifices.

Freud S., « Perspectives d'avenir de la thérapeutique analytique », *La technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1999, p. 34.

Le moi se crée par sa propre volonté un nouveau monde extérieur et intérieur. Deux faits sont indubitables : ce nouveau monde est construit dans le sens où le veut le ça ; et le fait que la réalité s'est refusée aux désirs d'une façon grave apparue comme insupportable, est le motif de cette rupture avec le monde extérieur.

Freud S., « Névrose et psychose », *Névrose et psychose*, Paris, Payot, 2013, p. 32.

Au sujet de la genèse des délires, quelques analyses nous ont enseigné que la folie se trouve comme une pièce posée là où était à l'origine une faille dans la relation avec le monde extérieur.

Freud S., « Névrose et psychose », *Névrose et psychose*, Paris, Payot, 2013, p. 32-33.

En général, [le patient] ne donnera son accord qu'après avoir appris la vérité entière, qui est souvent bien loin d'être atteinte. La seule interprétation sûre de son « non » est donc que la construction a été incomplète et qu'elle ne lui a sûrement pas tout révélé.

Freud S., « Constructions dans l'analyse », *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, PUF, 1998, p. 275.

JACQUES LACAN

Nul ne sait mieux que le psychanalyste qui, dans l'intelligence de ce que lui confie son sujet comme dans la manœuvre des comportements conditionnés par la technique, agit par une révélation dont la vérité conditionne l'efficace.

Lacan J., « Introduction théorique aux fonctions de la psychanalyse en criminologie », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 125.

Question où s'inscrit toute l'histoire de la philosophie, des apories platoniciennes de l'essence aux abîmes pascaliens de l'existence – jusqu'à l'ambiguïté radicale qu'y indique Heidegger pour autant que vérité signifie révélation.

Lacan J., « Propos sur la causalité psychique », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 166.

Car ni Socrate, ni Descartes, ni Marx, ni Freud, ne peuvent être « dépassés » en tant qu'ils ont mené leur recherche avec cette passion de dévoiler qui a un objet : la vérité.

Lacan J., « Propos sur la causalité psychique », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 193.

Si le discours du sujet pouvait, à la rigueur et à l'occasion, être mis entre parenthèses dans la perspective initiale de l'analyse pour la fonction de leurre, voire d'obstruction, qu'il peut remplir dans la révélation de la vérité, c'est au titre de sa fonction de signe et de façon permanente qu'il est maintenant dévalué.

Lacan J., « Variantes de la cure-type », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 337.

L'ambiguïté de la révélation hystérique du passé ne tient pas tant à la vacillation de son continu entre l'imaginaire et le réel, car il se situe dans l'un et dans l'autre. Ce n'est pas non plus qu'elle soit mensongère. C'est qu'elle nous présente la naissance de la vérité dans la parole, et que par là nous nous heurtons à la réalité de ce qui n'est ni vrai ni faux.

Lacan J., « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 257.

[L]es artifices que notre dialectique absout, dans une délivrance du sens emprisonné, qui va de la révélation du palimpseste au mot donné du mystère et au pardon de la parole.

Lacan J., « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 281.

Et nous ne sommes pas seul à avoir fait la remarque qu'il rejoint à la limite la technique qu'on désigne sous le nom de *zen*, et qui est appliquée comme moyen de révélation du sujet dans l'ascèse traditionnelle de certaines écoles extrême-orientales.

Lacan J., « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 315.

Que nous y dit Freud en effet ? Il nous découvre un phénomène structurant de toute révélation de la vérité dans le dialogue. Il y a la difficulté fondamentale que le sujet rencontre dans ce qu'il a à dire ; la plus commune est celle que Freud a démontrée dans le refoulement, à savoir cette sorte de discordance entre le signifié et le signifiant, que détermine toute censure d'origine sociale. La vérité peut toujours dans ce cas être communiquée entre les lignes.

Lacan J., « Introduction au commentaire de Jean Hyppolite sur la « Verneinung » de Freud », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 372.

Tout est parti d'une vérité particulière, d'un dévoilement qui a fait que la réalité n'est plus pour nous telle qu'elle était avant, et c'est là ce qui continue à accrocher au vif des choses humaines la cacophonie insensée de la théorie, comme à empêcher la pratique de se dégrader au niveau des malheureux qui n'arrivent pas à s'en sortir (entendez que j'emploie ce terme pour en exclure les cyniques).

Lacan J., « La chose freudienne ou Sens du retour à Freud en psychanalyse », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 408.

C'est bien en quoi l'expérience analytique n'est pas décisivement objectivable. Elle implique toujours au sein d'elle-même l'émergence d'une vérité qui ne peut être dite, puisque ce qui la constitue c'est la parole, et qu'il faudrait en quelque sorte dire la parole elle-même, ce qui est à proprement parler ce qui ne peut pas être dit en tant que parole.

Lacan J., *Le mythe individuel du névrosé*, Éditions du Seuil, Paris, 2007, p. 13.

Je ne dis pas que le verbe soit créateur. Je dis tout autre chose parce que ma pratique le comporte : je dis que le verbe est inconscient – soit malentendu. Si vous croyez que tout puisse s'en révéler, eh bien, vous vous mettez dedans : tout ne peut pas. Cela veut dire qu'une part ne s'en révèlera jamais. C'est précisément ce dont la religion se targue. Et c'est ce qui donne son rempart à la Révélation dont elle se prévaut pour l'exploiter. Quant à la psychanalyse, son exploit, c'est d'exploiter le malentendu. Avec, au terme, une révélation qui est de fantasme.

Lacan J., « Le malentendu », *Aux confins du Séminaire*, texte établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Navarin, 2021, p. 73-74.

Un voile est levé, celui qui pèse justement sur l'articulation de ligne inconsciente. C'est ce voile que nous-mêmes, analystes, essayons de lever dans notre pratique, non sans qu'il nous donne, vous le savez, quelque fil à retordre.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre VI, *Le désir et son interprétation*, texte établi par J.-A. Miller, Parus, Seuil, 2013, p. 351.

Vous comprenez également que, si je vous ai parlé de l'inconscient comme de ce qui s'ouvre et se ferme, c'est que son essence est de marquer ce temps par quoi, de naître avec le signifiant,

le sujet naît divisé. Le sujet c'est ce surgissement qui, juste avant, n'était rien, mais qui, à peine apparu, se fige en signifiant.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, texte établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Seuil, 1973, p. 181.

Il n'y a de surgissement de sujet au niveau du sens que de son *aphanisis* en l'Autre lieu, qui est celui de l'inconscient.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, texte établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Seuil, 1973, p. 201.

Ainsi, le sujet se manifeste 1 comme s'originant dans une privation. C'est, en quelque sorte, par son intermédiaire de la privation qu'il est accroché, rivé, à cette identité qui n'est rien d'autre [...] qu'une conséquence de l'exigence première, formulée initialement par Leibniz – que l'identité n'est rien d'autre que ce sans quoi ne saurait être sauvé la vérité. Sans doute, mais pour nous analystes, la question de l'identification ne se pose-t-elle pas, en quelque sorte, antérieurement au statut de la vérité ?

Lacan J., *Le Séminaire, livre XII, Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil et le Champ Freudien, 2025, p. 172.

Le passage qui va du 1 au 1 nous rappelle la fonction radicale de la répétition dans le statut du sujet, et en quoi l'énoncé de vérité se fonde sur une foncière intransparence. Le passage du 1 au 0 – symbole du sujet – et celui du 0 au 1 nous rappellent la pulsation de cet évanouissement le plus fondamental sur quoi repose, analysé rigoureusement, le fait du refoulement, qui inclut en lui la possibilité du resurgissement du signe sous la forme opaque du retour du refoulé – notez qu'ici, j'ai dit *signe*.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XII, Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil et le Champ Freudien, 2025, p. 196.

C'est la structure freudienne qui nous révèle et lève le sceau de ce mystère. Il se découvre que l'orientation de la vérité ne va pas pour nous vers un savoir, même à venir [...]. Ce que nous, nous avons à amener au jour et à révéler comme vérité, ἀλήθεια [...] s'appelle, dans notre expérience d'analystes, le sexe. [...] La vérité est à dire sur le sexe, et il est impossible de la dire en son entier.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XII, Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil et le Champ Freudien, 2025, p. 287.

Contrairement à ce qu'il en est de l'Idée de Platon, ce qu'il en est de ce dont nous pouvons parler sous le nom de psychanalyse dépend de cette référence, la psychanalyse comme science – avec ce qui peut être réalisé de ce certain rapport lié à une certaine place de la résurgence de la vérité dans la dialectique moderne du savoir.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XII, Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil et le Champ Freudien, 2025, p. 308.

La vérité m'est annoncée là où je ne prends pas garde à ce qui vient dans ma parole. La vérité ressurgit, fait retour dans l'expérience, mais par une autre voie que celle de mon affrontement au savoir, parce que j'ai appris que cet affrontement est inefficace. La vérité fait retour par la voie de la certitude que je peux essayer de conquérir dans cet affrontement même.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XII, Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil et le Champ Freudien, 2025, p. 312-313

Au point où l'expérience en est, *hic et nunc*, dans la psychanalyse réelle, nous pouvons énoncer que, partout où le sujet trouve sa vérité, ce qu'il trouve, il le change en objet *a* – comme le roi Midas, dont tout ce qu'il touchait devenait or. [...] C'est bien là le dramatisme, absolument sans antériorité à quoi nous pousse l'expérience analytique.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XII, Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil et le Champ Freudien, 2025, p. 317.

En effet, il y a un tournant de l'analyse où le sujet reste dangereusement suspendu au fait de rencontrer sa vérité dans l'objet *a*.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XII, Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil et le Champ Freudien, 2025, 334-335.

Le langage, en sa pratique radicale, qui est la psychanalyse, est solidaire de quelque chose qu'il va nous falloir maintenant réintégrer, concevoir de quelque façon, sous le mode d'une émanation du champ de l'Autre, dès lors que nous avons dû le considérer comme disjoint. Ce quelque chose n'est pas difficile à nommer, c'est ce dont s'autorise précairement le champ de l'Autre – cela s'appelle, dimension propre du langage, la vérité. Pour situer la psychanalyse, on pourrait dire qu'elle vient à être constituée partout où la vérité se fait reconnaître seulement en ceci qu'elle nous surprend et qu'elle s'impose.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XIV, La logique du fantasme*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil et le Champ Freudien, 2023, p. 198.

La vérité se manifeste de façon énigmatique dans le symptôme – qui est quoi ? Une opacité subjective.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XIV, La logique du fantasme*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil et le Champ Freudien, 2023, p. 199.

Dans mon texte qui s'appelle *La Chose freudienne*, écrit en 1956, pour le centenaire de Freud, je fais surgir cette entité qui dit *Moi, la vérité, je parle*. La vérité parle. Puisqu'elle est la vérité, elle n'a pas besoin de dire la vérité. Nous entendons la vérité, mais ce qu'elle dit, ne s'entend que pour qui sait l'articuler. Ce qu'elle dit où ? – dans le symptôme, c'est-à-dire dans quelque chose qui cloche. Tel est le rapport de l'inconscient en tant qu'il parle avec la vérité.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XIV, La logique du fantasme*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil et le Champ Freudien, 2023, p. 274.

[L]a vérité n'a pas d'autre forme que le symptôme.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XIV, La logique du fantasme*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil et le Champ Freudien, 2023, p. 325.

La fin de la psychanalyse libère ce qu'il en est d'une vérité fondamentale, c'est à savoir l'inégalité du sujet à toute subjectivation possible de sa réalité sexuelle. Pour que cette vérité apparaisse, il est exigé que le psychanalyste soit déjà la représentation de ce qui masque, obture, bouche cette vérité, et qui s'appelle l'objet *a*.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XV, L'Acte psychanalytique*, texte établi par J.A. Miller, Paris, Seuil, 2024, p. 150.

Ce que la vérité, quand elle surgit, a de résolutif, ça peut être de temps en temps heureux – et puis, dans d'autres cas, désastreux. On ne voit pas pourquoi la vérité serait forcément toujours bénéfique.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller,

Paris, Seuil, 1991, p. 122.

Si quelque chose qui s'appelle l'inconscient peut être mi- dit comme structure langagière, c'est pour qu'enfin nous apparaîsse le relief de cet effet de discours qui jusque-là nous paraissait comme impossible, à savoir le plus-de-jouir. Est-ce à dire, pour suivre une de mes formules, qu'en tant que c'était comme impossible, il fonctionnait comme réel ? J'ouvre la question, car à la vérité, rien n'implique que l'irruption du discours de l'inconscient, tout balbutiant qu'il reste, implique quoi que ce soit, dans ce qui le précédait, qui fut soumis à sa structure. Le discours de l'inconscient est une émergence d'une certaine fonction du signifiant. Qu'il existât jusque-là comme enseigne, c'est bien en quoi je vous l'ai mis au principe du semblant.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2007, p. 21.

C'est exactement ce que vous découvrez avec l'inconscient, ça n'a pas plus de portée. Que l'inconscient dit toujours la vérité et qu'il mente, c'est, de chez lui, parfaitement soutenable. C'est simplement à vous de le savoir. Qu'est-ce que ça vous apprend ? Que la vérité, vous n'en savez quelque chose que quand elle se déchaine. Là, elle s'est déchainée, elle a brisé votre chaîne, elle vous a dit les deux choses aussi bien, quand vous disiez que la conjonction n'était pas soutenable.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2007, p. 73.

JACQUES-ALAIN MILLER

La vérité est le nom philosophique de ce qui a été repéré dans l'expérience par des esprits qui n'avaient rien de philosophique pour le dire dans leur langue, l'anglaise – on n'a pas fait mieux, donc on l'emprunte –, l'*insight*. C'est quelque chose dont on s'aperçoit. Si je veux traduire le mot en français et en ce qui concerne la psychanalyse, je dis : *révélation*. On n'est pas en analyse tant qu'on n'a pas eu *au moins une* révélation. C'est le mot le plus naturel dans notre langue pour désigner le rapport du sujet à une vérité à laquelle il accède dans un instant de voir – le mot *sight* en anglais désigne la vue, au sens de panorama.

Miller J.-A., « La vérité fait couple avec le sens », *La Cause du Désir*, n° 92, 2016/1, p. 86.

Apporter le scandale est une fonction de la vérité révélée.

Miller J.-A., « La vérité fait couple avec le sens », *La Cause du Désir*, n° 92, 2016/1, p. 86.

Pour en revenir au terme de « révélation » (qui me semble la traduction la plus adéquate pour le terme d'*insight* et pour l'expérience dont il s'agit), il a certainement une tonalité religieuse. Allons au-delà. Cela désigne, pas mal du tout, une vérité cachée qui se dévoile. Telle est la notion que comporte le terme (ponctué par Heidegger dans la philosophie grecque, spécialement chez Aristote) d'*alètheia*, qui désigne la vérité comme quelque chose qui devient dé-caché, si je puis dire, dés-oublié, autrement dit que son statut natal est le voile. La vérité comme telle est cachée et on n'y accède que par une levée du voile.

Miller J.-A., « La vérité fait couple avec le sens », *La Cause du Désir*, n° 92, 2016/1, p. 86-87.

L'interprétation de l'analyste, telle que je la comprends, se pense par rapport à la révélation. Elle est une aide à la révélation. Ce peut être une révélation auxiliaire. Mais l'interprétation ne

s'accomplit que si elle donne lieu, en direct ou en différé, à une révélation *chez l'analysant*. Il ne faut pas risquer l'interprétation comme ça, pour voir ; il faut la risquer en jouant la partie par rapport à la révélation contingente qu'elle pourrait amener chez l'analysant, c'est-à-dire la tombée – ou la déchirure – du voile qu'elle a chance d'apporter.

Miller J.-A., « La vérité fait couple avec le sens », *La Cause du Désir*, n° 92. 2016/1, p. 88.

Le savoir retient autour de lui tout un miroitement, où se conjuguent, selon des dosages divers, le savoir et le ne-pas-vouloir-savoir. Ça oscille, ça se balance, jusqu'à parfois délivrer un éclair de révélation.

Miller J.-A., « La vérité fait couple avec le sens », *La Cause du Désir*, n° 92, 2016/1, p. 88.

La vérité est une catégorie abstraite. La seule qui compte en fait, celle qui fait problème, celle qui fait *le problème* que j'ai indiqué en commençant, c'est la vérité sur le réel. Autant l'imaginaire se laisse résorber dans le symbolique, autant le réel y répugne. Il y a autre chose que la vérité. La révélation ne résout pas tout de ce qui fait nœud et problème dans l'existence. Tout n'est pas vérité. Tout n'est pas sens.

Miller J.-A., « La vérité fait couple avec le sens », *La Cause du Désir*, n° 92. 2016/1, p. 89.

Peu importe que l'on suppose que la vérité se tisse en continu ou par des émergences éparses, il se produit, dans l'expérience, des effets de révélation, des levées de voile, qui indiquent le rapport tordu, le rapport compliqué que le sujet entretient avec le savoir. On ne peut pas dire que *ne-pas-savoir* soit le contraire de *savoir*, y est impliqué aussi le *ne-pas-vouloir-savoir*, le *savoir-mais-ne-pas-y-faire-attention*, le *savoir-mais-ne-pas-vouloir-en-tirer-des-consequences*, le *savoir-et-penser-à-autre-chose*, le *savoir-comme-ci-mais-pas-le-savoir-comme-ça*. Dans cette relation complexe se produisent néanmoins – pour ce qu'ils valent, sans doute – des effets de révélation, des moments où l'on voit autrement, où une autre perspective s'impose.

Miller J.-A., « Une nouvelle alliance avec la jouissance », *La Cause du Désir*, n° 92, 2016/1, p. 98.

Mais c'est un indice précis de la vitalité du discours du maître que l'existence, dans la périphérie, de ce bouffon qui est là pour dire des vérités sans conséquences. C'est ça qui fait rire. Ce sont des vérités sans conséquences puisqu'il est déjà d'emblée méprisé.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Du symptôme au fantasme, et retour », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, leçon du 2 mars 1983, inédit.

C'est, en effet, un point cardinal de l'enseignement de Lacan que de distinguer vérité et savoir. C'est là que prennent leur valeur nombre de ses références à Heidegger. Ce ne sont pas simplement des références philosophiques. C'est pour rappeler la fonction du dévoilement dans le statut de la vérité, à partir de toute cette littérature sur l'aléthéia. Dire que la vérité se rapporte à un dévoilement, c'est dire qu'elle reste toujours en rapport avec un voile, et que dans son statut différentiel d'avec le savoir, est impliqué qu'elle est toujours à demi cachée, ou, comme on pourrait le dire approximativement, qu'elle est toujours implicite. C'est d'ailleurs pour s'alléger de cette référence heideggérienne que Lacan, finalement, l'a qualifiée du mi- dire, du dire à moitié.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Du symptôme au fantasme, et retour », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, leçon du 4 mai 1983, inédit.

L'hallucination, au fond, est le phénomène, la manifestation, d'un réel émergeant dans la vérité. J.-A. Miller, « L'orientation lacanienne. Le tout dernier Lacan », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 29 novembre 2006, inédit.

Déjà, on perçoit que, dans une analyse qui dure, la révélation se fait plus rare, elle s'estompe, voire elle disparaît. [...] La révélation est remplacée, à la place maîtresse, par la répétition. Et ça n'est pas la répétition des éléments traçables qui produit révélation, c'est une répétition qui conflue à la stagnation. Bien entendu qu'une analyse qui dure demande de traverser la stagnation, de la supporter, c'est-à-dire d'explorer des limites : la cage du sinthome. C'est si l'on veut ce que j'appelais jadis l'expérience du réel sous la guise de l'inertie. Et on attend que ça cède. [...] c'est quelque chose qui est de l'ordre de la cession de libido, le retrait de la libido d'un certain nombre des éléments traçables qui ont été dégagés à l'époque de la révélation.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Choses de finesse en psychanalyse », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, leçon du 14 janvier 2009, inédit.

Il n'y a pas de vérité de la jouissance – et donc c'est en vain qu'on cherche l'objet cause, le petit à comme la vérité de sa jouissance. On dit – ça, c'est rentré dans les caboches – le hors sens de la jouissance, mais ça comporte précisément qu'il n'y a pas de vérité de la jouissance, que la jouissance est aussi bien hors-vérité.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Choses de finesse en psychanalyse », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, leçon du 11 mars 2009, inédit.

L'interprétation de l'analyste, telle que je la comprends, se pense par rapport à la révélation. C'est une aide à la révélation. Ça peut être une révélation auxiliaire. Mais enfin l'interprétation ne s'accomplit que si elle donne lieu, en direct ou en différé, à une révélation *chez l'analysant*. Et il ne faut pas la risquer, l'interprétation, comme ça pour voir, il faut la risquer en jouant la partie par rapport à la révélation contingente qu'elle pourrait amener chez l'analysant, c'est-à-dire la tombée du voile, ou sa déchirure, qu'elle a chance d'apporter.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Choses de finesse en psychanalyse. », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, leçon du 18 mars 2009, inédit.

Quand on dit vérité, dans l'analyse, le mot appelle celui de voile – comme obstacle.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Choses de finesse en psychanalyse. », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, leçon du 18 mars 2009, inédit.

Je ne décolle peut-être pas trop de l'expérience immédiate en disant que celui qui parle en analyse vit dans une réalité, mais, de temps à autre, il apparaît qu'il y en a une autre, dont il s'éprouve, dans la règle, comme séparé par un voile. Et de la même façon que le pluriel vient à la vérité par le fait que plusieurs se succèdent en analyse, qui ne sont pas forcément cohérentes les unes avec les autres, qui se démentent, de même le dédoublement vient à la réalité.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Choses de finesse en psychanalyse. », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, leçon du 18 mars 2009, inédit.

Autant l'imaginaire se laisse résorber dans le symbolique, autant le réel y répugne. Il y a autre chose que la vérité. La révélation ne résout pas tout de ce qui fait noeud et problème dans l'existence. Tout n'est pas vérité. Tout n'est pas sens.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Choses de finesse en psychanalyse. », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, leçon du 18 mars 2009, inédit.

Quatrièmement, de la même façon que nous parlons d'émergence de vérité, de révélation, de tombée du voile, eh bien ! du même souffle, nous pouvons parler de plus-de-jouir. C'est construit de la même façon. Ce que Lacan a appelé plus-de-jouir, ça consiste à régimenter, si je puis dire – c'est un anglicisme –, régimenter la jouissance au même pas que la vérité.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Choses de finesse en psychanalyse. », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, leçon du 8 avril 2009, inédit.

C'est d'abord la semblantisation du sens. C'est la réduction de la vérité à la vérité menteuse. La passe, si elle ne se joue pas par rapport au fantasme mais par rapport au sinthome, ça n'est pas la révélation d'une vérité. C'est la révélation que la vérité est menteuse, que le sens est du semblant, et que ce qui s'élucide, c'est comment, pour vous, la jouissance est interpellée par le semblant – par le semblant, par le signifié.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Choses de finesse en psychanalyse. », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, leçon du 10 juin 2009, inédit.

La passe reste donc encore prise dans la machine de la transgression, il faut crever le voile, le traverser, or, la transgression, comme s'exprime Lacan dans son Séminaire ...ou pire, : la transgression, ça ne tient pas quand il s'agit du véritable impossible – le véritable impossible, c'est le réel. Donc, il ne s'agit pas de transgresser, comme la passe encore le posait, il s'agit seulement que le sujet à la fin de l'analyse puisse cerner un certain nombre de points d'impossible pour lui.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. L'Un tout seul. », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, leçon du 2 mars 2011, inédit.

Le refoulé, c'est un être qui surgit dans la surprise, c'est un être qui est, comme le dit Lacan dans le Séminaire XI, « non-réalisé », qui peut venir à l'être ou ne pas y venir, qui est donc un moindre être, et qui peut venir à l'être dans la parole.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. L'Un tout seul. », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, leçon du 23 mars 2011, inédit.

Lacan pouvait dire que dans la passe, il y a un évanouissement du sujet supposé savoir corrélatif du désêtre, que de la même façon qu'il y a désêtre il y a le dévoilement de l'inessentiel du sujet supposé savoir c'est-à-dire le dévoilement de la négation de cette essence et de ce sens du sujet supposé savoir.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. L'Un tout seul. », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, leçon du 25 mai 2011, inédit.

L'effet majeur de l'expérience analytique ne soit ni de guérison ni de formation mais, à proprement parler de révélation ontologique, quant au sujet.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. L'Un tout seul. », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, leçon du 2 février 2011, inédit.

Quant au désir, on peut dire en effet qu'il y a une traversé du fantasme qui aboutit à une révélation de vérité, qui donne accès au *Wahrheitskern*, au noyau de vérité.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. L'Un tout seul. », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, leçon du 9 février 2011, inédit.

Le point de vue du sinthome, c'est que la révélation de la vérité laisse le réel intouché. La révélation de vérité peut, en effet, avoir une incidence sur la fenêtre du sujet sur le réel, elle a une incidence sur ce qui donne signification au réel pour le sujet, [...] Parce que le fantasme, après tout, ça n'est que la signification donnée à la jouissance, donnée à la jouissance à travers un scénario. Mais même quand cette signification est évacuée, la jouissance demeure.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. L'Un tout seul. », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, leçon du 2 mars 2011, inédit.

ÉRIC LAURENT

Il faut encore que le sujet y « reconnaisse la place qu'il a prise » dans cette partie jouée logiquement, comme tous les « grands jeux ». Cette part prise est la voie par laquelle le sujet aura en retour une prise sur les vérités qui lui seront révélées au cours de l'analyse. Il y a engagé son être c'est-à-dire pour nous, sa chair et ses pulsions, de son insertion dans les balbutiements du *fort-da*. La place de cette part prise, de cette part « interdite » et non maudite, est d'abord nommée par Lacan comme la place du désir. Ce sera ensuite la place de la jouissance, lorsqu'il remaniera sa théorie du symptôme.

Laurent É., « Le cas, du malaise au mensonge », *La Cause freudienne*, n° 50, Février 2002, p. 18.

Prendre en compte la plainte dans sa dimension de vérité, comme Freud l'a inauguré, permet de soutenir une pratique des effets de vérité, susceptible d'y produire des levées de voile. Cette pratique procède de la parole et fait fond sur la parole vraie. Mais elle est liée à l'amour de transfert, qui lui n'est pas amour de vérité mais supposition de savoir.

Laurent É., « Chronique du malaise : L'horreur de savoir et la parole de vérité (1) », *L'hebdo-blog*, 19 juin 2022.



Les amants, René Magritte

6 – Étude : Vérité, parole et dire

SIGMUND FREUD

Dans les rêves les mieux interprétés, on doit souvent laisser un point dans l'obscurité, parce que l'on remarque, lors de l'interprétation, que commence là une pelote de pensées de rêve qui ne laisse pas démêler, mais qui n'a pas non plus livré de contributions supplémentaires au contenu du rêve. C'est alors l'ombilic du rêve, le point où il repose sur le non-connu.

Freud S., *L'interprétation du rêve*, Paris, PUF, 2017, p. 578.

L'homme du commun ne connaît qu'une vérité, au sens commun du mot. Ce que serait une vérité plus élevée ou suprême, il ne peut se le représenter. La vérité lui semble aussi peu susceptible de gradation que la mort, et il ne peut suivre le saut du beau au vrai.

Freud S., « Sur une Weltanschauung », *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Folio, Gallimard, 1984, p. 230.

Tout ce qu'elle enseigne ne vaut que provisoirement ; ce qu'on prône aujourd'hui comme sagesse suprême sera rejeté demain pour être remplacé, de nouveau à titre d'essai uniquement, par autre chose. La dernière erreur s'appelle alors vérité. Et c'est à cette vérité-là qu'il nous faudrait sacrifier notre bien suprême !

Freud S., « Sur une Weltanschauung », *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Folio, Gallimard, 1984, p. 230-231.

On renoncerait à la peine inutile de persuader le malade de la folie de son délire et de la contradiction qui l'oppose à la réalité, et on baserait plutôt le travail thérapeutique sur le fait de reconnaître avec lui le noyau de vérité contenu dans son délire.

Freud S., « *Constructions dans l'analyse* », *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, PUF, 1998, p. 279-280.

JACQUES LACAN

À quoi s'observe que c'est avec l'apparition du langage qu'émerge la dimension de la vérité.
Lacan J., « *L'instance de la lettre dans l'inconscient* », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 524.

C'est dans cette articulation que réside la vérité du symptôme. Le symptôme gardait un flou de représenter quelque irruption de vérité. En fait il *est* vérité, d'être fait du même bois dont elle est faite, si nous posons matérialistement que la vérité, c'est ce qui s'instaure de la chaîne signifiante.

Lacan J., « *Du sujet enfin en question* », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 235.

L'ambiguïté de la révélation hystérique du passé ne tient pas tant à la vacillation de son contenu entre imaginaire et réel, car il se situe dans l'un et dans l'autre. Ce n'est pas non plus qu'elle soit mensongère. C'est qu'elle nous présente la naissance de la vérité dans la parole, et que par là nous heurtons à la réalité de ce qui n'est ni vrai, ni faux. Du moins est-ce là le plus troublant de son problème.

Lacan J., « *Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse* », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 255.

Le sens d'un retour à Freud, c'est un retour au sens de Freud. Et le sens de ce qu'a dit Freud peut être communiqué à quiconque parce que, même adressé à tous, chacun y sera intéressé : un mot suffira pour le faire sentir, la découverte de Freud met en question la vérité, et il n'est personne qui ne soit personnellement concerné par la vérité.

Lacan J., « *La chose freudienne ou Sens du retour à Freud en psychanalyse* », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 405.

Mais voici que la vérité dans la bouche de Freud prend ladite bête aux cornes : « Je suis donc pour vous l'éénigme de celle qui se dérobe aussitôt qu'apparue, hommes qui tant vous entendez à me dissimuler sous les oripeaux de vos convenances. Je n'en admets pas moins que votre embarras soit sincère, car même quand vous vous faites mes hérauts, vous ne valez pas plus à porter mes couleurs que ces habits qui sont les vôtres et pareils à vous-mêmes, fantômes que vous êtes. Où vais-je donc passée en vous, où étais-je avant ce passage ? Peut-être un jour vous le dirai-je ? Mais pour que vous me trouviez où je suis, je vais vous apprendre à quel signe me reconnaître. Hommes, écoutez, je vous en donne le secret. Moi la vérité, je -parle.

Lacan J., « *La chose freudienne ou Sens du retour à Freud en psychanalyse* », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 408-409.

Le commerce au long cours de la vérité ne passe plus par la pensée : chose étrange, il semble que ce soit désormais par les choses : *rébus*, c'est par vous que je communique, comme Freud le formule à la fin du premier paragraphe du sixième chapitre, consacré au travail du rêve, de son travail sur le rêve et sur ce que le rêve veut dire. Mais vous allez là prendre garde : la peine

qu'a eue celui-ci à devenir professeur, lui épargnera peut-être votre négligence, sinon votre égarement, continue la prosopopée. Entendez bien ce qu'il a dit, et, comme il l'a dit de moi, la vérité qui parle, le mieux pour le bien saisir est de le prendre au pied de la lettre. Sans doute ici les choses sont mes signes, mais je vous le redis, signes de ma parole.

Lacan J., « La chose freudienne ou Sens du retour à Freud en psychanalyse », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 410-411.

Ainsi, de dénoncer la pensée magique, on ne voit pas que c'est pensée magique, et en vérité l'alibi des pensées de pouvoir, toujours prêtes à produire leur rejet dans une action qui ne se soutient que de son joint à la vérité.

C'est à ce joint de vérité que Freud se rapporte en déclarant impossibles à tenir trois gageures : éduquer, gouverner, psychanalyser. Pourquoi en effet le seraient-elles ? sinon que le sujet ne peut qu'y être manqué, d'y filer dans la marge que Freud réserve à la vérité. Car la réalité s'y avère complexe par essence, humble en ses offices et étrangère à la réalité, insoumise au choix du sexe, parente de la mort et, à tout prendre, plutôt inhumaine, Diane peut-être...

Lacan J., « La chose freudienne ou Sens du retour à Freud en psychanalyse », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 436.

Revenons donc posément à épeler avec la vérité ce qu'elle a dit d'elle-même. La vérité a dit : « Je parle ». Pour que nous reconnaissions ce « je » à ce qu'il parle, peut-être n'était-ce pas sur le « je » qu'il fallait nous jeter, mais aux arêtes du parler que nous devions nous arrêter. « Il n'est parole que de langage » nous rappelle que le langage est un ordre que des lois constituent, desquelles nous pourrions apprendre au moins ce qu'elles excluent.

Lacan J., « La chose freudienne ou Sens du retour à Freud en psychanalyse », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 436.

[L]a vérité de l'inconscient est dès lors à situer entre les lignes.

Lacan J., « La psychanalyse et son enseignement », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 437.

L'usage du terme de libération pour désigner les fonctions qui se révèlent dans les désintégations neurologiques, marque bien les valeurs de conflit qui conservent ici, c'est-à-dire en une place où elle n'a qu'en faire, une vérité de provenance différente. Est-ce cette provenance authentique que Freud a retrouvée dans le conflit qu'il met au cœur de la dynamique psychique qui constitue sa découverte.

Lacan J., « La psychanalyse et son enseignement », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 443.

Nous voici donc au principe malin de ce pouvoir toujours ouvert à une direction aveugle. C'est le pouvoir de faire le bien, aucun pouvoir n'a d'autre fin, et c'est pourquoi le pouvoir n'a pas de fin. Mais ici il s'agit d'autre chose, il s'agit de la vérité, de la seule, de la vérité sur les effets de la vérité. Dès qu'Œdipe s'est engagé dans cette voie, il a déjà renoncé au pouvoir.

Où va donc la direction de la cure ? Peut-être suffirait-il d'interroger ses moyens pour la définir dans sa rectitude.

Lacan J., « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 640.

Tenons-nous-en dès lors à dire qu'une pratique comme la psychanalyse, qui reconnaît dans le désir la vérité du sujet, ne peut méconnaître ce qui va suivre, sans démontrer ce qu'elle refoule.

Lacan J., « Kant avec Sade », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 785.

Le manque dont il s'agit est bien ce que nous avons déjà formulé : qu'il n'y ait pas d'Autre de l'Autre. Mais ce trait du Sans-Foi de la vérité, est-ce bien là le dernier mot qui vaille à donner, à la question : que me veut l'Autre ? sa réponse, quand nous, analyste, en sommes la porte-parole ? – Sûrement pas et justement en ce que notre office n'a rien de doctrinal. Nous n'avons à répondre d'aucune vérité dernière, spécialement ni pour ni contre aucune religion.

Lacan J., « *Subversion du sujet et dialectique du désir* », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 818.

Il y a quatre discours. Chacun se prend pour la vérité. Seul le Discours analytique fait exception. Il vaudrait mieux qu'il domine en conclura-t-on, mais justement ce discours exclut la domination, autrement dit il n'enseigne rien. Il n'a rien d'universel : c'est bien en quoi il n'est pas matière d'enseignement.

Lacan J., « *Lacan pour Vincennes !* », *Ornicar ?* n°17/18, 1979, p. 278.

La vérité nous vient pourtant sur des pattes de colombe, on s'en est aperçu.

Lacan J., « *Discours à l'École freudienne de Paris* », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 276.

Je dis toujours la vérité : pas toute, parce que toute la dire, on n'y arrive pas. La dire toute, c'est impossible, matériellement : les mots y manquent. C'est même par cet impossible que la vérité tient au réel.

Lacan J., « *Télévision* », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 509.

Il suffit d'avoir la moindre pratique de la vie conjugale pour savoir qu'il y a toujours une part de revendication implicite dans le fait qu'un des conjoints rapporte à l'autre ce qui l'a embêté dans la journée plutôt que le contraire. Mais il peut y avoir aussi le souci de l'informer de quelque événement important à connaître. Les deux sont vrais. Il s'agit de savoir sur quel point on porte la lumière.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre 1, *Les écrits techniques de Freud*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Collection Points Essais, Seuil, 1975, p. 53.

Ne voyez-vous pas, là, combien ce phénomène, qui se passe au niveau de la réalité, est complémentaire de ce qui se passe au niveau du rêve ? Ce à quoi nous assistons c'est à l'émergence d'une parole véridique.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre 1, *Les écrits techniques de Freud*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Collection Points Essais, Seuil, 1991, p. 79.

En fin de compte, ce à quoi nous sommes ramenés par cette considération, n'est-ce pas ce dont je suis parti dans mon rapport sur les fonctions de la parole ? à savoir l'opposition de la parole vide et de la parole pleine, parole pleine en tant qu'elle réalise la vérité du sujet, parole vide par rapport à ce qu'il a à faire *hic et nunc* avec son analyste [...] La résistance, en effet s'incarne dans le système du moi et de l'autre. Elle s'y réalise à tel ou tel moment de l'analyse. Mais c'est d'ailleurs qu'elle part, à savoir de l'impuissance du sujet à aboutir dans le domaine de la réalisation de *sa* vérité.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre 1, *Les écrits techniques de Freud*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Collection Points Essais, Seuil, 1975, p. 83.

La parole pleine est celle qui vise, qui forme la vérité telle qu'elle s'établit dans la reconnaissance de l'un par l'autre. La parole pleine est parole qui fait acte. Un des sujet se trouve, après, autre qu'il n'était avant.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre 1, *Les écrits techniques de Freud*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Collection Points Essais, Seuil, 1975, p. 174.

Il y a dans toute entrée de l'être dans son habitation de paroles une marge d'oubli, un λήθη complémentaire de toute αλήθεια.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre I, *Les écrits techniques de Freud*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Collection Points Essais, Seuil, 1975, p. 298.

C'est avec la dimension de la parole que se creuse dans le réel la vérité. Il n'y a ni vrai ni faux avant la parole.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre I, *Les écrits techniques de Freud*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Collection Points Essais, Seuil, 1975, p. 352.

Quand on parle du signifié, on pense à la chose, alors qu'il s'agit de la signification. Néanmoins, chaque fois que nous parlons, nous disons la chose, le signifiable, à travers le signifié. Il y a là un leurre, car il est bien entendu que le langage n'est pas fait pour désigner les choses. Mais ce leurre est structural dans le langage humain et, en un sens, c'est sur lui qu'est fondée la vérification de toute vérité.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre I, *Les écrits techniques de Freud*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Collection Points Essais, Seuil, 1975, p. 376-377.

Elle [la parole] n'est pas un jeu des signes, elle se situe, non pas au niveau de l'information, mais à celui de la vérité.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre I, *Les écrits techniques de Freud*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Collection Points Essais, Seuil, 1975, p. 381.

La parole, dès qu'elle s'instaure, se déplace dans la dimension de la vérité. Seulement, la parole ne sait pas que c'est elle qui fait la vérité.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre I, *Les écrits techniques de Freud*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Collection Points Essais, Seuil, 1975, p. 395.

Toute parole formulée comme telle introduit dans le monde le nouveau de l'émergence du sens. Ce n'est pas qu'elle s'affirme comme vérité, mais plutôt qu'elle introduit dans le réel la dimension de la vérité.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre I, *Les écrits techniques de Freud*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Collection Points Essais, Seuil, 1975, p. 400.

C'est avec la dimension de la parole que se creuse dans le réel la vérité. Il n'y a ni vrai ni faux avant la parole. Avec elle s'introduit la vérité, et le mensonge aussi, et d'autres registres encore.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre I, *Les écrits techniques de Freud*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 254.

Mais, pour nous, travailleurs, pour nous, savants, pour nous, médecins, pour nous, techniciens, quelle direction nous indique ce retour à la vérité de Freud ? C'est celle d'une étude positive dont les méthodes et dont les formes nous sont données dans cette sphère des sciences dites humaines qui concerne l'ordre du langage, la linguistique. La psychanalyse devrait être la science du langage habité par le sujet. Dans la perspective freudienne, l'homme, c'est le sujet pris et torturé par le langage.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre III, *Les psychoses*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1981, p. 276.

Dans la parole vraie, tout au contraire, l'allocution est la réponse. Ce qui répond à la parole, c'est en effet la consécration de l'Autre comme *ma femme*, ou comme *mon maître*, et donc ici c'est la réponse qui présuppose l'allocution. Dans la parole délirante, l'Autre est exclu véritablement, il n'y a pas de vérité derrière, il y en a si peu que le sujet lui-même n'y met aucune vérité, et qu'il est vis-à-vis de ce phénomène, brut en fin de compte, dans l'attitude de la perplexité. Il faut longtemps avant qu'il ne tente de restituer autour de cela un ordre que nous appellerons l'ordre délirant.

Lacan J., *Le Séminaire, livre III, Les psychoses*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1981, p. 64.

Dès que nous faisons entrer enjeu le signifiant, dès que deux sujets s'adressent et se rapportent l'un à l'autre par l'intermédiaire d'une chaîne signifiante, il y a un reste, et c'est alors une subjectivité d'un autre ordre qui s'instaure, pour autant qu'elle se réfère au lieu de la vérité comme tel.

Lacan J., *Le Séminaire, livre V, Les formations de l'inconscient*, texte établi par J.-A. Miller, Seuil, Paris, 1998, p. 105.

À la vérité, Dora ne sait pas ce qu'elle attend, elle est conduite par la main, et Freud lui dit *Parlez*, et rien d'autre ne pointe à l'horizon d'une expérience ainsi dirigée – si ce n'est implicitement, car du seul fait qu'on lui dit de parler, il doit bien y avoir en jeu quelque chose de l'ordre de la vérité.

Lacan J., *Le Séminaire, livre V, Les formations de l'inconscient*, texte établi par J.-A. Miller, Seuil, Paris, 1998, p. 323.

Il n'y a rien dans l'Autre, rien dans la signification, qui puisse suffire à ce niveau de l'articulation signifiante – il n'y a rien dans la signification qui soit la garantie de la vérité – il n'y a d'autre garantie de la vérité que la bonne foi de l'Autre, et celle-ci se présente toujours au sujet sous une forme problématique.

Lacan J., *Le Séminaire, livre VI, Le désir et son interprétation*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2013, p. 468.

Si je distingue ces voix, c'est tout à fait admissible. Si je dis : « *Il dit que je mens* », cela va tout seul, cela ne fait pas d'objection, pas plus que si je disais : « *Il ment* ». Mais je peux même dire : « *Je dis que je mens* ». Il y a tout de même quelque chose ici qui doit nous retenir, c'est que si je dis : « *Je sais que je mens* », cela a encore quelque chose de tout à fait *convainquant* qui doit nous retenir comme analystes puisque, comme analystes justement, nous savons que l'original, le vif et le passionnant de notre intervention est ceci : que nous pouvons dire que nous sommes faits pour dire, pour nous déplacer *dans la dimension exactement opposée*, mais strictement corrélatrice, qui est de dire : « *Mais non, tu ne sais pas que tu dis la vérité* ». Ce qui va tout de suite plus loin. Bien plus : « *Tu ne la dis si bien que dans la mesure même où tu crois mentir, et quand tu ne veux pas mentir, c'est pour mieux te garder de cette vérité* ». »

Lacan J., *Le Séminaire, livre IX, « L'identification »*, leçon du 15 novembre, 1961, inédit.

La vérité en ce sens c'est ce qui court après la vérité – et c'est là où je cours, où je vous emmène, tels les chiens d'Actéon, après moi. Quand j'aurai trouvé le gîte de la déesse, je me changerai sans doute en cerf, et vous pourrez me dévorer, mais nous avons encore un peu de temps devant nous.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, 1973, p. 172.

Le détour par où l'expérience analytique rejoue le procès le plus moderne de la logique, tient justement au rapport du signifiant à la vérité. [...] Donc, contentons-nous du nœud très exprès que je viens de faire entre la vérité et le signifiant, ce point d'origine entre le signifiant et la vérité.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XIV, La logique du fantasme*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil et le Champ Freudien, 2023, p. 61-62.

[I]l y a une opération dont nous n'avons pas parlé, et qui mérite un nom- celle qui fait passer du niveau de la pensée inconsciente à son statut, logique, théorique, et qui, inversement, fait passer du statut du sujet comme sujet des pulsions scoptophilique et sadomasochiste au statut du sujet, analysé, pour qui a un sens la fonction de castration. Cette opération, nous l'appellerons, opération vérité, parce que, comme la vérité elle-même, elle se réalise où elle veut quand elle parle.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XIV, La logique du fantasme*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil et le Champ Freudien, 2023, p. 147-148.

[T]elle qu'elle est vécue, telle qu'elle opère, la sexualité représente fondamentalement un *se défendre* de donner suite à cette vérité qu'il n'y a pas d'Autre. [...] Nous posons qu'il n'y a nul lieu où s'assure la vérité constituée par la parole.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XIV, La logique du fantasme*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil et le Champ Freudien, 2023, p. 151.

Nous, ici, nous avons affaire à l'Autre en tant que champ de la vérité et à ce qu'il est marqué, que nous le voulions ou pas en tant que philosophe- au premier abord par la castration.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XIV, La logique du fantasme*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil et le Champ Freudien, 2023, p. 153.

Peut-être la réponse à la question qui concerne la force de la vérité, est-elle à chercher dans ce champ où nous sommes introduits, celui que nous pouvons, par métaphore, appeler le marché de la vérité. Si le ressort de ce marché est, comme de la dernière fois vous pouvez l'entrevoir, la valeur de jouissance, quelque chose s'y échange en effet, qui n'est pas la vérité en elle-même. Autrement dit, le lien de qui parle à la vérité, mais pas le même selon le point où il soutient sa jouissance.

C'est bien là ce qui fait toute la difficulté de la position du psychanalyste. Que fait-il ? De quoi jouit-il à la place qu'il occupe ? [...] dans cet échange qui se transmet par une parole dont l'horizon nous est donné par l'expérience analytique, la vérité n'est donc pas en elle-même l'objet d'échange, comme il se voit dans la pratique.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XIV, La logique du fantasme*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil et le Champ Freudien, 2023, p. 275.

Passons à l'Autre, comme le lieu ou prend place le signifiant [...] Il est là parce qu'il n'existe que comme répétition, parce que c'est lui qui fait venir la chose dont il s'agit comme vraie. À l'origine, on ne sait pas d'où il sort. Il n'est rien que ce trait qui est aussi coupure, à partir duquel la vérité peut naître.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XIV, La logique du fantasme*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil et le Champ Freudien, 2023, p. 327.

Dieu merci, j'ai aussi mis à l'avance une barrière de ce côté-là en rappelant dans mon langage, *d'Autre de l'Autre*, l'Autre étant dans ce cas écrit avec un grand A – *qu'il n'y a pas*, pour répondre à un vieux murmure de mon séminaire de Saint-Anne, *de vrai sur le vrai* – hélas, je

suis bien au regret de le dire. De même n'y a-t-il nullement à considérer la dimension du transfert du transfert, ce qui veut dire d'aucune reprise analytique du statut du transfert lui-même.

Lacan J., *Le Séminaire, livre xv, L'acte psychanalytique*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2024, p. 54.

Comme vous le savez, la hâte c'est ce qui laisse justement échapper la vérité. Ça nous permet d'ailleurs de vivre.

Lacan J., *Le Séminaire, livre xv, L'acte psychanalytique*, texte établi par J.A. Miller, Paris, Seuil, 2024, p. 100.

Il est étrange qu'au niveau de l'Église, ou ils ne sont pas tellement cons quand même, ils ne s'aperçoivent pas que, là, Freud dit la même chose que ce qu'ils sont présumés savoir être la vérité, ce qui les force, justement, à l'enseigner, à savoir qu'il y a quelque chose qui cloche du côté sexe. [...] J'y suis allé il n'y a pas longtemps, ça les a beaucoup intéressés, ce que je leur ai dit. Je n'ai pas poussé la question jusqu'à leur dire – *C'est parce que c'est la vérité que ça ne vous plaît pas ? La vérité que vous savez être la vérité ?* Je leur ai laissé le temps de s'y faire. Lacan J., *Le Séminaire, livre xv, L'acte psychanalytique*, texte établi par J.A. Miller, Paris, Seuil, 2024, p. 174.

Comme la première expérience analytique nous apprend, l'hystérique, dans la dernière articulation, dans sa nature essentielle, c'est authentiquement – si *authentique* veut dire *ne trouver qu'en soi sa propre loi* – qu'elle se soutient dans une affirmation signifiante qui fait théâtre, fait comédie, alors qu'à la vérité, elle se présente comme authentique. [...] En revanche, dans la structure dite obsessionnelle, c'est tout à fait sincèrement que le sujet sort le signifiant dont il s'agit en tant qu'il est sa vérité, mais il le pourvoit de la *Verneinung* fondamentale par quoi il s'annonce comme n'étant pas cela que, justement, il formule, articule, avoue.

Lacan J., *Le Séminaire, livre xv, L'acte psychanalytique*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2024, p. 217.

Envers assone avec vérité.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, 1991, p. 6.

S'il y a quelque chose que toute notre approche délimite, et qui a assurément été renouvelé par l'expérience analytique, c'est bien que nulle évocation de la vérité ne peut se faire qu'à indiquer qu'elle n'est accessible que d'un mi-dire, qu'elle ne peut se dire tout entière, pour la raison qu'au-delà de sa moitié, il n'y a rien à dire.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1991, p. 57-58.

En vérité, quelque chose mérite d'être appuyé dès ce départ – vérité n'est pas un mot à manier hors de la logique propositionnelle, où l'on en fait une valeur, réduite à l'inscription, au maniement d'un symbole, ordinairement grand V, son initiale. Cet usage, nous le verrons, est très particulièrement dépourvu d'espoir. C'est bien ce qu'il a de salubre.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1991, p. 62.

Le vrai ne dépend – c'est là qu'il me faut réintroduire la dimension que j'en sépare arbitrairement – que de mon énonciation, à savoir si je l'énonce à propos. Le vrai n'est pas interne à la proposition, où ne s'annonce que le fait, le factice du langage.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1991, p. 68.

Dire que la vérité est inséparable des effets de langage pris comme tels, c'est y inclure l'inconscient.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1991, p. 70.

Pour les philosophes, la question a toujours été beaucoup plus souple et pathétique. Souvenez-vous de quoi il s'agit, tous l'avouent plus ou moins, et certains d'entre eux, les plus lucides, en clair – ils veulent sauver la vérité.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1991, p. 71.

Mais comment Freud définit-il donc la position psychotique dans une lettre que j'ai maintes fois citée ? Précisément de ceci qu'il appelle, chose étrange, *unglauben*, ne rien vouloir savoir du coin où il s'agit de la vérité.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1991, p. 71.

Ce ne serait pas mal si l'analyse vous permettait d'apercevoir à quoi tient l'impossibilité, c'est-à-dire ce qui fait obstacle au cernage, au serrage de ce qui, seul, pourrait peut-être au dernier terme introduire une mutation, à savoir, le réel nu, pas de vérité.

Seulement voilà, entre nous et le réel, il y a la vérité. La vérité, je vous ai déjà énoncé un jour en une envolée lytique, que c'était la chère petite sœur de l'impuissance.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1991, p. 202.

S'il y a quelque chose que doit vous inspirer la vérité si vous voulez soutenir l'*Analysieren*, ce n'est pas certainement par l'amour. Car la vérité, dans l'occasion, c'est elle qui fait surgir ce signifiant, la mort.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1991, p. 200.

Avoir honte de ne pas en mourir y mettrait peut-être un autre ton, celui de ce que le réel soit concerné. J'ai dit le réel et pas la vérité, car, comme je vous l'ai déjà expliqué la dernière fois, c'est tentant, sucer le lait de la vérité, mais c'est toxique. Ça endort, et c'est tout ce qu'on attend de vous.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1991, p. 212.

Il est notable que j'ai mis en garde le psychanalyste de connoter d'amour ce lieu à quoi il est fiancé par son savoir, lui. Je lui dis tout de suite : on n'épouse pas la vérité ; avec elle, pas de contrat, et d'union libre encore moins. Elle ne supporte rien de tout ça. La vérité est séduction d'abord, et pour vous couillonner. Pour ne pas s'y laisser prendre, il faut être fort.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1991, p. 214.

Ce n'est donc pas ce que j'avise ; vous ne courez pas le risque d'être mordue de la vérité ; mais, qui sait, que ma forgerie s'anime, que le psychanalyste prenne mon relais, aux limites de l'espoir que ça ne se rencontre pas, c'est lui que j'avertis ; que de la vérité on ait tout à apprendre, ce lieu commun voue quiconque à s'y perdre. Chacun en sache un bout, ça suffira, et il fera bien de s'y tenir. Encore le mieux sera-t-il qu'il n'en fasse rien. Il n'y a rien d plus traître comme instrument.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1991, p. 214.

Vous le savez, dès que la logique est arrivée à s'affronter à quelque chose qui supporte une référence de vérité, elle a produit la notion de variable.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XIX, ...ou pire*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2011, p. 11.

Il n'y a pas de rapport sexuel se propose donc comme vérité. Mais j'ai déjà dit de la vérité qu'elle ne peut que se mi- dire. Donc, ce que je dis, c'est qu'il s'agit somme toute que l'autre moitié dise pire. S'il n'y avait pas pire, qu'est-ce que ça simplifierait les choses !

Lacan J., *Le Séminaire, livre XIX, ...ou pire*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2011, p. 12.

Quand je dis qu'il n'y a pas de rapport sexuel, j'avance très précisément cette vérité, que le sexe ne définit nul rapport chez l'être parlant.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XIX, ...ou pire*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2011, p. 13.

Le réel, c'est ce qui intéresse ceci que, dans ce qui est la fonction la plus commune, vous baignez dans la signification, mais vous ne pouvez pas les attraper tous en même temps, les signifiants. C'est interdit par leur structure même. Quand vous en avez certains, un paquet, vous n'avez plus les autres. Ils sont refoulés. Cela ne veut pas dire que vous ne les dites pas *quand même*. Justement, vous les dites *inter*, ils sont interdits. Ça ne vous empêche pas de les dire. Mais vous les dites censurés. Ou bien tout ce qu'est la psychanalyse n'a aucun sens, est à jeter au panier, ou bien ce que je vous dis là doit être votre vérité première.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XIX, ...ou pire*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2011, p. 30.

Le discours naïf s'inscrit d'emblée comme tel comme vérité. Or, il est depuis toujours apparu facile de lui démontrer, à ce discours, qu'il ne sait pas ce qu'il dit [...]. C'est l'orée de la critique du sophiste. À quiconque énonce ce qui est toujours posé comme vérité, le sophiste démontre qu'il ne sait pas ce qu'il dit. C'est là l'origine de toute dialectique.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XIX, ...ou pire*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2011, p. 41.

Ce qui est au principe du symptôme, c'est l'inexistence de la vérité qu'il suppose, quoiqu'il en marque la place. Le symptôme se rattache à la vérité qui n'a plus cours.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XIX, ...ou pire*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2011, p. 52.

La fonction de la parole, il y a très longtemps que j'ai avancé ça, c'est d'être la seule forme d'action qui se pose comme vérité.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XIX, ...ou pire*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2011, p. 69.

Si la vérité ne peut jamais que se mi-dire, si c'est là le noyau, l'essentiel du savoir de l'analyste, c'est qu'à la place de la vérité se tient S2, le savoir. C'est donc un savoir qui est lui-même toujours à mettre en question.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XIX, ...ou pire*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2011, p. 79.

La vraie vérité, ce serait justement ce qui ne s'écrit pas, ce qui ici ne peut s'écrire que sous la forme qui conteste la fonction phallique, à savoir *Il n'est pas vrai que la fonction phallique soit ce qui fonde le rapport sexuel*.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XIX, ...ou pire*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2011, p. 101.

Il y a une face du savoir sur la vérité qui prend sa force d'en négliger totalement le contenu. Cela permet d'assener que l'articulation signifiante est tellement son lieu et son heure que la vérité n'est rien que cette articulation.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XIX, ...ou pire*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2011, p. 175.

Ici, je ne parle que du savoir, et je remarque qu'il ne s'agit pas de la vérité sur le savoir, mais du savoir sur la vérité. Le savoir sur la vérité s'articule de la pointe de ce que j'avance cette année sur le *Yad'lun*. *Yad'lun* et rien de plus, mais c'est un Un très particulier, celui qui sépare L'Un de deux, et c'est un abîme.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XIX, ...ou pire*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2011, p. 195.

La vérité implique déjà le discours. Ça ne veut pas dire que ça puisse se dire. Je me tue à dire que ça ne peut pas se dire, ou que ça ne peut que se mi-dire. La jouissance, ça, ça existe. Il faut qu'on puisse en parler. Moyennant quoi, il y a quelque chose qui est autre, et qui s'appelle le dire.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XIX, ...ou pire*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2011, p. 226.

Je ne sais pas si cela vous apparaît dans sa pertinence, mais ça veut dire ceci dont nous avons constamment l'expérience. Qu'elle se refuse, la vérité, alors ça me sert à quelque chose. C'est à ça que nous avons tout le temps à faire dans l'analyse. Qu'elle s'abandonne, qu'elle accepte la chaîne, quelle qu'elle soit, eh bien, j'y perds mon latin. Autrement dit, ça me laisse à désirer. Ça me laisse à désirer, et ça me laisse dans ma position de demandeur, puisque je me trompe de penser que je puis traiter d'une vérité que je ne puis reconnaître qu'au titre de déchainée

Lacan J., *Le Séminaire, livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 72.

Alors la vérité, vous vous apercevez que, exactement comme dans la métamathématique de Lorenzen, si vous posez qu'on ne peut pas à la fois dire oui et non sur le même point, là vous gagnez. Vous verrez tout à l'heure ce que vous gagnez. Mais si vous misez que c'est ou oui ou non, là vous perdez.

Je pose : il n'est pas vrai, dis-je à la vérité, que tu dis vrai et que tu mentes en même temps. La vérité peut répondre bien des choses, puisque c'est vous qui la faites répondre, ça ne vous coûte

rien. De toute façon, ça va aboutir au même résultat, mais je vous le détaille, pour rester collé au Lorenzen. Elle dit *Je dis vrai*, vous lui répondez *Je ne te le fais pas dire !* Alors, pour vous emmerder, elle vous dit *Je mens*. À quoi vous répondez *Maintenant, j'ai gagné, je sais que tu te contredis*. C'est exactement ce que vous découvrez avec l'inconscient, ça n'a pas plus de portée.

C'est simplement à vous de le savoir. Qu'est-ce que ça vous apprend ? Que la vérité, vous n'en savez quelque chose que quand elle se déchaine. Là, elle s'est déchainée, elle a brisé votre chaîne, elle vous a dit les deux choses aussi bien, quand vous disiez que la conjonction n'était pas soutenable.

Mais supposez le contraire, que vous lui ayez dit *Ou tu dis vrai ou tu mens*. Là, vous en êtes pour vos frais. Qu'est-ce qu'elle vous répond ? *Je te l'accorde, je m'enchaîne. Tu me dis - Ou tu dis vrai, ou tu mens - et en effet, ça, c'est bien vrai*. Seulement alors là, vous, vous ne savez rien, rien de ce qu'elle vous a dit, puisque, ou elle dit vrai, ou elle ment - de sorte que vous êtes perdant.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 72.

Ma prosopopée ébaudissant du *Je parle* dans l'écrit cité tout à l'heure, *La chose freudienne*, pour être mise au compte, rhétorique, d'une vérité en personne, ne me fait pas choir là d'où je la tire.

Rien n'est dit là que ce que parler veut dire – la division sans remède de la jouissance et du semblant. La vérité, c'est de jouir à faire semblant, et de n'avouer en aucun cas que la réalité de chacune de ces deux moitiés ne prédomine qu'à s'affirmer d'être de l'autre, soit à mentir à jets alternés. Tel est le mi-dit de la vérité.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 151.

Réel ou vrai ? Tout se passe, à ce niveau tentatif, comme si les deux mots étaient synonymes. L'affreux, c'est qu'ils ne le sont pas partout. Le vrai c'est ce qu'on croit tel. La foi, et même la foi religieuse, voilà le vrai, qui n'a rien à faire avec le réel.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XXIV, « L'insu que sait de l'une bêvue s'aille à mourre », Ornicar ?, n° 12/13, Paris, Navarin, 1977, p. 11.*

Qu'est-ce qui secourt ? Est-ce que c'est le *dire* ou est-ce que c'est le *dit* ?

Dans l'hypothèse analytique, c'est le *dire*, c'est-à-dire l'*énonciation*, l'*énonciation* de ce que j'ai appelé tout à l'heure la vérité.

Au commencement de la psychanalyse est l'amour. Le transfert révèle la vérité de l'amour et l'analyste se charge de la recueillir comme plainte.

Lacan J., *Le Séminaire, livre XXI, « Les non-dupes errent », leçon du 23 avril 1974, inédit.*

Ceci dit, moi là-dedans je suis *sujet*. Je suis pris dans cette affaire, comme ça, parce que je me suis mis à *ex-sister comme analyste*. Ça ne veut pas dire du tout que je me crois une mission de vérité. Il y a eu des gens comme ça - *dans le passé* - un peu tombés sur la tête. Pas de mission de vérité parce que la vérité - j'y insiste - ça ne peut pas se *dire*, ça ne peut que se *mi-dire*. Alors, réjouissons-nous que ma voix soit basse...

Lacan, J., *Le Séminaire, livre XXII, « R.S.I. », leçon du 8 avril 1975, inédit.*

Et dans ces « *dire secours* » j'en ai ... l'année où je parlais de « *L'envers de la psychanalyse* » vous ne vous en souvenez sûrement pas ... j'en avais comme ça distingué en gros quatre parce que je m'étais amusé à faire tourner une suite de quatre justement et que, dans cette suite de

quatre, la *Vérité* – la vérité du *dire* – la *Vérité* n’était en somme qu’impliquée [...]. Je veux dire que c’était le *discours du maître* qui était le discours le moins *vrai*. Le moins *vrai*, ça veut dire le plus *impossible*.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIV, « L’insu que sait de l’une bêvue s’aille à mourre », leçon du 11 janvier 1977, inédit.

J’essaye de dire que l’art dans l’occasion est au-delà du symbolisme.

L’art est un savoir-faire et le *Symbolique* est au principe de faire.

Je crois qu’il y a plus de vérité dans le dire de l’art que dans n’importe quel *bla-bla*.

Mais ça ne veut pas dire que ça passe par n’importe quelle voie.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIV, « L’insu que sait de l’une bêvue s’aille à mourre », leçon du 18 janvier 1977, inédit.

La *vérité*, peut-on dire, « *demande* » à être *dite*. Elle n’a pas de voix, pour « *demander* » à être *dite* [...] Ce que j’ai appelé le *Savoir Absolu* dans l’occasion c’est ceci : c’est simplement qu’il y a du savoir quelque part, pas n’importe où : dans le *Réel*, et ceci grâce à *l’existence apparente*...c’est-à-dire chue d’une façon dont il s’agit de rendre compte ...*l’existence apparente* d’une espèce pour laquelle, je l’ai dit, *il n’y a pas de rapport sexuel*. Qu’est-ce que veut dire le *Savoir* en tant que tel ? C’est le *Savoir* en tant qu’il est *dans le Réel*. Ce *Réel* est une notion que j’ai élaborée de l’avoir mise en nœud borroméen avec celles de l’*Imaginaire* et du *Symbolique*.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIV, « L’insu que sait de l’une bêvue s’aille à mourre », leçon du 15 février 1978, inédit.

Il faudrait voir, s’ouvrir à la dimension de *la vérité* comme variable, c’est-à-dire de ce que ... en condensant comme ça les deux mots ...j’appellerais *la varité*, avec un petit « é » avalé, *la variété*.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIV, « L’insu que sait de l’une bêvue s’aille à mourre », leçon du 19 avril 1977, inédit.

Contrairement à ce qu’on dit, il n’y a pas de vérité sur le Réel, puisque le Réel se dessine comme excluant le sens.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIV, « L’insu que sait de l’une bêvue s’aille à mourre », leçon du 15 mars 1977, inédit.

Le symboliquement réel n’est pas le réellement symbolique. Le réellement symbolique, c’est le symbolique inclus dans le réel, lequel a bel et bien un nom – cela s’appelle le mensonge.

Lacan J., « Vers un signifiant nouveau », texte établi par J.-A. Miller, *Ornicar ?*, n° 17-18, printemps 1979, p. 9.

L’Autre, l’Autre comme lieu de la vérité, est la seule place, quoique irréductible, que nous pouvons donner au terme de l’être divin, de Dieu pour l’appeler par son nom. Dieu est proprement le lieu où, si vous m’en permettez le jeu, se produit le *dieu* – le *dieur* – le *dire*. Pour un rien, le dire ça fait Dieu.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 44.

JACQUES-ALAIN MILLER

Notre problème surgit aussi de la parenté entre vérité et jouissance, qui ne nous semblent pas à nous être des frères ennemis, mais bien plutôt des sœurs complices.

Miller J.-A., « Le vrai, le faux et le reste », *La Cause freudienne*, n° 28, octobre 1994, p. 9.

Où se situe la vérité dans ce sens ? Elle se situe à la place de la jouissance comme impuissance.

Miller J.-A., « Le vrai, le faux et le reste », *La Cause freudienne*, n° 28, octobre 1994, p. 10.

L'énigme de la castration – ou apparemment ça ne jouit pas, ou il y a manque-a-jouir, il y a néanmoins une jouissance. C'est néanmoins une jouissance. C'est une contradiction que Freud élabore de façons multiples dans la dernière partie de son œuvre. De telle sorte que la question de la vérité, dans la psychanalyse, se situe entre jouissance et castration, et qu'elle se pose, s'élabore, comme relation du sujet à la pulsion.

Miller J.-A., « Le vrai, le faux et le reste », *La Cause freudienne*, n° 28, octobre 1994, p. 11.

Dans son enseignement, Lacan a pu aller de Hegel jusqu'à la linguistique structurale de Saussure et jusqu'à la logique mathématique, parce que le point commun entre Hegel – qui détestait, méprisait, le formalisme logique – et le formalisme logique, c'est cette localisation de la vérité dans l'articulation interne du discours.

Miller J.-A., « Le vrai, le faux et le reste », *La Cause freudienne*, n° 28, octobre 1994, p. 12.

Lacan a commencé par situer la vérité, dans sa dialectique autonome, en référence à Hegel, et, dans un second temps, il a tenté de situer la vérité dans la connexion, dans l'articulation, de S1 à S2. Ce sont deux modes très distincts, mais qui ont quelque chose en commun, qui est l'autonomie de la vérité. Mais, de plus, Lacan a traduit la théorie autonome de la vérité en termes de théorie spéculaire, disant que le signifiant représentait le sujet. Il a utilisé les termes de théorie spéculaire pour la détruire et la conduire à la théorie autonome – à savoir que le signifiant, en connexion avec un autre signifiant, représentait le sujet comme référence vide. De sorte que la vérité n'a à voir avec aucune correspondance entre un symbole et un fait, mais est un effet de l'articulation, et qui plus est avec une variable selon l'articulation.

Miller J.-A., « Le vrai, le faux et le reste », *La Cause freudienne*, n° 28, octobre 1994, p. 13.

Le plus-de-jouir est toujours vrai. Nous dirons, pour le différencier de la jouissance annulée, que le plus-de-jouir est ce que Lacan appelle *la jouissance nécessaire* chez le sujet, la jouissance qui ne cesse jamais de s'écrire. De telle sorte que si la chaîne signifiante peut très bien être logiquement inconsistante, et elle l'est en règle générale – au moins en psychanalyse, parce qu'elle véhicule le sujet avec son inconsistance logique –, néanmoins, la jouissance comme plus-de-jouir est toujours assurée. Le plus-de-jouir ne pâtit pas de l'inconsistance logique.

Miller J.-A., « Le vrai, le faux et le reste », *La Cause freudienne*, n° 28, octobre 1994, p. 13-14.

Et l'impératif de l'analyste n'est pas tant de faire choisir la vérité contre la jouissance, c'est d'inspirer, de stimuler chez le sujet son mode de dire, pour transformer son mode de jouir de l'inconscient, son mode de jouir de la langue qu'il parle.

Miller J.-A., « Le vrai, le faux et le reste », *La Cause freudienne*, n° 28, octobre 1994, p. 14.

Ce S se décline chez Lacan sous les espèces de la vérité que ne donnera jamais aucune description du réel – la vérité s'inscrit, s'insère dans les discontinuités du réel.

Miller J.-A., « Les six paradigmes de la jouissance », *La Cause freudienne*, n° 43, octobre 1999, p. 14.

Parler suppose une position de la parole, parler se pose toujours en vérité, et, de se poser en vérité, la parole se déporte d'elle-même vers un autre lieu, le lieu de l'Autre, qui est à la fois le lieu de son adresse et le lieu de son inscription.

Miller J.-A., « La séance analytique », *La Cause freudienne*, n° 46, octobre 2000, p. 9.

Cette construction implique que, contrairement à ce qu'en avait élaboré Freud, ce n'est pas une censure, un interdit, qui empêche de dire la vérité en clair, mais qu'il est de la structure même de la vérité de se proférer entre les lignes. C'est le sens qu'il faut reconnaître à ce que Lacan a appelé le mi-dire de la vérité, qui n'est pas un truc, un artifice de l'analyste, comme on peut s'imaginer. [...] Mais au-delà de l'artifice, pourquoi est-il de l'essence de la vérité de se dire à moitié, entre les lignes, sous une forme métonymique ? Dire ceci, c'est dire que ce n'est pas par l'effet d'une censure, ce n'est pas l'effet de l'interdit. C'est ce que Lacan a voulu en construire, c'est une conséquence, la conséquence du rapport comme tel de la vérité au réel.

Miller J.-A., « Religion, Psychanalyse », *La Cause freudienne*, n° 55, octobre 2003, p. 11.

La vérité ne s'apprend pas mais, à l'occasion, *ça* se prophétise.

Miller J.-A., « Le paradoxe d'un savoir sur la vérité », *La Cause freudienne*, n° 76, 2010, p. 124.

Lacan fait varier ce mot, *façon*, dont je dis qu'il renvoie à l'artifice de l'expérience analytique, en l'écrivant : l'*effaçon*. Ce *Witz*, connu, à une valeur très précise qu'il faut restituer. Il signifie qu'il n'y a pas de vérité donnée, que la condition de l'émergence de la vérité dans l'expérience analytique passe d'abord par l'effacement de ce qui serait une vérité en soi, de la même façon que le F ou le V de la logique mathématique ne repose sur aucune vérité de nature.

Miller J.-A., « Le paradoxe d'un savoir sur la vérité », *La Cause freudienne*, n° 76, 2010, p. 130.

La « Proposition ... » de la passe chez Lacan est sous le régime de la bonne façon de faire avec la vérité, à savoir la façon logique : effacer la passion de cette vérité pour n'en garder que sa valeur de lettre, de lettre parmi les autres.

Miller J.-A., « Le paradoxe d'un savoir sur la vérité », *La Cause freudienne*, n° 76, 2010, p. 131.

Vérité et jouissance sont deux signifiants-maîtres qui ordonnent de façon distincte le discours analytique. La vérité, c'est le signifiant-maître de l'enseignement de Lacan à ses commencements. Il la pose distincte de l'exactitude. La vérité n'est pas de dire ce qui est, ce n'est pas l'adéquation du mot et de la chose – selon la définition ancestrale –, la vérité dépend du discours. Il s'agit, dans l'analyse, de *faire vérité* de ce qui a été. Il y a ce qui a manqué à faire vérité, les traumatismes, ce qui a fait trou – ce que Lacan plus tard baptisera *troumatisme*.

Miller J.-A., « La vérité fait couple avec le sens », *La Cause du désir*, n° 92, 2016/1, p. 85.

L'important est que, dans cette narration même, des trous se manifestent, des achoppements, qui sont autant de signes d'une autre vérité, d'un autre sens, lesquels sont en peine de se conjuguer à la fiction d'une narration. Voilà pourquoi ces émergences qui rompent la narration, on leur donne *valeur de réel*, plutôt que *de vérité et de sens*.

Vérité fait couple avec *sens*, et les deux font trio avec *fiction*.

Miller J.-A., « La vérité fait couple avec le sens », *La Cause du désir*, n° 92, 2016/1, p. 89.

Dans un second temps, s'apercevant qu'on ne pouvait pas réduire la libido de Freud au désir, il a ajouté, pour traduire « libido », un deuxième terme, celui de jouissance. Il a alors imaginé de faire de l'objet *a* – dont il a dit que c'était son invention – l'ambfcepteur reliant, médiatisant, faisant fonction de moyen terme entre vérité et jouissance, entre l'ordre symbolique et le réel.

C'est pourquoi il a été occupé pendant tant d'années à construire ça. C'est le point vif du fantasme. C'est dans l'objet *a* qu'il a concentré ce paradoxe de l'ambivalence vérité-jouissance. **Miller J.-A., « La vérité fait couple avec le sens », *La Cause du désir*, n° 92, 2016/1, p. 91.**

Il s'agit ici d'un réel qui ne se démontre pas, mais qui s'éprouve comme ce qui ne trompe pas. Paradoxalement, c'est par là qu'il échappe à la vérité : précisément parce qu'il ne trompe pas. Car la vérité est ouverte aux remaniements du semblant, tandis que le réel en tant qu'il ne trompe pas, se ferme au semblant.

Miller J.-A., « La vérité fait couple avec le sens », *La Cause du désir*, n° 92, 2016/1, p. 93.

Ce que comporte au contraire la psychanalyse, comme vérité du sujet, c'est qu'il n'y a pas d'effet de sens qui ne se paye d'une chute d'une partie du champ dans le non-sens. C'est cela qui schématise, au sens de Lacan, le refoulement origininaire.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Du symptôme au fantasme, et retour », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, leçon du 9 mars 1983, inédit.

L'effet de vérité est un effet de signifié en tant qu'il cloche par rapport à sa cause signifiante.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Du symptôme au fantasme, et retour », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, leçon du 20 avril 1983, inédit.

Lacan a isolé, en psychanalyse, cette part du réel qui ne se prête pas à la vérité sous le nom évidemment approché, puisqu'il a du sens, de rapport sexuel, dont le non-sens désigne le décalage du vrai par rapport au réel.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Le désenchantement de la psychanalyse », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, leçon du 12 décembre 2001, inédit.

C'est la réponse de la bergère au berger, c'est-à-dire que la bergère dit le contraire, en chantant la même chanson. Mais oui ! l'opération analytique donne un sens et c'est en quoi elle est menteuse par rapport à l'émergence première et sans doute elle procède par la constitution d'une histoire mais la vérité ne peut entrer dans le réel et ne peut disons se mesurer au réel qu'à se faire menteuse.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Choses de finesse en psychanalyse », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, leçon du 21 janvier 2009, inédit.

Dire la vérité, c'est une injonction juridique : je jure de dire la vérité, toute la vérité. On s'en garde bien dans la mesure où on garde à la vérité son caractère d'inconnue, d'encore à venir.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. L'Un tout seul. », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, leçon du 2 février 2011, inédit.

La fin de l'analyse se joue sur le rien, elle se joue sur les modalités du rien. C'est le rien qui constitue le Wahrheitskern, le noyau de vérité, de quelque façon qu'on l'énonce, comme assumption du manque, reconnaissance du rien, ou réconciliation avec ce rien.

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. L'Un tout seul. », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, leçon du 9 février 2011, inédit.

ÉRIC LAURENT

Ces dimensions du dit sont opposées à ce qu'autrefois il [Lacan] isolait comme le lieu de la vérité. Le « mensionge » dit à la fois « la vérité menteuse » et le songe. Cette dit-mension permet à Lacan de s'écartier de la vérité en tant qu'elle se manifesterait dans les intervalles et trous du discours, ce qu'il avait d'abord envisage avec son « Moi, la vérité, je parle... »

Laurent É., *L'Envers de la biopolitique. Une écriture pour la jouissance*, Paris, Navarin, 2016, p. 112.

La finalité signifiante est bien ce qui est à mettre en question, étant celle qui invite à donner portée de sens ou interprétation aux formations de l'inconscient ». La faute est alors du côté du réel, elle n'est plus du côté de la vérité de l'inconscient.

Laurent É., *L'Envers de la biopolitique. Une écriture pour la jouissance*, Paris, Navarin, 2016, p. 117.

À condition de laisser libre, dans le langage, la place du vrai sur le vrai, alors peut s'y manifester l'inconscient comme savoir, comme autant de ruptures, brisures et ratures de la chaîne langagière des échanges...

Laurent É., « Parler, et dire le faux sur le vrai », *Quarto*, n° 128, 2021, p. 69.

Pourtant, à la fin d'une analyse, surgit un désir inédit [...]. C'est un moment de bascule où la vérité comme plainte laisse sa place au savoir qui vient occuper la place de la vérité.

Laurent É., « Chronique du malaise : L'horreur de savoir et la parole de vérité (1) », *L'hebdo-blog*, 19 juin 2022.